This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

De la Bibliothèque de Mr. Lurde.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

FORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

N° 396.

The spine lettering is wrong.
In fact by Pons-Augustin
Alletz

Arms ? of Sir Charles Stuart

Vet. Fr. II A. 1842

LES LEÇONS
DE
THALIE.
TOME PREMIER.

De la
Bibliothèque
de M.r
Lurde.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

FORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

N° 396.

The spine lettering is wrong.
In fact by Pons-Augustin
Alletz

Arms ? of Sir Charles Stuart

Vet. Fr. II A. 1842

LES LEÇONS
DE
THALIE.
TOME PREMIER.

LES LEÇONS
DE THALIE
OU
LES TABLEAUX
DES DIVERS RIDICULES
Que la Comédie préſente :

Portraits, Caractères, Critique des mœurs, Maximes de conduite propres à la Société.

Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hor. Art. Poët.

TOME PREMIER.

A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS.

Chez { NYON Fils, à l'Occaſion.
GUILLYN, du côté du Pont Saint Michel, aux Lys d'Or.

M. DCC LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

Les plus beaux traits d'une ſerieuſe morale ſont ſouvent moins puiſſans pour inſtruire & corriger les hommes que des portraits ridicules de leurs défauts. Attaquer les vices par ce coté, eſt les prendre par leur endroit foible : on ſouffre aiſément une réprimande, mais une raillerie fine & délicate eſt trop ſenſible à l'amour propre, * on veut bien être méchant, mais on craint d'être ridicule.

Ridiculum acri,
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.

C'eſt ainſi que penſoit Moliere, le Pere de la Comédie en France, le Maître & le vrai modele de tous ceux qui ſe ſont adonnés à ce genre d'écrire.

* *Préface du Tartuffe.*

Quelle autorité ſur cette matiere plus grave que celle de ce grand homme ? Qui connut jamais mieux le cœur humain & qui porta plus loin l'art de tourner en ridicule les vices les plus accreditéſ de ſon ſiécle ? Si nous cherchons parmi les Modernes de quoi appuyer encore ce ſentiment, Rouſſeau nous dira :

Des fictions la vive liberté,
Peint ſouvent mieux l'auſtere vérité ;
Que ne feroit la froideur monacale,
D'une lugubre & péſante morale.

Ce n'eſt pas qu'on prétende ici juſtifier la Comédie dans toutes ſes parties : il eſt un juſte milieu entre deux excès également oppoſés ; les uns ſans aucun examen condamnent abſolument ce genre d'écrire comme contraire aux bonnes mœurs. Les autres prennent hautement ſa deffenſe dans toutes ſes parties : enfin des gens plus raiſonnables prétendent

qu'il faut regarder la Comedie ſous deux points de vue tout-à-fait différens.

Dans le premier, c'eſt une repréſentation où l'intrigue, le jeu de théâtre, les ſituations ſont les parties qui forment l'enſemble d'une piece, parties néceſſaires à la vérité, mais qui n'en ſont que l'acceſſoire, deſtinées à intéreſſer le Spectateur, mais qui renverſent quelquefois le but principal de la Comedie, ſçavoir, la réformation des mœurs. Que de rolles étrangers à ceux de la piece, ſe jouent entre les ſpectateurs!

Dans le ſecond point de vue, la Comedie eſt un tableau où l'on voit des caracteres, des portraits, une critique fine des mœurs, des exemples de vertu & des ſentimens d'honneur, le vice démaſqué, le ſot orgueil confondu. C'eſt préciſément par ce côté que nous nous ſommes propoſés de la faire enviſager, ce ſont là les matériaux que l'on

a tâché de mettre en œuvre pour en former un Tout de morale amuſante, dépoüillée de ce ſerieux & de cette ſéchereſſe qui ennuye fort ſouvent & qui corrige rarement.

L'attention que l'on a apportée au choix des matieres, puiſées dans les meilleurs ſources; les maximes appliquées aux différens morceaux choiſis pour former ce Recueil, n'en ſeront pas le moindre ornement, & nous donnent lieu d'eſpérer qu'il ſera reçu favorablement du Public & lû ſans ſcrupule par les perſonnes des états les plus ſérieux.

LES

LES LEÇONS DE THALIE, OU LES TABLEAUX

des divers Ridicules que la Comédie préſente

AFFRONTEUR.

AFfronteur. Son Caractére. Les Auteurs comiques les font ordinairement repréſenter par les Habitans de certaines Provinces, leſquels avec un accent accompagné d'une pétulante vivacité qu'on prend ſouvent pour de l'eſprit, & un peu d'effronterie brochant ſur le tout, plaiſent à peu de frais. On en rencontre en qui ces qualites du Climat ſont une étoffe à faire des Affronteurs.

GASCON *en Marquis.*

Hé Cadedis mon cher, quelle heureuſe fortune!
Que je t'embraſſe encor, & mille fois pour une!
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de déſeſpoir.
Le jour me ſcandaliſe & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet, me ſeroit coup de grace,
Je voudrois que quelqu'un m'écraſât ſur la place.

MENECHME.

Quel eſt ce Gaſcon la?

VALENTIN.

C'eſt un de vos amis,
Sans doute & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe.
Où juſqu'au dernier ſol j'ai quitté mon argent,
D'un maudit Lanſquenet le caprice outrageant,
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent Louis que de moi le beſoin te fit prendre.

Excuſe ſi je viens ici t'importuner,
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſupriſe eſt extréme.
Je ne vous connois point, comment auriez vous pu
Me prêter cent Louis, ne m'ayant jamais vû.

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? Il me paſſe à l'entendre,

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent Louis?

MENECHME.

Non, ma foi,
Vous les avez prêtez à quelqu'autre que moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne,
Sans âne ni mulet prêt à demeurer là....

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela,

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver pour vous faire reſſource,
Et que ſans déplacer je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi ? j'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme ci préſent peut rendre témoignage,
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens ça, Belitre, parle ; oſeras tu nier,
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée.

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée,

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée? Oh moi, j'en ſuis certain,
Ça Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main,

MENECHME.

Quoi ? pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles
Il faut que je me batte....

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles ;
Il me faut des effets, vite, dépéchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé, de grace expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais Monſieur....

LE MARQUIS.

Mais Monſieur, il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire ? mais je ne vous dois rien,
Faites nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila là le ſergent que je porte.

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juſte Ciel ! quel brutal ; ſi faut-il que j'en ſorte,
Combien vous eſt-il du ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent Louis.

MENECHME.

Cent Louis ? j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera deux ; quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus.
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude.....

LE MARQUIS.

Que de réflexions & que d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous.
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent Louis, mais en voilà ſoixante.
A Valentin.
Tirez-moi de ſes mains, faites qu'il ſe contente.
Ah ! ſi je n'avois pas herité depuis peu,
Je me battrois en diable & nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monſieur de votre dette ;
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu, je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur.
Mais cette occaſion me prouve le contraire,
Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'affaire.
Je ſerois dégradé de Nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

Des Menechmes, Act. 4. Sc. 5. *de Regnard.*

Même Caractere.

LE BARON GASCON.

Ah Monſieur, je vous cherche, eh, permettez de grace,
Que ſans plus differer, ici je vous embraſſe.

SOTANCOUR.

Pour la premiere fois l'accueil eſt fraternel.

LE BARON.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez un tel.

SOTANCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'ai, ne vous deplaiſe
Encore un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aiſe,
Que j'ai d'avoir apris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne mérite pas, Monſieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi? cette demande eſt bonne! maintenant
Que vous allez rouler deſſus l'argent comptant.
Vous ne ferez je crois, loyal comme vous êtes,

Nulle difficulté de bien payer vos dettes.

SOTANCOUR.

Graces au Ciel, Monſieur, je ne dois nul argent ;
Et vais le front levé ſans crainte du ſergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous, c'eſt une bagatelle ;
Allons payez-les-moi.

SOTANCOUR.

La demande eſt nouvelle ;
Sotancour eſt mon nom, me connoiſſez-vous bien ?

LE BARON.

Sotancour... juſtement, c'eſt pour vous que je viens.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque choſe.

LE BARON.

Hé donc, le tour eſt drôle !
C'eſt cet argent, Monſieur, que ſur votre parole,
Je vous ai très gagné l'autre hyver à trois dez.

SOTANCOUR.

A moi Monſieur ?

LE BARON.

A vous.

SOTANCOUR.

Et parbleu vous révez !
Pour connoître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment chétif mortel, vous déniez vos dettes?
Vous ne connoiſſez pas le Baron d'Aubignac.
Vicomte de Dougnac, Croupignic, Foulignac,
Gentilhomme Gaſcon plus noble que perſonne,
D'une race ancienne autant que la Garonne.

SOTANCOUR.

Quand elle le ſeroit encore plus que le Nil,
Votre propos, Monſieur, n'eſt ni beau ni civil.
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il ne me connoît pas, le ſcélerat, le traître!
Ne vous ſouvient-il plus de cet hyver dernier
Quand notre Régiment fut chez-vous en quartier.
Un jour de Carnaval, chez cette Conſeillere,
Qui m'adoroit, hé donc! vous memorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'auparavant, je ne ſcai ce que c'eſt.

LE BARON *mettant la main ſur ſon épée.*

Ah je vous en ferai ſouvenir, s'il vous plaît,
Car Cadedis, je veux que le Diable me ſcie,

LIZETTE *l'arrêtant.*

Ah tout beau, dans ce lieu, point de bruit, je vous prie,
Monſieur eſt honête homme, & qui vous payera

SOTANCOUR.

Moi payer : eh pourquoi ? ſi je ne lui dois rien.

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

LIZETTE.

Un Gaſcon n'eſt pas homme,
A venir ſans ſujet demander une ſomme.

SOTANCOUR.

Un Gaſcon ? un Gaſcon a grand beſoin d'argent,
Et pourvu qu'il en trouve, il n'importe comment.
Jamais de ſon pays ne vint lettre de change,
Et quoi qu'il mange peu, ſi faut-il bien qu'il mange.

LIZETTE.

Donnez-lui ſeulement deux ou trois cens écus.

SOTANCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pendus.

LE BARON *l'épée à la main.*

C'eſt trop contre un faquin retenir ma colere.

LIZETTE.

Eh de grace, Monſieur.

LE BARON.

Non non, laiſſez-moi faire,
Que je le perce à jour.

SOTANCOUR.

A l'aide, je ſuis mort.

GERONTE *qui vient.*

Pour quel ſujet, Meſſieurs, criez-vous donc ſi fort ?

LE BARON.

Un atome Bourgeois, qui perd ſur ſa parole,
Et ne veut pas payer ; mais ce qui me conſole,
Je veux devenir nul, ou j'en aurai raiſon.

GERONTE.

Que veut dire cela ?

SOTANCOUR.

Monſieur, c'eſt un fripon.
Un Gaſcon affamé, qui cherche à vous ſurprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monſieur.

GERONTE.

Ah tout beau, c'eſt mon gendre.

LE BARON.

Cet homme eſt votre gendre ?

GERONTE.

Il le ſera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux, vous me payrez ce qu'il me doit au jeu.
Je fais arrêt ſur vous, ſur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi vous avez perdu ?

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radotte
Je ne ſcai.....

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans ;
Il doit encore au jeu plus de vingt mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs ?

LE BARON.

Oui Monſieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure
Foy de vrai bas Normand, que c'eſt une impoſ-
ture,
Que je ne comprens riens à ce maudit jargon,
Et ne ſcai pour tout jeu, que l'Oye & le Toton.

LE BARON.

Vous me gâtez ici bien du tems en paroles,
Monſieur, je veux toucher mes quatre cens piſ-
toles,
Ou Cadedis je veux le ſaigner à l'inſtant.

GERONTE.

Si mon Gendre vous doit....

LE BARON.

S'il me doit !

GERONTE.

Je prétens
Que vous ſoyez payé ; mais ſans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire.
Je marie aujourd'hui ma fille & retiendrai,

Sur ſa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'eſt parler comme il faut, quand on eſt raiſonnable,
Tout Gaſcon que je ſuis, je ſuis doux & traitable;
Adieu juſqu'à demain, mais ſouvenez-vous en;
Que j'ai votre parole & grand beſoin d'argent.

Le Bal de Regnard. Sc. 12.

AMIS.

Faux amis. Amis mercenaires. Quels ſont les véritables. Les maximes ſuivantes donnent d'excellentes leçons ſur cette matiere.

Cette eſpéce d'amis n'eſt pas la moins commune;
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroiſſent plus dans les tems orageux,
Le calme revient-il? on peut compter ſur eux;
Il raméne avec lui leur troupe mercénaire,
Dans le monde en un mot, c'eſt l'uſage ordinaire;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui...
On ceſſe d'être amis ſitôt que l'on varie,
D'abord que l'amitié balance, elle eſt trahie.
La moindre alternative y porte un coup mortel,
Elle n'eſt plus qu'un nom, qui n'a rien de réel...

Ecole des amis de la Chauſſée Sc. 5. Act. 2.

Non, quand on eſt ami on s'annonce autrement ;
En effet l'amitié donne un air moins auſtére,
Un véritable ami, n'a d'autre caractere
Que celui qui nous plait. Il ſe regle ſur nous,
Il adopte nos mœurs, il ſe fait à nos gouts,
Il ſe métamorphoſe au gré de nos caprices,
Il prend nos paſſions, nos vertus & nos vices ;
C'eſt un caméleon qui reçoit tour à tour. . . .

ARISTE.

Ce portrait là, Monſieur, eſt celui de l'amour ;

Ibid. Sc. 7.

CONSEILS SUR L'AMITIE.

Quand j'y penſe entre nous, je vois préſentement,
Que l'amitié ſe donne & ſe prend aiſément.
Elle eſt comme l'amour hazardeuſe & légere,
Une conformité frivole & paſſagere
D'âge, d'état, d'humeur & ſurtout de plaiſir,
Sans nul autre examen ſuffit pour nous ſaiſir.
Nous nous aſſocions comme on fait en voiage,
Sans ſçavoir avec qui le hazard nous engage,
Et l'on devient amis, comme on devient amant.
Pour faire une maitreſſe il ne faut qu'un moment
Mais l'amitié du moins comme je l'enviſage,
De part & d'autre exige un long apprentiſſage,
Et vous devez ſçavoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable eſt l'ouvrage du tems.
J aimerois cent fois mieux un amitié ſtérile,

Que celle qui me nuit en voulant m'être utile.
Pour être ſerviable il faut être prudent,
On eſt bien dangereux quand on eſt trop ardent.
Dans le monde ſouvent voilà ce qui ſe paſſe,
On conſeille un ami ſans ſe mettre à ſa place.
Ce qui fait qu'on le perd c'eſt qu'ordinairement,
La vanité, l'humeur & le tempérament,
Suggérent la plupart des avis qu'on lui donne,
Il vaudroit cent fois mieux ne conſeiller perſonne.

Ibid. Sc. 8. Act. 2.

AMOUR.

Amour pour ſes enfans. Aimer un de ſes enfans beaucoup plus que les autres, c'eſt un chemin à devenir injuſte, & même tyran à l'égard de ceux ci.

Caractere de certains peres qui voudroient que toutes leurs filles fuſſent religieuſes. Il y a beaucoup de vivacité dans cette Scéne.

DORAME.

Vous allez au Couvent pour voir votre couſine.

LISE.

Oui mon pere.

DORAME.

Fort bien.

LISE.

Si cela vous chagrine
Je n'irai pas.

DORAME.

Non non, allez c'eſt fort bien fait,
Et cette volonté répond à mon ſouhait.
De combien d'embarras le Cloître nous délivre !
Liſe, votre couſine eſt un modele à ſuivre.

LISE.

Il eſt vrai, mais il faut pour la Religion,
Reſſentir dans le cœur de la vocation.
Je n'en ſens point encore.

DORAME.

Que le Ciel te l'envoye ;
Te voir dans un Couvent feroit toute ma joye.
Si ta ſœur & Toinon en vouloient faire autant,
Je vivrois ſatisfait & je mourrois content.

TOINON.

A ſuivre cette avis je ne ſuis pas fort prête,
Vous n'avez plus, Monſieur, que le Couvent en tête.
Vous voulez tout cloîtrer & qui vous en croiroit,
Avant qu'il fut dix ans le monde périroit.
Eh bien, mettez-vous-y s'il vous en prend envie,
Et laiſſez à chacun méner ſon train de vie.
Pour moi j'aime le monde & ſans tant diſcourir,
Je ne ſuis pas d'humeur à le laiſſer périr.

D'avoir un bon mari j'ai tentation grande,
Et tout franc du Couvent je ne ſuis point friande.

DORAME.

C'eſt parler ſans façon.

TOINON.

Vous nous en contez bien;
Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien,
Et que tous les plaiſirs n'ont pour vous aucun charme,
Contre nos jeunes ſens votre eſprit ſe gendarme;
Si vous êtes ſans gout devons-nous en pâtir,
Et ſans avoir mal fait doit-on ſe repentir?
Dans votre jeune tems l'hymen à ſçu vous plaire;
On veut vous imiter, Monſieur, laiſſez-nous faire.

DORAME.

La franchiſe, Toinon, regne dans tes diſcours.

TOINON.

Monſieur, comme je ſus je veux être toujours..
De tout tems ſans courroux vous ſouffrez ma franchiſe,
Et vous ne voulez pas que rien je vous déguiſe.
Je vais m'expliquer net en vous donnant avis;
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre fils,
Que pour ſon intérêt vos filles non pourvûes,
Pour la Religion vous font avoir des vues,
Et que pour l'avancer vous voulez les cloîtrer.

DORAME.

Dans le fond de mon cœur, on ſçait mal pénétrer.
Je prêche le Couvent, mais c'eſt dans la penſée,
Que l'ame en ce lieu ſaint eſt bien moins traverſée.
Fais-je mal?

TOINON.

Mais faut-il pour un Fils...

DORAME.

Tais-toi, c'eſt un enfant ſoumis;
Que je ſçaurai tourner en ſortant du college.

TOINON.

Cloîtrer les gens par force eſt un pur ſacrilége.
Penſez-y bien Monſieur, ſouvent on s'en répent;
La raiſon le condamne & le Ciel le défend.

DORAME.

Mon Fils eſt un garçon que tout le monde admire.

TOINON.

Sur vos Filles auſſi je ne vois rien à dire.
Il leur manque un Epoux c'eſt là tout leur défaut.

DORAME.

Il leur manque.... Toinon je ſcai ce qu'il leur faut.

TOINON.

Il leur faut un Epoux, c'eſt le plus néceſſaire

DORAME.

Il leur faut.... je le ſçai, ce n'eſt pas ton affaire.

TOINON.

Non ; mais c'eſt un époux dont chacun a beſoin,
Et déja vous devriez être exempt de ce ſoin.
Conſiderez leur âge il eſt plus que nubile,
Ceſſez d'être Monſieur, l'entretien de la Ville ;
En donnant à chacune un agréable époux,
Faites taire par là ceux qui parlent de vous.
Toute votre famille... *Il s'en va.* Eh quoi point de réponce,
A lui parler raiſon il faut que je renonce.

De Criſpin Muſicien de Hauteroche.

MEME SUJET.

Appréciation du mérite de la beauté. Exemple d'un bon naturel dans une fille qui n'eſt point aimée de ſa Mere.

Mr. De BONACCUEIL. *Oncle.*

Quoique ma folle ſœur m'ait joué mille piéces ;
Son intérêt m'eſt cher ; ſes filles ſont mes niéces ;
Je les aime toujours & veux abſolument,
Aſſurer au plutôt leur établiſſement.
Je travaille ſur tout à celui de l'aînée,
Qui s'éloigne un peu trop de ſa vingtiéme année.
Elle eſt ma favorite & l'a bien mérité.
Il ne lui manque rien qu'un peu plus de beauté.
Quels talens ! quel eſprit ! je l'eſtime, je l'aime,

Parceque je ſuis ſur qu'elle eſt la raiſon même.
Qu'elle joint la ſageſſe à l'agréable humeur,
Le fin diſcernement à la bonté du cœur.
Digne de recevoir l'encens de tous les hommes;
Si nous ne vivions pas dans le ſiécle où nous ſommes.
Siécle injuſte, pervers! où le gout faſciné,
Par l'extérieur ſeul eſt d'abord entrainé.

LISETTE.

Ah que vous dites vrai!

Mr. De BONACCUEIL.

N'eſt-ce pas une honte;
Que de tant de mérite on ne faſſe aucun compte.
Qu'à l'aimable Sophie on préfére une ſœur,
Qui n'a d'autre talent qu'un minois ſeducteur.
Qui gâte une beauté parfaite & ſurprenante,
Par une humeur hautaine & même impertinente;
Et par un eſprit vain dont l'idiot orgueil,
A l'hommage d'un Roi feroit un froid accueil?

LISETTE.

Oui, mais le pis de tout c'eſt que ſa ſotte mere;
Pardonnez ſi je ſuis avec vous ſi ſincere,
L'idolatre la perd, l'aplaudit qui plus eſt,
Lui permet de parler, d'agir comme il lui plaît;
Et loin de s'oppoſer à mille extravagances,
Semble ſe faire honneur de ſes impertinences.
La modeſte Sophie à chaque occaſion,

Expoſée au contraire à ſon averſion
N'en reçoit que rebuts, que duretés, qu'injures,
Ce qui cauſe ceans mille ſecrets murmures:
J'en ai le cœur percé; je n'y puis plus tenir.

Mr. DE BONACCUEIL *attendri.*

Et la pauvre Sophie?

LISETTE.

Elle a ſçu ſe munir
D'un fond de patience, incroyable, invincible,
Qu'elle a l'art de pouſſer juſques à l'impoſſible;
Mais je lis dans ſon cœur malgré tous ſes efforts
Elle pleure en dedans & ne rit qu'en dehors.

Mr. DE BONACUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans pluſieurs familles,
On porte juſqu'au Ciel une idole de fille
Tandis qu'à ſa fortune on immole ſes ſœurs,
Que pour elle on condamne à la retraite, aux pleurs.
Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune,
Et de ma pauvre niece empêcher l'infortune.
Va la chercher, dis-lui que je l'attens ici.
Corbleu nous allons voir.

LISETTE.

Ah Monſieur, la voici.

Mr. DE BONA CCUEIL.

Viens, ma chere Sophie, embraſſe moi; ta mere
Eſt une extravagante, & je veux en bon frere

Redreſſer aujourd'hui ſon eſprit fourvoyé.

LISETTE.

Oh ma foi, tout le vôtre y doit être employé,
Et s'il en vient à bout, c'eſt tout ce qu'il peut faire.

SOPHIE.

Liſete taiſez-vous, & reſpectez ma mere;
Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on oſe la blâmer.
Si d'elle plus que moi, ma ſœur ſe fait aimer,
Dois-je trouver mauvais & voir comme une injure
Les effets d'un penchant qu'inſpire la nature?
Ne ſuit-on pas ſes loix, parlons de bonne foi
En aimant une ſœur plus aimable que moi?
Ma mere n'a pas tort. Je vois que tout le monde
Loin de la condamner, l'approuve & la ſeconde.
Tout ce qui vient ici court encenſer ma ſœur
Sans qu'on daigne me dire un ſeul mot de douceur.
Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée;
Pour vivre dans l'oubli, je ſens que je ſuis née,
J'en ai pris le parti ſans aigreur & ſans fiel
Et n'ai de volonté que les ordres du Ciel.

Mr. DE BONACCUEIL.

Le Ciel ordonne-t-il qu'une mere biſarre
Par un aveugle inſtinct ſe conduiſe & s'égare,
Prodigue à votre ſœur tout ce qui peut flatter
Et n'uſe de ſes droits que pour vous maltraiter?

Je ne puis plus ſouffrir cet injuſte par age,
La plus rare beauté n'eſt qu'un frêle avantage,
Qui bien que paſſager, qui bien qu'éblouiſſant
Après avoir brillé, ſouvent meurt en naiſſant;
C'eſt un feu qui s'éteint au moment qu'il enflâme,
Mais la bonté du cœur; mais la beauté de l'ame,
L'eſprit & les talens ſont des dons précieux,
Qui n'étant point bornés à faſciner nos yeux,
Nous inſpirent pour eux un penchant légitime
Et ſont l'objet conſtant d'une éternelle eſtime,
Voilà ce qui pour toi m'a toujours fait pencher
En faveur de ta ſœur on a beau me prêcher.
Et tu veux vainement juſtifier ta mere.
En admirant l'effet de ton bon caractere,
Contre elle mon eſprit n'en eſt que plus aigri,
Je veux abſolument t'aſſurer un mari
Et plutôt que plus tard, ... Que veut ce Freluluquet?

LISETTE.

C'eſt un des ſoupirans de votre belle Niece.
Un Robin petit maître.

M. DE BONACCUEIL.

Il eſt tout d'une piece.

LISETTE.

Son eſprit & ſon corps
Aſſujettis à l'art ne vont que par reſſorts,

Il arrange avec ſoin ſa vaſte chevelure ;
Puis il va concerter ſon air & ſon allure.

M. DE BONACCUEIL.

Hom le fat !

SOPHIE.

Dans ſa pompe il veut nous aborder
Voyons s'il daignera ſeulement me parler ?

DORANTE *à Liſette.*

Ma Chere,
Eſt-il jour là dedans ? Puis-je voir Pulcherie ?

LISETTE.

Non.....

DORANTE.

Quel eſt cet homme là ?

LISETTE.

Le Frere de Madame.

DORANTE.

Un Campagnard ſans doute ?
Il en a l'air.

LISETE.

Paix donc, je crois qu'il vous écoute.

DORANTE.

Ma foi, tant pis pour lui. N'eſt-ce pas là la ſœur
De Pulcherie ?

LISETTE.

Eh oui.

DORANTE

DORANTE *prenant du tabac.*

Je ſuis ſon ſerviteur.

LISETTE.

Voulez vous lui parler ?

DORANTE.

Je n'ai rien à lui dire.

Fais-lui mes complimens. Entens-tu ?

Il ſort après avoir ſalué Sophie.

Sc. 1. 2. 3. 4. 5. de la belle orgueilleuſe de Deſtouches.

AMOUR CONJUGAL.

Il doit triompher ſur tout autre, qu'il faut ſacrifier à l'amour légitime.

On apprend à un homme qui étoit épris pour une perſonne aimable, que ſa femme qu'il croioit morte eſt en vie.

Sortez d'une erreur trop cruelle,
Je vous ai retrouvé cette Epouſe fidele,
Toujours digne de plaire & de vous enflamer.
Elle reſpire encore & c'eſt pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Melanide ?

THEODON.

Oui, la mort n'a point tranché ſa vie,

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie.

LE MARQUIS.

Ah Melanide ! hélas ! quel moment prenez-vous !
Pour venir reclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie ;
Je ne l'ai plus ce cœur, il eſt à Roſalie.
Ce n'eſt point ſans combat qu'il s'eſt enfin rendu,
Je l'ai trop diſputé, je l'ai trop défendu.
Pour oſer eſpérer de pouvoir le reprendre.
Il eſt trop tard.

THEODON.

Comment & qu'oſez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité,
Qui pourroit m'entraîner à l'infidelité.

THEODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même,
Vous craignez de ceder ? quelle foibleſſe extrême !
Helas ! preſque toujours c'eſt elle qui nous perd,
Le prétexte eſt honteux, malheur à qui s'en ſert.
Sans faire un ſeul effort vous vous laiſſez abattre,
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre.

LE MARQUIS.

Mes efforts pouroient bien devenir ſuperflus.

THEODON.

Ah ! vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus

A trahir ſon devoir qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le bleſſe.

THEODON.

Non, mais j'ai comme ami votre gloire à ſauver.
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver ;
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime,
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THEODON.

Le mot m'eſt échapé.
Je ne m'en dédis point quoi qu'il vous ait frapé.
Je vois quelles raiſons votre amour nous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez-vous à préſent revendiquer des loix,
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois ?
Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture,
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture ?
Pourquoi donc Melanide a t'elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans ?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre ?
Quoi ! ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la nuit la plus ſombre.
Vous objectez l'arrêt qui vous a ſéparez ?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorez.

Quel prix réſervez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quel horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur.

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maitriſe mon cœur,
N'a jamais dans le vôtre altéré la ſageſſe,
On cenſure aiſément quand on eſt ſans foibleſſe,
A rompre mes liens je vois trop peu de jour,
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant quel que ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THEODON.

J'en dois tout eſpérer.

Le Marquis reprit ſa femme.

Sc. 7. Act. 3. de Melanide de la Chauſſée.

AMOUR, PASSION,

Quoi qu'avec un but honête. Ses dangers pour les perſonnes du Sexe.

C'eſt une femme qui parle.

Nous avons des devoirs qui ne ſont que pour nous,
Vous pouvez être amans, avant que d'être époux.
Et vous livrer ſans crainte à votre ardeur extrême :
Mais que pour notre ſexe il n'en eſt pas de même!
Quand nous prenons trop tôt un légitime amour,

Il peut nous couter cher par un affreux retour.
Il arrive ſouvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuſte époux nous ôte ſon eſtime,
Et qu'il ſe croit alors en droit de nous taxer,
D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à bleſſer...

Sc. 5. Act. 3. Ecol. des Amis de la Chauſſée

J'ignore ſi l'on peut aimer plus d'une fois,
Mais quand on s'eſt livré ſans réſerve à ſon choix,
Il eſt bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'aprête un jour de tourmens & de peines!
Scait-on ce que l'on donne ? eſt-on bien ſûr d'un cœur ?
Qu'on arrache de force à ſon premier vainqueur ?

Ibid.

AMOUR.

Ses dangers pour les jeunes gens. Prudence, Modération, Patience dans les choſes de la vie.

C'eſt une mere qui parle à ſon fils, qui ne faiſoit que commencer ſa carriere dans le parti des armes.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle * fut plus heureuſe,

* *Sa ſituation.*

Mais par un contre tems qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
Vous vous diſſimulez le tort que vous vous faites,
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laiſſez, Monſieur, laiſſez l'amour aux gens heureux,
Helas! c'eſt un plaiſir qui n'eſt fait que pour eux.
Accablé ſous le poids d'une chaine importune,
Et comment voulez-vous aller à la fortune?
Il ſera tems d'aimer quand vous ſerez au port.

LE FILS.

Vous verrai-je toujours ſoupirer pour mon ſort?

LA MERE.

L'amour qui peut vous faire un tort ſi manifeſte,
N'eſt pas le ſeul écueil qui vous ſera funeſte.
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'eſprit un feu ſédicieux,
Qui prend de plus en plus ſur votre caractere,
Le plus léger obſtacle auſſi tôt vous altére,
Vous ne ſuportez rien. N'aprendrez-vous jamais,
L'art de diſſimuler, ou de ſouffrir en paix
Les contrarietés dont la vie eſt ſémée?
La moindre dans votre ame, aiſément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,

Il faut légérement gliſſer ſur bien des choſes,
On y trouve bien plus d'épines que de roſes.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou loin de tout commerce aller ſe renfermer.
Ce diſcours vous ennuye.

LE FILS.

En quoi donc.

LA MERE.

J'en ſoupire.
Mais tels ſont les avis que l'amitié m'inſpire,
A la veille du jour où vous m'allez quitter,
Par tout où vous ſerez tâchez den profiter.

Act. 1. Sc. 2. de Melanide de la Chauſſée.

MEME SUJET.

Dangers de l'amour. Avis aux perſonnes du ſexe ſur les promeſſes de mariage faites en ſecret par des mineurs. Sentimens d'un jeune homme fort épris. Vérités qui peuvent diriger la conduite d'un Pere ſur le Mariage de ſes enfans.

LA GOUVERNANTE.

Ne voyez plus Sainville ?

ANGELIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'eſt pour vous conſerver votre honneur, votre gloire.

ANGELIQUE.

L'honneur eſt donc toujours l'ennemi de l'amour !

LA GOUVERNANTE.

Non, vraiment, au contraire il l'approuve à ſon tour.

ANGELIQUE.

Et pourquoi donc le mien vous ſemble-t-il un crime ?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but legitime,
Puiſque vous me forcez. Eh ! peut-on ignorer,
Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonnorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le vôtre
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre.....

ANGELIQUE.

Vous doutez seulement que l'amour de Sainville,
Ait un but légitime ; eh bien, soyez tranquille,
Tenez, voyez, lisez.

Elle montre une promesse de mariage.

LA GOUVERNANTE.

O Ciel ! est-il possible !

ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible,
Nous enchaine à jamais au gré de nos soupirs.
Eh quoi ! n'étoit-ce pas l'objet de vos désirs ? . . .
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystere
Auroit dû vous donner un effroi salutaire.
Voyez quelle est l'abîme où vous vous entraînez.
Ces nœuds defectueux toujours infortunés
Sont un piege couvert d'une fausse esperance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus
temps.

Ah ! pourquoi voudrez-vous l'apprendre à vos dépens ?
Eh ! n'eſt-on pas aſſez à plaindre quand on aime ?
Un amant n'eſt déja trop fort que par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits
Dont on a vu l'amour abuſer tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne ſerai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La Sageſſe n'eſt pas toujours inaltérable
C'eſt en vain qu'on ſe flate & qu'on croit être ſûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur !
Malgré ſoi-même, enfin, l'on manque ſa promeſſe.
Et l'on cede par force à ſa propre foibleſſe.
Tout ſe découvre alors, un nœud ſi criminel
Ne laiſſe en ſe briſant qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeſte.
haut.
Eh tranquiliſez-vous, je prendrai ſoin du reſte.

LA GOUVERNANTE.

Vos yeux ne portent pas plus loin que votre amour,
Votre cœur dans l'ivreſſe eſt plongé ſans retour ;

Votre bonheur préſent qui n'eſt qu'une chimere,
Fait que votre avenir ne vous occupe guere,
Vous ne ſçavez qu'aimer & ne prévoyez rien.
Que de ſujet de crainte avec un tel lien....
Si Sainville eſt contraire à l'hymen qu'on propoſe,
Le Préſident ſurpris en cherchera la cauſe.
Craignez tout d'un couroux juſtement mérité.
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité;
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux
Vous tiendra lieu de tout? il fuit les malheureux.
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidele:
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle.
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés
Que l'affreux deſeſpoir de s'être trop aimés.

MEME SUJET.

LE PRESIDENT

Après qu'on lui a montré la promeſſe de mariage de ſon fils.

Dites-moi donc Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe?
Qu'ai-je lu?

SAINVILLE.

montrant Angelique.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.....

LE PRESIDENT.

Quelque ſoit votre choix;
Ainſi donc vous croyez être au deſſus des Loix,
Voilà de votre part un oubli qui me paſſe.

SAINVILLE.

Mon Pere, je ſçai tout; mais je demande grace.
La forme eſt contre moi; mais ſans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? laiſſez m'en donc le ſoin.
Eh qui peut mieux choiſir ſa chaîne que ſoi-même?
Si vous avez ſur moi l'autorité ſuprême,
Eſt-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! voulez-vous m'ôter l'uſage de mon cœur?
Et des liens du ſang me faire des entraves.
Les enfans ſont-ils donc de malheureux eſclaves?

LE PRESIDENT.

Non mon fils, mais enfin, nous en ſçavons plus qu'eux,

Ce n'eſt donc que par nous, qu'ils peuvent être heureux.

Et c'étoit là le droit d'un Pere qui vous aime,

SAINVILLE.

Eh que n'ai je pas fait pour me vaincre moi-même!

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut,

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut.
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même,
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir,
C'eſt ſe vendre * en un mot & non pas s'aſſortir.

Sc. de la gouvernante de la Chauſſée

ANTIPATIE.

Antipatie. Une Image de caracteres antipatiques fait comprendre la vérité de cette maxime; que le raport des humeurs & des ſentimens eſt très néceſſaire avant de ſe lier à quelqu'un pour toute la vie.

Cette Scene eſt un contraſte de caracteres, entre celui d'un honête homme,

* Que d'épouſer une perſonne pour le bien, & telle que celle qu'on lui propoſoit.

mais d'un esprit Philosophe, qui propose de vivre hors du grand monde avec une femme qu'il aime, & celui d'une coquette qui ne respire que les divertissemens & la dissipation.

LISIDOR.

Mon ame au changement ne fut jamais sujette ;
Et bien loin d'attiedir les feux de mon amour,
L'hymen redoublera leur force chaque jour.
Des époux d'aujourd'hui que je ne scaurois suivre,
J'ai toujours condamné la maniére de vivre.
Ils n'envisagent tous dans leur engagement,
Que l'avantage seul d'un établissement.
L'usage & l'intérêt déterminent leur ame,
Sur le pied d'une charge ils prennent une femme,
Et les tendres devoirs du lien conjugal,
Sont remplis les derniers & toujours le plus mal.
Mon suplice est de voir un mari petit maître,
Eviter son épouse, & rougir de paroître
Avec elle en public ; quoique charmante enfin ;
Il croiroit déroger s'il lui donnoit la main.
Mon cœur est révolté contre des mœurs semblables,
Qui d'un lien charmant font des nœuds méprisables,

Elles bleſſent l'amour & choquent le bon ſens.
Oui, malgré la coutume & les mauvais plaiſans ;
Je veux ſuivre les loix que la raiſon inſpire,
Adorer ma moitié, je veux oſer lui dire.
Mettre toute ma gloire à poſſeder ſon cœur,
De ſa felicité faire tout mon bonheur,
Je veux ſans me laſſer du nœud qui nous aſſemble,
Lui prodiguer mes ſoins à toute heure être enſemble.
Avec elle n'avoir qu'un même apartement,
Et ſous le nom d'époux être toujours amant.

LUCILE.

Un ſemblable projet eſt digne qu'on le loue,
Mais j'y vois un défaut, Monſieur, je vous l'avoue.

LISIDOR.

Quel ?

LUCILE.

C'eſt de n'être beau qu'en ſpéculation,
Il faut pour le remplir trop de perfection.
Et dans le fond du cœur vous le penſez vous-même.

LISIDOR

Non pour l'executer il ſuffit que l'on s'aime,
Croyez en ma tendreſſe & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainſi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, eſt véritable;
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la félicité que goutent chaque jour,
Deux époux occupez d'un mutuel amour.
Quel plaiſir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De ſe voir ſans obſtacle en la même demeure ?

LUCILE.

Et voila le malheur, on a tout ſurmonté.
L'amour s'éteint toujours par la facilité.
Les grandes paſſions naiſſent des grands obſtacles;
Et l'hymen n'a jamais produit de tels miracles.
L'unique & vrai moyen de s'aimer ſurement,
Eſt quand on eſt époux de ſe voir rarement.
On ſe doit éviter ſi tôt qu'on ſe poſſéde,
L'ennui gagne autrement, puis la haine ſuccede.

LISIDOR.

Ce que vous dites là pouvez vous le penſer ?
De ſe voir quand on s'aime, ah peut-on ſe laſſer !
Deux cœurs qui ſont d'accord ne craignent que l'abſence.

LUCILE.

Du contraire en hymen on fait l'expérience.
Etre enſemble toujours ! ſentez-vous le danger ?

Je bâille en ce moment ſeulement d'y ſonger.
C'eſt pourquoi je m'en tiens au fiſtême à la mode,
Comme plus agréable & comme plus commode.
Je ne puis m'élever à ces grands ſentimens,
Malgré votre éloquence & vos raiſonnemens.
Je veux ſuivre les loix que le grand monde inſpire,
Eſtimer mon mari, mais ſans jamais le dire.
Chérir la liberté, la preférer à tout,
Par là du mariage éviter le dégoût...

LISIDOR.

Pardon ſi je vous dis que faite pour l'eſtime,
Et trop ſure d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil ſentiment.
Mais mon amour ſçaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort, j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en ſuis ſur, Madame:
Que vous penſez trop bien pour n'en pas revenir,
Mes ſoins dès que l'hymen aura ſçu nous unir,
Deſſilleront vos yeux d'une erreur ſi fatale,
Vous connoîtrez le prix d'une tendreſſe égale,
Pour mieux vous détromper mon cœur forme le plan,
D'abandonner Paris deux ou trois mois de l'an.
De vivre pour vous ſeul en mon château tranquile,

Et de le préférer au fracas de la Ville:

LUCILE.

Monſieur, c'eſt ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne une invincible horreur.
Dès que j'y mets le pied, je tombe évanoüie...
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
Moi qui ſans l'Opéra, le Bal, la Comedie,
Ne ſçaurois concevoir qu'on puiſſe reſpirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'eſprit coquet, elle oſe me montrer!
Mais je vous donnerai le bal par complaiſance,
Car à vous dire vrai, je n'aime pas la danſe.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la danſe? ah! que me dîtes-vous?
C'eſt des amuſemens le plus charmant de tous.

LISSIDOR.

Ajoûtez le plus fou.

LUCILE.

C'eſt tant mieux. A votre âge,
Pouvez-vous me tenir un ſemblable langage?
Eſt-il poſſible, ô Ciel! de vivre ſans danſer?
Pour moi, je danſerois huit jours ſans me laſſer.

LISIDOR.

C'eſt votre paſſion, la muſique eſt la mienne,

Mais ſinguliérement j'aime l'Italienne.

LUCILE.

Muſique Italienne! ah quel gout dépravé!

LISIDOR.

Par tous les vrais ſçavans il ſe voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au ſeul nom de Cantate.
Je penſai l'autre jour mourir d'une ſonate.

LISIDOR.

Oh pour moi ſi j'en meurs, ce ſera de plaiſir,
La muſique, après vous, aura tout mon loiſir.

LUCILE.

La muſique après moi! la fleurette eſt nouvelle,
Mais c'eſt encor beaucoup d'avoir le pas ſur elle.

LISIDORE.

Je ſuis bien malheureux, chaque mot que je dis!
Madame, a le ſécret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui m'oſez contredire,
A tous mes ſentimens, vous trouvez à redire,
Quoiqu'ils ſoient bienfondez & que vous ayez tort.

LISIDOR.

Les miens ſur la raiſon, ſont appuyez ſi fort....

LUCILE.

Non, Monſieur, non, mon droit l'emporte ſur le (votre.

Sc. 5. Act. 1. de la ſurpriſe de la haine de Boiſſy.

PORTRAIT.

C'eſt une femme qui parle d'un homme qui lui déplaît.

Avant que de s'aimer il faut s'être connu,
D'abord par ſa figure, il m'avoit prévenu,
Mais par tous ſes diſcours il m'a bien détrompée;
Ce n'eſt qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frapée.
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!
Qu'il eſt de mauvais goût & qu'il a l'eſprit faux!
Sous un dehors fardé de fauſſe politeſſe,
C'eſt un pédant qui veut avoir de la fineſſe.
Gothique en ſon amour, fade dans ſes douceurs,
Qui plaiſante auſſi mal, qu'il juge des couleurs.
D'autant plus revoltant alors qu'il vous conteſte,
Qu'il eſt opiniâtre avec un air modeſte.
Mais ce dont mon eſprit eſt le plus irrité,
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
Donnant ſon ſentiment comme une regle à ſuivre;
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.

Elle lui parle dans les vers ſuiv.

Oui, je parle toujours avec ſincerité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors ſérieux en vous me déſeſpere,

Il eſt l'image au vrai de votre caractere.
Je ne vois rien de pis, car, Monſieur, ſérieux
Eſt un terme poli, qui veut dire ennuieux.
Je ſuis gaye, & chez vous la joye eſt étrangere,
Elle ne vous ſied pas quoi que vous puiſſiez faire,
Votre maintien, Monſieur, jure avec la gayté,
Votre eſprit de ce trait, eſt encor révolté.
Vous ne ſçauriez ſouffrir la moindre repartie,
Et ſous un air forcé de fauſſe modeſtie,
Vous renfermez chez vous un fond de vanité,
Qui portant à l'excès la ſenſibilité,
Se gendarme d'abord pour peu que l'on la bleſſe,
Elle vous fait tenir ſur vos gardes ſans ceſſe.
Toujours clos & couvert, vous n'oſez vous livrer,
Et lorſque l'on vous parle, il faut ſe meſurer.
Par là votre commerce eſt difficile & triſte,
Au froid qui l'accompagne il n'eſt rien qui réſiſte,
Il inſpire la géne, ôte la liberté,
Et chaſſe le plaiſir de la ſociété.

LISIDOR.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.

Sc. 8. Act. 2. de la ſurpriſe de la haine de Boiſſy.

AVARE.

L'Avare qui veut ſe marier. Son caractére. Ses propos. C'eſt ici le caractere d'un homme

dont la franchiſe eſt auſſi outrée que l'avarice ; ce qui rend cette Scéne fort plaiſante.

BERNADILLE.

Mais j'apperçois Conſtance : il la faut approcher.
Je ne ſçavois que faire & jallois vous chercher.
Bon jour.

CONSTANCE.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille.
Avec qui vous perdrez la qualité de fille....
Je crois qu'un tel diſcours ne ſçauroit vous déplaire,
Mes ordres ſont donnez pour tout ce qu'il faut faire....

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? il faut qu'un homme veuf...

BERNADILLE.

A quoi bon des habits ? le mien eſt preſque neuf.

CONSTANCE.

Il n'eſt pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'eſt mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE.

Mais il eſt à la mienne.

Je ne ſuis pas d'avis n'étant pas courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez ayant plus d'une robe,
Des ſottiſes du tems faire une garde robe.

CONSTANCE.

Il ſuffit, mais du moins il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tous pareils, & ce ſeroit je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à préſent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure.
Que depuis quatorze ans ce rabat là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? on eſt mille fois mieux,
Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux
Avec une peruque....

BERNADILLE.

Eſt-il une peruque,
Qui pût ſi chaudement entretenir ma nucque ?
Voyez ſi ſur ce point je dois être content
Cela tient bien plus chaud & ne coute pas tant.
Chacun dedans ce tems à ſon gré s'accomode,
On ne voit que des foux eſclaves de la mode.
Et j'aime mieux me voir revenu de ces ſoins,
Deux piſtoles de plus & deux perruques moins.
Il faut pour le beſoin avoir quelque reſſource,
Ce qui ſied bien au corps, ſied très mal à la bourſe.
Et je ne veux enfin avoir rien d'affecté,
Qu'un habit bien commode & de la propreté.

CONSTANCE.

C'eſt aſſez. Fera t'on le feſtin chez ma mere ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un feſtin ! pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat,
Je ſouperai chez vous, & porterai mon plat.
Sans façon : c'eſt agir prudemment ce me ſemble,

Et

Et puis dans ma maiſon nous reviendrons enſemble.

CONSTANCE.

Quel eſt cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit ſoit bien fait, & qu'il ſoit baſſiné,
Vous riez, & m'allez encor citer la mode,
A ce que je puis voir, vous daubez ma methode.
Parce qu'il eſt des fous, dont le prodigue amour,
Leur fait d'un ſot éclat ſolemniſer ce jour.
De qui la vanité pour leur bourſe cruelle,
Les charge de rubans, de points & de dentelle;
Qui croiroient ce jour là n'être pas mariez,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête juſqu'aux pieds.
Qui ne refuſent rien aux ſoins qui les tranſportent,
Et qui ſe font de loin montrer tout ce qu'ils portent
Quoi! parce que des ſots ſe piquent, quoi que mal,
Du pompeux apareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux? & quand on ſe marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie?
La raiſon ſur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut ſuivre leur piſte & pour les imiter,
Dépenſant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante,
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Paſſer pour un bon jour ſix mois de mauvais tems?

Je pourrois concevoir une pareille envie ?
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article eſt réglé,
Ce n'eſt pas mon avis, qu'il n'en ſoit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en êtes le maître ;
Je ſouſcris à tout, mais je vois quelqu'un paroître.

De la femme juge & partie. Sc. 2. Act. 3.

MEME SUJET.

Un vieux avare eſt expoſé à une infinité de tours & de pieges que lui tendent ſes collateraux & ſes propres domeſtiques pour avoir part à ſon héritage. Exemples de cette maxime.

CRISPIN.

Mon maître toujours plein du ſoin qui l'inquiete,
M'envoye à ton lever zelé collatéral.
Sçavoir comment ſon oncle a paſſé la nuit.

LISETE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme chargé de fluxions, d'années,
Lute depuis long-tems contre les deſtinées.
Et pare de la mort le trait fatal envain,

Il n'évitera pas celui du Médecin.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce seroit le dernier de sa vie,
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses boüillons de bouche & des postérieurs,
Tu prens soin.

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs,
Aussi sans me taxer d'une vaine science,
J'entens ce métier là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste le beau talent! tu te fais bien payer,
Je croi de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis à son nez des mots assez piquans,
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie,
Il trouve tous les jours dans son fécond cerveau,

Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour médecin pris un Apotiquaire,
Pas plus haut que ma jambe & de taille ſommaire.
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu ſa taille il ne payra pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court il fera de très-longues parties,

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies,
Doivent me raquiter de ſon avare humeur,
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament ?

LISETTE.

Dans peu de tems j'eſpere,
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt très bien eſpérer, jeſpére bien encor,
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau l'ami, tout beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déja ne ſont-ils pas aſſez de concurrens,
Sans t'aller mettre encore au rang des aſpirans?
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Geronte,

Il en a tant & tant que par fois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des niéces, des couſins,
Des arriere couſins remuez de germains.

CRISPIN.

Je ſuis un peu parent & tiens à la famille,

LISETTE.

Toi.

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille,
Une Bretonne vive & coquette ſur tout,
Qu'Eraſte que je ſers trouvoit fort à ſon goût.
Je crois comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliez pour les femmes.
Et de Monſieur Geronte il s'en faudra bien peu,
Que par là je ne fuſſe un arriere neveu.

LISETTE.

Oui da, tu peux paſſer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, ſuivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

* Mais raillerie à part nous avons grand beſoin,
Qu'à faire un teſtament Geronte prenne ſoin.
Si mon maître *primo*, n'eſt nommé legataire,
Le reſte de ſes jours il ſera maigre chere.

* Il dit toute cette tirade d'un ton de déclamation comme s'il plaidoit.

Secundo. Quoi qu'il ſoit diablement amoureux ;
Madame Argante avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtament bien ſûr & bien fidele ;
Faſſe le dit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Eraſte nous fait trois cent livres de rente ;
Si nous réuſſiſſons au gré de ſon attente.
Ce don de notre hymen formera les liens,
Ainſi tant de raiſons ſont autant de moyens,
Que j'employe à prouver qu'il eſt très néceſſaire ;
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé Légataire.
Et je conclus enfin, qu'il faut conjointement,
Agir pour arriver au ſuſdit teſtament.

LISETTE.

Comment diable, Criſpin, tu plaides comme un Ange,

CRISPIN.

Je le croi ? mon talent te paroît-il étrange ?
J'ai brillé dans l'étude avec aſſez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur.

LISETTE.

Si l'étude étoit bonne, eh pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déſerter.
Un procureur n'eſt pas un homme fort traitable,
Sur ſa femme il m'a fait des chicanes de diable.

J'ai bataillé ma foi deux ans ſans en ſortir,
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

ERASTE.

Ah ! te voilà Liſette.
Guéri moi ſi tu peux du ſoin qui m'inquiete.
Hé bien mon oncle, eſt-il en état d'être vû ?

LISETTE.

Ah ! Monſieur, depuis hier il eſt encor déchu.
J'ai cru que cette nuit étoit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais ſa paupiere.
Les lettres de répy qu'il prend contre la mort,
Ne lui ſerviront guére, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah ! Ciel, que dis-tu là ?

LISETTE.

C'eſt la vérité pure.

ERASTE.

Quelque ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature ;
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens.
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte.
Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite.
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas.

Cependant la nature excitant la triſteſſe,
Faiſoit quelque conflit avecque l'alégreſſe.
Qui par certains reſſorts & mélanges confus,
Combattoient tour à tour & prenoient le deſſus.
Enſorte que l'eſpoir.... la douleur légitime....
L'amour... on ſent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire en vous accuſant vrai,
C'eſt que tout à la fois j'étois & triſte & gay.

Il s'agit dans cette Scene d'un neveu plein d'inſolence & d'effronterie qui vient du fond de la province à Paris faire tapage dans la maiſon de ſon oncle malade, & qui lui parle avec la derniére groſſiereté. Il eſt vrai que Criſpin qui fait ce perſonage, outre le caractére & ſort même du vrai ſemblable, mais le lecteur étant prévenu qu'il ne fait ainſi l'inſolent que pour dégouter Géronte de donner ſon bien à d'autres neveux qu'à Eraſte, paſſe légérement ſur ce défaut, étant d'ailleurs emporté par le plaiſir que lui cauſe cette Scéne.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard.*

Hola quelqu'un, hola.
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante,
J'ai beau heurter, crier, aucun ne ſe préſente.

Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon.

LISETTE.

Eh qui diantre chez nous heurte de la façon,
Que voulez-vous, Monſieur, quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite?
A part.
Dieu me pardonne, c'eſt Criſpin, c'eſt lui ma foy.

CRISPIN. *bas.*

Tu ne te trompe pas, ma chere enfant, c'eſt moi,
Bon, bon jour la fille, on m'a dit par la Ville,
Qu'un Géronte en ce lieu tenoit ſon domicile.
Pourroit-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN *lui ſecouant le bras.*

Parbleu j'en ſuis bien aiſe. Ah! Monſieur touchez-là.
Je ſuis votre valet, ou le diable m'emporte,
Touchez-la de rechef, le plaiſir me tranſporte.
Au point que je ne puis aſſez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme aſſurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut-être,
Je vois que vous avez peine à me reconnoître.

Mes traits vous ſont nouveaux, ſçavez-vous bien pourquoi,
C'eſt que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon Pere, Alexandre Chouppille;
Gentilhomme Normand prit pour femme une fille,
Qui fut à ce qu'on dit votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence,
Mais un ami ſenſé lui dit en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encore aſſez l'ordre des tems.
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inoüie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la Chronologie.

GERONTE.

A la Chronologie!

LISETTE.

Une femme en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle à concevoir ſi prompte,

Qu'à tout conſidérer, quelque fois j'en ai honte.
En me mettant au jour ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Aprenez, mon neveu, ſi par hazard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot au diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage & nul ne lui peut reprocher,
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le croi, cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en ſoit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde, ou trop tôt ou trop tard,
Je ſuis votre neveu quoi qu'en diſe l'envie,
De plus votre héritier venant de Normandie.
Exprès pour recueillir votre ſucceſſion.

GERONTE.

C'eſt fort bien fait, & je loue aſſez l'intention,
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre ?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle ſoyez ſûr que je ne partirai,
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré.

Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE.

Vous avez un neveu, Monſieur ne vous déplaiſe ;
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GERONTE.

A te dire le vrai j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé de l'humeur dont vous êtes
Que la ſucceſſion ſera des plus complettes.
Que je vais manier de l'or à pleine main,
Car vous êtes dit-on, un avare, un vilain.
Je ſçai que pour un ſol d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez feſſer dans la place publique.
Vous avez dit-on, même acquis en plus d'un lieu,
Le titre d'uſurier & de feſſe mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous mon neveu, qui tenez ce langage,
Que ſi de mes deux bras j'avois encor l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oui, vous, & dans l'inſtant ſortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foy.
Je vous trouve plaiſant de parler de la ſorte.

C'eſt à vous de ſortir & de paſſer la porte.
La maiſon m'appartient, ce que je puis ſouffrir,
C'eſt de vous y laiſſer encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah Ciel! quel garnement!

GERONTE.

Où ſuis je?

CRISPIN.

Allons ma mie.
Au bel appartement, méne-moi, je te prie,
Eſt-il voiſin du tien? je te trouve à mon gré,
Et nous pourons la nuit converſer de plein pié.
Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,
Nous fourniſſe à plein brocs une liqueur aiſée.
Fais main baſſe ſur tout, le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os.
Mon oncle, pour ce ſoir il me faut, je vous prie,
Cent Louis neufs comptans en avance d'hoirie,
Sinon demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maiſon.

GERONTE.

Grand Dieu! vit-on jamais inſolence ſemblable!

LISETTE.

Ce n'eſt pas un neveu, Monſieur, mais c'eſt un diable.
Pour le faire ſortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'eſt à tort qu'avec tant de hauteur,
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie,
En repos laiſſez-moi finir ma triſte vie.
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord; mais quand viendra ce jour?

GERONTE.

A chaque pas,
L'impitoiable mort s'obſtine à me pourſuivre.
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix, mais après ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu,
Je vous fais enterrer mort ou vif, je vous laiſſe,
Mon oncle encore un coup tenez votre promeſſe,
Ou je tiendrai la mienne.

Légat. univ. de Regnard.

AUTRE EXEMPLE.

Criſpin en veuve. Caractére d'une Provinciale, & en même tems plaideuſe & qui fait encore la précieuſe & la minaudiere.

Permettez s'il vous plaît que cet embraſſement,
Vous témoigne la joye & mon raviſſement.

Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore auſſi cent fois plus que moi-même.

LISETTE *bas à Eraſte.*

Monſieur, c'eſt-là Criſpin.

GERONTE.

C'eſt lui, je le ſçai bien.
Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Il croit que c'eſt véritablement une niéce à lui, ce qui rend toute cette Scene fort plaiſante, mais on avoit apoſté cette niéce prétendue pour dégouter Geronte de laiſſer ſes biens à d'autres Collatéraux qu'Eraſte, voilà pourquoi cette niéce ainſi que le neveu prétendu, viennent plutôt l'inſulter que lui faire une viſite.

Elle a de la douceur & de la politeſſe,
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN.

Ne bougez s'il vous plaît, le reſpect m'interdit
Un fauteuil près mon oncle, un tabouret ſuffit.

GERONTE.

Je ſuis aſſez content déjà de la parente,

ERASTE.

Elle ſcait vraiment vivre & ſa taille eſt charmante,

CRISPIN.

Fi donc, vous vous moquez, je ſuis à faire peur,

Je n'avois autrefois que cela de groſſeur.
Mais vous ſçavez l'effet d'un ſecond mariage,
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille, & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encor pour fille aſſûrément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une aſſez triſte épreuve,
A vingt ans mon mari me laiſſa mere & veuve.
Vous vous doutez aſſez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on eſt, ayant quelques appas.
On auroit pu trouver à convoler de reſte,
Mais du pauvre défunt la mémoire funeſte,
M'oblige à dévorer en ſecret mes ennuis,
J'ai de bien facheux jours & de plus dures nuits.
Mais d'un veuvage affreux les triſtes inſomnies,
Ne m'arracheront point de noires perfidies.
Et je veux chez les morts emporter ſi je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ſes premiers feux.

ERASTE.

On ne pouſſa jamais plus loin la foi promiſe,
Voilà des ſentimens dignes d'une Artémiſe.

GERONTE.

Votre époux vous laiſſant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laiſſé je crois beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf, mais le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après ? voyez quelle fidélité ?
On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE.

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine.

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet,
De plus certains procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four bannal, scis en mon territoire,
Je propose d'abord un bon déclinatoire.
On passe outre, je forme empêchement formel,
Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cause est au Bailliage ainsi revendiquée,
On plaide & je me trouve enfin interloquée.

LISETTE.

Interloquée ! ah ! ciel, quel affront est-ce là ?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât.
Une femme d'honneur se voir interloquée.

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?
C'est un mot de Barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira.
Mais Juge de ſes jours ne m'interloquera.
Le mot eſt immodeſte & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle eſt folle & ſouvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas ſi bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'améne,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Maine.
Ayant appris, Monſieur, par gens dignes de foi
Qui m'ont fait un recit de vous & que je crois,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joueur....

ERASTE.

Comment donc? quel caprice?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honeteté ſouffre & la pudeur gémit.

GERONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plaît que ce diſcours s'adreſſe.

CRISPIN.

Oui mon oncle, à vous-même, a t'il rien qui vous bleſſe?

Puiſqu'il eſt copié d'après la vérité.

GERONTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté.
Que depuis très-long-tems avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déjà pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi? juſte Ciel! voyez les médiſans.
De quoi ſe mêlent-ils? eſt-ce là leur affaire?

GERONTE.

Je ne ſçai qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainſi ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens.
Et pour vous empêcher dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même.
Nous avons réſolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire?

LISETTE.

Ah Ciel! quel famille!

CRISPIN.

Nous ſçavons votre vie avecque cette fille.
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis,

De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie,
D'y remettre le pied, il ne vous prenne envie.
Sortez d'ici vous dis-je, & sans vous arrêter.....

CRISPIN.

Comment ? battre une veuve & la violenter,
Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assassine !

GERONTE.

Voilà je vous l'avoue une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphémer,
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer ? Monsieur.

CRISPIN.

Ne faites point la fiere.
On peut aussi vous mettre à la salpetriere.

LISETTE.

A la salpetriere ?

CRISPIN.

Oui ma mie, & sans bruit,
De vos déportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce mystere,
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire.

CRISPIN.

Un Commiſſaire, à moi! ſuis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à Commiſſaire?

ERASTE.

On verra ce que c'eſt.
Et dans peu nous ſçaurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainſi leur faire inſulte.
Vous mon oncle, rentrez dans votre apartement,
Je vous rendrai raiſon de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour ci ſera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miſerable, tu mets un oncle à l'agonie.
La mauvaiſe famille & du Maine & de Caën!
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

Leg. univ.

MEME CARACTERE.

Un vieux avare eſt toujours le même: il ſe plaint juſqu'aux remédes néceſſaires dans ſa derniere maladie. Propos d'un vieux avare qui s'eſt mis dans la tête de ſe remarier.

GERONTE *qui arrive.*

Ah! bon jour mon neveu..

ERASTE.

Jeſuis en vérit
Charmé de vous revoir en meilleur ſanté.
De grace aſſeyez-vous, ote donc cette chaiſe,
Mon oncle en ce fauteuil ſera plus à ſon aiſe.
Vous voilà beaucoup mieux, nous pouvons l'eſ-
pérer,
Il faut préſentement ſonger à réparer,
Les déſordres qu'à pu cauſer la maladie,
Vous faire déſormais un régime de vie.
Prendre de bons bouillons de ſurs confortatifs,
Nettoier l'eſtomac par de bons purgatifs.
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GERONTE.

Oui, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes.
Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,
Que puiſqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de ſeringue ont pris des airs ſi rogues,
Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achéte leurs
drogues.
Qui pourroit s'en paſſer & mourir tout d'un coup,
De ſon vivant ſans doute épagneroit beaucoup.
Je veux mon cher neveu, mettre ordre à mes af-
faires,
Et qu'on aille au plutôt me chercher deux No-
taires....

Quoique déja je ſois atteint & convaincu,
Par les maux que je ſens d'avoir long-tems vécu.
Quoiqu'un ſable brûlant cauſe ma nephretique,
Que j'endure les maux d'un acre ſciatique.
Qui malgré le bâton que je porte en tous lieux,
Fait ſouvent qu'en marchant je diſſimule un peu.
Je ſuis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens ſe tromper à ma mine.

LISETTE.

Il eſt de certains jours de barbe ou ſur ma foi,
Vous ne paroiſſez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Eſt-il vrai ?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bien dans cette fille.
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un promt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante.

ERASTE.

Oui, dans ſes procédés elle eſt toute charmante.

GERONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh! la connois-tu ?

ERASTE.

Fort.

C'eſt une fille ſage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouſer.

ERASTE.

Vous mon oncle ?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai je vous l'avoue une allégreſſe extrême.
Vous ne pouvez mieux faire & j'en ſuis très content,
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous vieux & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, aſmatique, hidropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la nôce au tombeau?

GERONTE.

Je ſçai ce qu'il me faut, apprenez je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie.
Je prens une compagne & de qui tous les jours,
Je pourrai dans mes maux tirer de grands ſecours.
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte,
D'héritiers qui toujours veille & dort à ma porte?

Des

Des gens qui furetant les clefs du coffre fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire à son devoir fidéle,
Par des soins conjugaux me marquera son zéle.
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & sans bruit....
J'ai déjà sur ce point la parole donnée;
Le sort en est jetté suivons ma destinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coutât peu d'argent & qui parut nouveau.

ERASTE.

Reposez-vous sur moi du soin de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on aprête.
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un Medecin.

GERONTE.

Ne vas pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec soin répandue,
Puisse nous raquiter de votre triste vue.
Il faut entendre aussi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE.

Je valois dans mon tems mon prix tout comme un autre;

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.
Sc. 4. Act. 2. Legat. univ.

AUTEURS.

Auteurs. Souvent une simple production d'esprit ; un ouvrage dont une infinité de gens seroient capables, envyre certains Auteurs au point de s'imaginer que l'Etat devroit les récompenser de leurs travaux & les préferer à ceux qui exposent leur vie au service du Prince.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle.
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle.
Que font-ils pour l'Etat, vos habiles Héros,
Qui se plaignent sans cesse avec tous leurs grands mots ?
Quest-ce que leurs écrits lui rendent de service ?
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice ?
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons.

Leur ſçavoir à la France eſt beaucoup neceſſaire,
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire!
Il ſemble à trois gredins dans leur petit cerveau
Que pour être imprimés & reliés en veau
Les voilà dans l'état d'importantes perſonnes;
Qu'avec leur plume ils font le deſſin des Couronnes,
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions
Ils doivent voir chez eux voler les penſions,
Que ſur eux l'Univers a la vue attachée
Que par tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux;
Et tous les vieux fatras qui traînent dans les *livres.*
Gens qui de leur ſçavoir paroiſſent toujours yvres
Pour s'être barbouillés du Grec & de Latin,
Et s'être bien remplis d'un ténébreux butin.

Sc. 3. Act. 4. Femmes ſçavantes.

BOURGEOISES

Faiſant les femmes de condition. Sortir de ſa condition par ſes airs & ſon langage eſt un ridicule parfait.

TOINON *ſuivante.*

Ah c'eſt vous?

MARIANE *fille cadette d'un Bourgeois.*

Avec toi j'ai cru voir l'Eſpérance.

TOINON

Lui-même : il s'eſt dit-il exercé d'importance.
Pour bien jouer ſon rolle il ne lui manque rien ;
Son train de Comte eſt prêt.

MARIANE.

Ah ! Toinon, je crains bien.....

TOINON.

Tout ira comme il faut, je répons de l'affaire.

MARIANE.

Ma Mere.....

TOINON.

A dire vrai, c'eſt une étrange Mere.
Votre ſœur qui vous hait la poſſede ſi bien,
Qu'il faut ou la tromper ou ne s'attendre à rien.
Elle ne voit, n'entend & n'agit que par elle.

MARIANE.

Toinon, c'eſt ſon aînée, & puis ma ſœur eſt belle.
Sa beauté, tu le ſçais, a des charmes ſi doux..

TOINON.

Belle tant qu'on voudra, l'eſt-elle plus que vous ?
Qu'elle ait l'œil mieux fendu, la bouche plus petite ;

Ma foi, quand c'eſt là tout, je dis ſi du mérite,
Avecque ſes grands airs méſurés au compas
Qui lui font regarder les gens de haut en bas,
Elle en attrappe bien !

MARIANE.

Que veux-tu ?

TOINON.

Qu'elle eſt ſotte !
Tout le monde s'en rit.

MARIANE.

Chacun a ſa marote.
Tous les airs de grandeur que tu veux condamner,
Ma mere qui les prend a ſçu les lui donner.

TOINON.

Elle a bien réuſſi d'en faire ſon idole,
Par ſes leçons d'orgueil elle a fait une folle,
Qui ſe perdant de vue à ſe trop élever,
S'eſt miſe hors d'état de ſe plus retrouver.
C'eſt un grand bien pour vous qu'on vous ait négligée,
Dans la même folie on vous auroit plongée,
Au lieu que l'évitant comme vous avez pu,
Votre heureux naturel ne s'eſt point corrompu,
Vous êtes douce, honnête, engageante & civile.
Grand attrait pour les cœurs, par là tout eſt facile,

Vous le voyez, Liſandre eſt ſi charmé de vous ;
Qu'il fait tous ſes ſouhaits de ſe voir votre époux ;
Votre air fin & modeſte, a fait cette conquête.

MARIANE.

Je ne ſçai quel bonheur la fortune m'aprête ;
Mais n'admires-tu point ce que fait le hazard ?
Pour contenter ma ſœur, on me tient à l'écart ;
Tandis qu'elle ſe fait une cour éclatante,
On veut que tous les jours j'aille chez une Tante ;
Liſandre eſt ſon ami, je le vois, je lui plais,
Il me parle, il ſe rend à mes foibles attraits :
Toinon qu'en penſes-tu ? c'eſt tout de bon qu'il m'aime.

TOINON.

Si ſon cœur eſt touché, le vôtre l'eſt de même.

MARIANE.

D'autres cœurs que le mien de ſon amour flattés.....

TOINON.

Je le confeſſe, il a cent bonnes qualités,
Généreux, obligeant ; mais la plus importante,
C'eſt ce qu'on trouve peu, dix mille écus de rente.
Un ſi gros revenu rend l'eſprit bien content.

MARIANE.

Quand il en auroit moins, je l'aimerois autant

Ma Tante de l'affaire ayant pris la conduite,
De son bien avec lui, malgré moi s'eſt inſtruite.
La bonté de ſon cœur, ſon air doux, gracieux..

TOINON.

Quoique cela ſoit beau, l'argent vaut encor mieux,
Ce grand train, ce caroſſe où déja je m'enfonce.....
Je prétens être à vous, au moins je vous l'annonce.

Peut-être vous aurez quelque brave Ecuyer
Avec qui quelque jour je puis me marier,
Vous mettant à votre aiſe, il faut que je m'en ſorte.

MARIANE.

Tu m'aimes, c'eſt aſſez, je ſuis reconnoiſſante;
Mais Toinon je crains....

TOINON.

Quoi?

MARIANE.

Tu riras de ma peur.
Il faut pour s'introduire en conter à ma ſœur,
Ainſi Liſandre a feint de ſoupirer pour elle,
Il lui dit des douceurs, cependant elle eſt belle,
A ſes airs de hauteur il peut s'accoutumer;
Si la voyant ſouvent il venoit à l'aimer?

TOINON.

A l'aimer! Vous voyez qu'afin de lui déplaire
Auprès d'elle d'un ſot il prend le caractere.....
Laiſſez faire, on recueille après qu'on a ſemé.
Aujourd'hui l'Eſperance en Comte transformé
Pour ſervir votre amour s'eſt chargé de paroître,
C'eſt un valet habile & zélé pour ſon maître:
Il a dequoi flatter un cœur altier & vain.
Liſandre l'a pourvû d'un magnifique train.....
Des Laquais bien taillés, la livrée admirable.,

MARIANE.

Quand on aime, on eſt de tout capable,

TOINON.

Votre ſœur cheriſſant les Amans à fracas.
Ce faux Comte, je crois, ne lui déplaira pas.

Bourgeoiſes de qualité de Hauteroche.

MEME CARACTERE.

C'eſt toujours le critique d'une Bourgeoiſe qui veut faire la femme de Condition.

Cette Scene ſe paſſe après la viſite de l'Eſperance valet de Liſandre déguiſé en faux Comte, & après qu'il en a impoſé par de grands airs à Angelique ſœur de Mariane.

OLIMPE *Bourgeoiſe faiſant la femme de qualité. Elle parle à ſon mari.*

En vérité, Monſieur, il faut que je vous gronde,
Vous dites contre vous certaines pauvretés
Qui me faiſant rougir....

ANSELME.

Je dis des vérités
Et ne vous comprens point avec vos ſots contes.

OLIMPE.

Il eſt bon, ce me ſemble, étant avec des Comtes.....

ANSELME.

Non, chaque choſe doit paroître ce qu'elle eſt,
Vos Comtes, vos Marquis, tout cela me déplaît.
Angelique ſe perd vous prenant pour modele,
Vos leçons de grandeur lui tournent la cervelle;
Mais une bonne fois écoutez bien cela,
Ma femme.

OLIMPE.

Le beau nom que vous me donnez là!

ANSELME.

Comment vous appeller? N'êtes-vous pas ma femme?

OLIMPE.

Je vous nomme Monſieur, appellez-moi Madame.
Ma femme eſt ſi bourgeois.

ANSELME.

Que diable ſommes-nous ?
Voilà l'entêtement qui produit tant de fous,
Chacun de qualité ſe pique, oſe y prétendre.

OLIMPE.

On ſoutient ce qu'on eſt, pourquoi vouloir deſcendre ?

ANSELME.

Mais mon pere par vous dans les nobles rangé
Qu'étoit-il ? que Marchand.

OLIMPE.

Il avoit dérogé,
On vous l'a dit cent fois, vous êtes Gentilhomme.

TOINON.

Oh ! vous l'êtes, Monſieur,

ANSELME.

Crains que je ne t'aſſomme,
Maraude, qui lui vas ſottement applaudir
Sur la démangeaiſon qu'elle a de s'agrandir.

OLIMPE.

Puiſque pour Gentilhomme on peut vous reconnoître. . . . .

ANSELME.

Non, je ne le ſuis point & ne le veux pas être ;
Mais quand je le ſerois, comme beaucoup j'en

Je vous prie, à quel droit le portez-vous si haut ?
Fille d'un Procureur.

OLIMPE *en colere.*

D'un Procureur !

TOINON.

Madame.
Hé ! ne voyez-vous pas que....

OLIMPE.

Merci de mon ame.
Il doit apprehender de me pousser à bout.

ANSELME.

En quoi vous fais-je tort ?

OLIMPE.

En tout, Monsieur, en tout.

ANSELME.

Comment, Monsieur Trigaud n'étoit pas votre pere ?

OLIMPE.

Non.

ANSELME.

Que me faites-vous penser de votre mere ?

OLIMPE.

Oh vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Son honneur.

OLIMPE.

Son honneur ira comme il pourra.

Un pere Procureur me bleſſe, m'aſſaſſine,
Je ne puis avoüer une telle origine.
Envers & contre tous j'en maintiendrai l'erreur,
Et je ne ſerai point fille de Procureur.

TOINON.

Oh, Madame a raiſon, ſes airs....

ANSELME.

Tais toi.

TOINON.

Peut-elle,
Avoir une fierté ſi louable, ſi belle.
A moins qu'un pere noble....

ANSELME.

A ce conte il faudroit,
Qu'avec moi ſa vertu n'eût pas marché bien droit.
Angélique ſon ſinge, ainſi qu'elle trop fiere...

OLIMPE.

Eh bien?

ANSELME.

Ne me reſſemble en aucune maniere.
Puiſqu'elle a des hauteurs qui ne ſont pas de moi,
Elle n'eſt pas ma fille.

OLIMPE.

Elle ne l'eſt pas? quoi....

TOINON.

Vous allez vous fâcher.

OLIMPE.

Je ſuis honnête femme.

TOINON.

Sans doute.

OLIMPE.

Qu'il le diſe autrement ?

TOINON.

Eh Madame !

ANSELME.

Quel eſprit !

OLIMPE.

L'honneur eſt mon plus ſenſible endroit.

TOINON *à Anſelme.*

Vous avez tort. Faut-il dire ce que l'on croit ?

OLIMPE.

Il me ſoupçonnera ? moi qui ſur la ſageſſe,
Pourrois ſans craindre rien tenir tête à Lucrece.
Moi qui ſur la réſerve.....

TOINON.

On le connoît aſſez ;
Allez, le mal n'eſt pas ſi grand que vous penſez.
Sur votre honneur enfin, aucun mortel ne gloſe,
Et quand ſur la conduite on diroit quelque choſe.
Du moins il eſt d'un goût plus haut & plus exquis,
D'aſſembler comme vous les Comtes, les Marquis.
Au hazard, qu'il en coute un peu pour l'aſſemblage,

Que de s'encanailler & paroître trop ſage.

OLIMPE.

M'encanailler! jamais.

ANSELME.

Il faut vous excuſer,
Quand ſur votre nobleſſe on vous entend jaſer:
Car la tête vous tourne.

OLIMPE.

Outragez-moi, courage.
Allons, continuez; eſt-il d'un homme ſage.

ANSELME *s'en allant.*

Vous perdez le bon ſens.

TOINON.

Il nous quitte.

OLIMPE.

Suis-moi.
Il faut qu'il ſe démente; ou qu'il diſe pourquoi.

Bourgeoiſes de qualité de Hautcrotin.

BRUTAL.

Brutal. Dire toujours la vérité en face, & ce qu'on penſe des gens eſt une groſſiereté choquante & dangereuſe.

ANSELME.

Ma fille, ſaluez Geraſte votre époux.

C'eſt en lui que je mets l'eſpoir de ma famille.
Monſieur vous la voyez.

GERASTE.

Quoi ! c'eſt là votre fille ?

ANSELME.

Oui, c'eſt-elle Monſieur.

GERASTE.

Où diable a-t'elle pris
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont ſurpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de ſa mere.

GERASTE.

On ne diroit jamais que vous fuſſiez ſon pere.
Car, à n'en point mentir, je vois peu que ſes traits
Approchent de votre air ni de loin ni de près.
Que ſon teint a d'éclat, ce n'eſt que lys & roſes.
N'eſt-elle point fardée ?

ANSELME.

Ah ! c'eſt lui faire tort,
Elle eſt ſans aucun fard.

GERASTE.

Je fuis comme la mort,
Ces femmes qui voulant avoir un teint d'albâtre,
Maſquent le naturel d'un viſage de plâtre.
Ah le méchant ragout ! aimez-vous cela ?

ANSELME.

Non.

GERASTE.

Je m'en vais lui parler ſi vous le trouvez bon.
Vous pouvez tout ici, là, ma fille....

GERASTE.

Madame.
Puiſque dans peu l'hymen vous doit rendre ma femme,
Je veux donc entre nous bannir le ſérieux,
Je ne devrois ici parler que de vos yeux.
De ſoupirs & d'ardeur, d'amour & de tendreſſe.
Mais de ces ſots amans, c'eſt la commune adreſſe.
Comme j'agis beaucoup, je parle auſſi fort peu,
Et ſçai d'autre moyen de vous prouver mon feu.

FLORENCE *ſuivante.*

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il eſt incomparable.

ANSELME.

Il eſt aſſez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.
Monſieur a l'humeur franche, il eſt ſans compliment,
Et ſans rien déguiſer il dit ſon ſentiment.

GERASTE.

Mon humeur, je l'avoüe, eſt très-particuliere,
Je ne ſçai point flatter & ſuis homme ſincere,
Trahir ſes ſentimens eſt une lâcheté,
Je ne puis rien ſouffrir contre la vérité.
Ne vous étonnez pas de me voir de la ſorte,
Je ne ſuis point un fou, qui de rubans s'eſcorte.
Qui charge de galans la manche d'un pourpoint?
Pour moi j'aime un habit qui ne me gêne point.

LUCRECE.

En habit, en amour, chacun a ſa méthode,

GERASTE.

Vous avez de l'eſprit & vous êtes commode.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous bien?
Dites.

LUCRECE.

En vérité, Monſieur, je n'en ſçai rien.

ANSELME.

Elle eut vingt trois ans à la Saint Jean derniére.

GERASTE.

La fille à mon avis, n'eſt pas fort printaniere.
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la ſanté,
Aurez-vous des enfans en grande quantité?
Parlez.

ANSELME.

Sur ce sujet quelle réponse faire ?

GERASTE.

Elle peut se régler sur sa défunte mere.

ANSELME.

Le Ciel en dix-huit ans m'en donna vingt & deux.

GERASTE.

Morbleu! je n'aime point un tel présent des Cieux.
La quantité d'enfans met l'esprit à la gêne,
C'est un rare trésor qu'une femme brehaine.
Et quand par un bonheur on la rencontre ainsi,
Que celui qui l'épouse est exempt de souci!
Mais alors quon a pris femme un peu trop féconde,
On doit comme un reclus se retirer du monde.
Vivre en homme réglé, retrancher ses plaisirs,
Ménager sa dépense & borner ses desirs.
Et c'est ce que je crains beaucoup plus que la peste.

ANSELME.

Mais d'un nombre si grand elle seule me reste.
Pourquoi se chagriner & se mettre en courroux,
Le Ciel pourra répandre un tel bonheur sur vous.

GERASTE.

S'il faut s'en raporter à Madame nature,
Je puis bien me flatter d'une telle avanture.
Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus
sains,

Et l'on tient fort ſouvent de Meſſieurs ſes germains.

ANSELME.

Mais, Monſieur, dites-moi, ma fille vous plaît-elle ?

GERASTE.

Oui, mais je ne ſçai quoi lui broüille la cervelle,
Je vois qu'elle eſt chagrine & réve inceſſament,
J'ai lieu de préſumer que c'eſt pour quelque amant

ANSELME.

Monſieur, ſur ce ſujet n'ayez aucun caprice,
Car ma fille en amour eſt tout à fait novice.
Elle n'aima jamais.

GERASTE.

Et bien donc dès demain,
Il faut que ſans façon nous nous donnions la main.
Je ſuis impatient de la voir mon épouſe,
Mais à vous dire vrai j'ai l'ame un peu jalouſe,
Lucrece, au moins ſçachez que je hais l'entretien
De Meſſieurs les blondins, ces grands diſeurs de rien.
Ces muguets ajuſtez, aiguillons des coquettes,
Conteurs de ſots diſcours que l'on nomme fleurettes.
L'entretien de ces gens eſt toujours dangereux,
Et ſouvent la vertu ſe corrompt avec eux.

LUCRECE.

Je crains peu ces Meſſieurs.

GERASTE.

Et pour moi je les crains ;
Ils pourroient me cauſer mille & mille chagrins.

Florence rit.

Et quoi ! vous riez donc.

ANSELME.

C'eſt une impertinente,
Excuſez-la, Monſieur.

GERASTE.

Eſt-ce votre ſervante ?

ANSELME.

Oui.

GERASTE.

Si je ne me trompe, elle a le minois fin.
Et porte la façon d'un eſprit fort malin.
Elle a bien l'encolure en faiſant la rieuſe,
De conduire à la fin une intrigue amoureuſe.
Et la mine ſur-tout de gliſſer le poulet,
Et de faire un bon tour avec quelque valet.
Mais entrons au logis.

De l'amant qui ne flatte point. De Hautesroche.

CAPRICIEUX.

Son portrait.

JACINTE *Suivante.*

Depuis près de vingt ans que pour votre bonheur
Albert vous mit au monde, ou qu'il s'en fit honneur,
N'avez-vous pas encor appris tout à votre aiſe
Que c'eſt aſſez de voir qu'une choſe lui plaiſe
Pour gager à coup ſur qu'il ne la fera pas ?
Ne connoiſſez-vous plus ſon eſprit haut & bas ?
Sans ceſſe poſſedé de nouvelles penſées,
Qui ſont au même inſtant par d'autres effacées,
En moins d'un tour de main paſſant du blanc au noir,
Le matin raiſonnable, impertinent le ſoir,
Tantôt faiſant le fou, tantôt le politique,
Aujourd'hui querelleur & demain pacifique,
Sans raiſon ſatisfait, ſans ſujet irrité,
Contrariant, bourru, chimérique éventé,
Homme dont la cervelle inceſſamment voltige ;
Enfin perſecuté d'un éternel vertige,
Combien d'états divers ſi les gens en ſont crus
Depuis qu'on les connoît n'a-t-il pas parcourus ?
Campagnard, citadin, voyageur, ſolitaire,

Courtisan, Financier, Magistrat, Mousquetaire;
Enfin que vous dirai-je, il m'a vingt-fois sem-
blé
Aux combats différens de son cerveau troublé
De voir un bataillon d'ames de toute espece
Qui mutuellement voulant se faire piece
Se chamaillent sans cesse & le jour & la nuit,
Et dont l'une défait ce que l'autre a construit.

HORTENSE.

Tu me le dépeins là d'une étrange figure;
Il est homme d'esprit cependant.

JACINTE.

Chose sure.
Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit:
Chacun pour être fou n'a pas assez d'esprit.
Tout bien examiné, les plus grands personnages
Ne sont pas, croyez moi, quelquefois les plus
sages;
Des gens d'esprit souvent la folie est le lot,
Et parfois la sagesse est la vertu d'un sot.

Sc. 2. Act. 1. du Capricieux de Rousseau.

CAPRICIEUX.

Ses boutades. Dans la mauvaise humeur où est Albert de ce que son carrosse a été accroché dans Paris par une voiture & qu'il a versé, il prend le parti sur cette seule raison de se retirer à la Campagne, & d'y confiner sa famille.

ALBERT.

Maugrebleu du voyage, & peste soit l'amour,
Ah c'est vous. * Que les fievres quartaines
(Puissent ferrer Pamphile & son chien de)
cennes.

LUCILE.

Quel sujet.....

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous, mon Pere, & comment?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou,
Comme nous étions prêts de sortir de la Ville,

* *Il apperçoit Lucile fille de Pamphile : on lui avoit fait croire que Pamphile étoit à Vincennes.*

Mon benet de Cocher voulant faire l'habile
A de trois coups de fouet appliqués bruſquement
De mes chevaux tardifs hâté le mouvement.
Deux traîtres de Rouliers venoient bride abbatue,
Friſant également les côtés de la rue;
Et mon double Coquin ſe lançant au milieu
A rencontré ſi juſte & l'un & l'autre eſſieu,
Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux roues,
Et laiſſé mon caroſſe au beau milieu des boues.

ALBERT.

L'accident... Ah parbleu, je n'y ſerai plus pris?
Et ſi paſſé demain l'on me trouve à Paris...

HORTENSE.

Quoi! vous quittez Paris?

ALBERT.

Oui, c'eſt choſe conclue.
Tout me déplaît ici, tout me choque la vue.
Je vais à la Campagne établir mon ſéjour,
Et demain je décampe à la pointe du jour.
Il faut être morbleu, bien fat, bien imbecille
Pour vouloir habiter une maudite Ville,
Où les dangers par tout vous ſuivent à foiſon,
Où ſans compter tous ceux qu'on court dans ſa maiſon.

Le

Le bruit, le mauvais air, l'ennui, les maladies,
La chute des planchers, le vol, les incendies ;
Vous n'oſez pas ſortir, faire un pas ſans trembler.
Sans riſquer qu'un bandit vous vienne quereller,
Qu'une tuile en tombant vous faſſe plaie ou boſſe ;
Ou qu'un maudit Roulier briſe votre caroſſe,
C'en eſt fait, j'y renonce, & j'ai lieu de cherir
Le péril fortuné que je viens de courir,
Qui m'inſpirant l'ennui d'une vie inquiete
A fait naître en mon cœur l'amour de la retraite.

HORTENSE.

Loin de blâmer en vous les juſtes mouvemens,
Nous avons toutes deux les mêmes ſentimens ;
Et le choix d'un ſéjour tranquile & ſolitaire,
Eſt la ſeule faveur qui nous puiſſe être chère.

ALBERT.

Comment la ſolitude ?

HORTENSE.

Eſt mon plus doux objet.

ALBERT.

Eſt-il poſſible ? Et vous ?

LUCILE.

C'eſt le choix que j'ai fait.

ALBERT.

Parbleu, je vous en loue & je ſuis ravi d'aiſe

De voir que comme à moi, ce parti là vous
plaise.
En effet, c'eſt le ſeul à regarder de près
Qui puiſſe convenir à des eſprits bien faits.
On n'a pas devant ſoi quand on renonce au
monde
Mille fâcheux objets dont par tout il abonde,
On ne voit point un fat de valet eſcorté
Du mérite indigent morguer la pauvreté,
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune
Lâchement proſternée aux pieds de la fortune
Rendre au vice en faveur un hommage effronté,
Et vendre au plus offrant la libre vérité;
En un mot, loin d'ici, je veux finir ma vie,
Et je vous ſçai bon gré d'avoir la même envie.
Pamphile doit ce ſoir venir ici, je croi,
Et je veux l'enrôller pour venir avec moi.

LUCILE.

De grace obtenez-en l'aveu que je deſire,
Qu'il approuve le choix du Couvent où j'aſpire,

ALBERT.

Du Couvent?

LUCILE.

Oui, c'eſt là notre ſoin le plus doux,
Et ce que toutes deux nous eſperons de vous.

ALBERT.

Quoi ! l'amour du Couvent eſt donc l'unique cauſe.....

LUCILE.

Sans doute : comment donc entendez-vous la choſe ?

ALBERT.

J'entens que nous ſerons mariés cette nuit :
Que demain du matin nous partirons ſans bruit ;
Et que tous quatre unis dans une paix profonde,
Nous irons oublier tout le reſte du monde.

LUCILE.

A ce que je puis voir nous nous entendons mal.

HORTENSE.

Oui, mon Pere, & l'hymen eſt un lien fatal ;
Un joug qui changeroit en maux inſupportables
Nos plaiſirs les plus doux & les plus ſouhaitables.

ALBERT.

Continuent donc ? quel myſtère.... hom, je vois ce que c'eſt :
Notre hymen vous chagrine à ce qu'il me paroît.
Le prétexte du Cloître eſt un trait de prudence
Pour attraper du tems & flatter l'Eſpérance,
Vous de Valère, & vous de quelque autre blondin,

Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin ;
Pour un homme à donner dans tout ce qu'on propoſe.
Mais nous verrons tantôt quel tour prendra la choſe.
Pour Valere, je veux être pétrifié.
Si jamais moi vivant, il met ici le pié ;
Et pour lui retrancher tout ſujet d'eſpérance
Je lui veux dès ce ſoir prononcer ſa ſentence.

HORTENSE

Hélas ! vous flatez là mon plus ſolide eſpoir,
Sauvez-moi pour jamais du péril de le voir.

ALBERT.

Oh de ce côté là, vous ſerez bien ſervie,
Et ſi pour le Couvent vous avez tant d'envie,
Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous ſuivant,
Vous vivrez comme on fait au plus rude Couvent.
Nous irons ſans former de courſes incertaines,
Quelque part dans l'Auvergne, ou bien dans les Cévennes.
Tranquiles vous vivrez en ces lieux écartés,
Dans le mépris du monde & de ſes vanités.
Vous paſſerez ainſi toute l'année entiere,
Les jours dans le travail, les nuits dans la priere.

Et comme en cet état les tribulations,
Du mérite parfait ſont les occaſions.
Nous vous en donnerons tant, de toute maniere,
Que vos vœux y pourront trouver ample matiere.

Sc. 4. Act. 4. du Capricieux de Rouſſeau.

CHARLATAN.

Charlatan qui s'annonce pour un homme rare dans ſon eſpéce, & qui vient à bout de guérir tous les maux par la ſimpathie. Bien des hommes ſe laiſſent ſéduire au langage d'un Charlatan.

GERONTE.

Nous vous avons Monſieur, fait venir de bien loin;
Mais les habiles gens ſe cherchent au beſoin.
Pardonnez cette faute au caprice d'un pere,
Qui ſçait ce qu'un tel ſoin demande de ſalaire.

LE MEDECIN.

Cela ſuffit; ſur moi l'intérêt n'a rien fait;
Et ſi je réuſſis je ſuis trop ſatisfait.
Mon deſſein n'eſt pas tel qu'on ſe le perſuade;
Mais ſans perdre de tems voyons notre malade.

GERONTE.

La voilà près de vous.

LE MEDECIN.

Voyons en quel état
Est notre pouls ?

GERONTE.

Eh bien ?

LE MEDECIN.

lentè fibricitat.

GERONTE.

Que veut dire cela ? hem ?

LE MEDECIN.

Que sa fièvre est lente.

GERONTE.

J'entens.

LE MEDECIN.

Depuis quel tems êtes-vous languissante ?

LUCILE.

Depuis près de trois mois.

GERONTE.

Elle a l'esprit fort sain.

LE MEDECIN.

Fort bien, de quelle espéce étoit le Medecin
Qui vous a visitée ? étoit-il dogmatique ?
Etoit-il méthodique ? étoit-ce un Empirique ?

LUCILE.

Je me sens un peu mal, mais Lise que voilà,
Vous rendra sur le champ, compte de tout
cela.

Excuſez ma foibleſſe, elle pourra ſuffire.

LISE *ſuivante.*

Ma foi, je ne ſçai pas ce que cela veut dire;
Mais Je puis aſſurer ſans en ſçavoir les noms,
Que nous en avons vû de toutes les facons.
Sur ce chapitre là, tout le monde rafine,
Il n'eſt point de voiſin, il n'eſt point de voiſine,
Qui donnant là deſſus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.
Nous avons vû ceans un plumet qui gaſcone,
Un Abbé qui guérit par des poudres qu'il donne.
Un diſeur de grands mots, jadis Muſicien,
Qui fait un diſſolvant & ne guérit de rien.
Six Medecins craſſeux, qui venoient ſur des mules,
Un arracheur de dents, qui donne des pilules.
La veuve d'un Chimiſte, & la ſœur d'un Curé,
Qui font à frais communs d'un baume coloré,
Un Chevalier de Malte, une dévote, un Moine,
Le Chevalier guérit avec de l'antimoine.
Le Moine avec des eaux de diverſes façons,
La dévote guérit avec des Oraiſons.
Que vous dirai-je enfin, Monſieur, de chaque eſpéce,
Il eſt venu quelqu'un viſiter ma maîtreſſe.
Chacun à la guérir s'étoit bien défendu,
Cependant vous voyez, c'eſt de l'argent perdu.

LE MEDECIN.

Je guérirai Madame, & cent autres comme elle ;
J'ai trouvé pour guérir une mode nouvelle.
Prompte, ſure, agréable & facile.

GERONTE.

Tant mieux.

CRISPIN.

Voici quelque Sorcier.

ERASTE.

Ou quelque cerveau creux.

LE MEDECIN.

Les autres Medecins dont ici vous parlez,
Sont gens infatuez d'une vieille méthode,
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode.
Pour guérir un malade.

GERONTE.

Allons de grace au fait.
Quelle cauſe produit ce ſurprenant effet ?
Que faut-il pour guérir un mal dont la racine...

LE MEDECIN.

De ſes ongles rognez ou bien de ſon urine.
Ou même ſi l'on veut de ſes cheveux, après ;
Par l'occulte vertu d'un mixte que je fais.
Je prétends la guérir, fut elle à l'Amérique.

LISE *à part.*

Je gage que voici le docteur ſympathique.

Dont on a tant parlé....

GERONTE.

Ce ſecret me ſurprend.
Mais comment ſe produit un miracle ſi grand,
Comment cela ſe fait, voyons je vous en prie?

LE MEDECIN.

C'eſt par cette vertu, dite de ſympathie,
Voici comment; ce ſont des effets merveilleux,
De ces ongles rognez, Monſieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il ſors une matiere;
Comme de tous nos corps, ſubtile, ſinguliere,
Que Democrite appelle en ſes doctes écrits,
Atomes, petits corps, & d'autres, des Eſprits.
Ce ſont de petits corps, Monſieur, que je m'applique,
A guérir par l'effort d'un mixte ſympathique.
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès lors,
Vont à travers de l'air chercher les petits corps
Qui ſont ſortis du corps du malade, de grace
Suivez-moi pas à pas, & pénétrant l'eſpace,
Qui les a ſéparés depuis qu'ils ſont dehors,
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps,
Qui ſont ſortis du corps de quelqu'autre, de ſorte
Qu'ayant enfin trouvé dans l'air qui les tranſporte,
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,

Les ſuſdits petits corps comme de poſtillons,
Gueris par la vertu du mixte ſympathique,
Leur portent la ſanté que je leur communique;
Et le malade alors reprenant ſa vigueur,
Se ſent gaillard, diſpos, ſans mal & ſans douleur.

CRISPIN.

Ainſi ces petits corps qui vont avec viteſſe,
Emportent par écrit avec eux leur adreſſe;
Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher ſi loin,
Sans doute ils ſont marqués, Monſieur à quelque coin.

GERONTE.

Ecoutez ce maraud.

CRISPIN.

Se pourroient-ils?...

GERONTE.

Ecoute.

Ce remède eſt-il ſûr?

LE MEDECIN.

S'il eſt ſûr? Le beau doute!
Qu'un Malade ait la fiévre, & qu'on me mette en main,
De ſes ongles rognez, de ſes cheveux, ſoudain
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges,

Mon mixte produira des prodiges étranges,
Et par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fiévre & l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainſi, ſi vous vouliez, vous donneriez les fiévres
A toute la forêt d'Orleans.

GERONTE.

Si tes lévres.....

LISE.

La fiévre! Mais Monſieur à quoi connoiſſez-vous
Que l'arbre l'a? Par où lui tâtez-vous le pouls?
Je ſerois bien aiſe de l'apprendre.

LE MEDECIN.

Voici comment la choſe eſt aiſée à comprendre;
Quand vous vous promenez, ne remarquez-vous pas,
Que des arbres ſouvent éloignés de ſix pas,
Sont ſi fort ébranlés, que leurs branches s'aſſemblent.

LISE.

Oui, quelquefois.

LE MEDECIN.

Eh bien, c'eſt la fiévre qu'ils tremblent

LISE.

Quels contes!

LE MEDECIN.

Qu'un malade ait la gangrene

GERONTE.

Bon

LE MEDECIN.

L'arbre prendra ſon mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoit-on que l'arbre a la gangrene?

GERONTE.

Maraud.

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MEDECIN.

On le connoit ſans peine

Par les rameaux qui ſont jaunâtres, demi-verds,
Ou par ſes fruits qui ſont pourris & pleins de vers.

LISE.

A ce compte il n'eſt point, ſi la preuve eſt certaine,
D'arbre qui n'ait, Monſieur, la fiévre ou la gangrene.

ERASTE *à part.*

Cet homme aux petits corps, n'a pas l'eſprit bien ſain,

haut.

Mais, Monſieur, j'apperçois votre autre Medecin.

S'il connoît celui-ci, vous aurez de la peine....

LE MEDECIN.

Je reviendrai ce ſoir.

GERONTE.

Cet homme eſt fort habile,
De la fille Medécin de Montfleuri.

CHIRURGIEN DE CAMPAGNE, qui fait le Docteur.

Un homme qui vit à la Campagne, & qui eſt ſeul de ſa profeſſion, devient facilement pédant & Charlatan.

M. CHIROS.

Comment depuis trois jours s'eſt-on ici conduit?
Madame a t'elle bien repoſé cette nuit?
A t'elle de la joye? eſt-elle ſans triſteſſe?
Prend-elle tous les jours encor du lait d'aneſſe?
Mon remède a t'il fait ſon opération?
N'a t'il point adouci ſon inflammation?
A-t'elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire?
Un bon dormir, qui eſt, qu'aucun ſonge n'altére;
Répond donc ſi tu veux: as-tu perdu la voix?

FLORINE.

Eh vous me demandez vingt choſes à la fois;

Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS.

Tous les momens ſont chers en fait de médecine;
Sur-tout à moi qui ſuis tellement occupé,
Que tout autre en auroit l'eſprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je penſe
En avoir plus de cent, la plûpart d'importance,
Tous les jours, Dieu-merci, quelqu'un perd la ſanté.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui, mais en vérité
On ſe fatigue bien à courir. Sur mon ame
Quelquefois...

FLORINE.

Ecoutez. Avant de voir Madame
Dont vos raiſonnemens font tout le mal qu'elle a,

CHIROS.

Si je la vois ſouvent, c'eſt.....

FLORINE.

Quatre mots pour Criſpin.....

CHIROS.

Eh bien que faut-il faire ?
Qu'a-t'il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit.

CHIROS.

Quel mal ?

FLORINE.

Ces vertigos qui lui tournent l'esprit ;
Vous nous disiez tout bas qu'il étoit hypocondre.

CHIROS.

Je ne m'en souviens pas, mais je puis vous répondre,

Il regarde Crispin.

Que si j'ai dit qu'il l'est, il doit l'être ; en effet ;
Je vois par ses regards qu'il a l'esprit mal fait ;
Il a les yeux roulans effarés.

CRISPIN.

Je vous prie,
Croyez-vous que je sois en péril de ma vie ?

CHIROS.

Non, à moins qu'à ce mal quelqu'autre ne soit joint.

CRISPIN.

Eh quel est-ce donc ce mal que je ne connois point ?

CHIROS.

C'eſt ſans en rien ſentir, que le cerveau s'attaque;
Mais on ne laiſſe pas d'être hypondriaque,
L'eſprit quoiqu'agité paroit être en repos :
Or hyponcondrion, *id eſt*, Lagonopos.
Vel præcordiorum inflammatio.

CRISPIN.

Peſte,
C'eſt être bien malade.

CHIROS.

Ecoute donc le reſte;
De ce qu'une humeur noire à cauſé de chaleur
Aux viſcères qui ſont les plus voiſins du cœur,
Il ſe porte au cerveau des vapeurs dont enſuite
L'Imagination échauffée & ſéduite....
Elle engage ſi bien le malade à rêver,
Qu'il va juſqu'au délire & ne s'en peut ſauver.

FLORINE.

Tu vois Criſpin.

Jentens à peu près.

FLORINE.

La folie
Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute en Italie
J'ai bien vû de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS. *tirant ſon étui.*

Va,
Je prétends te guerir dans peu.....,

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Voyons comment te bat le pouls.

CRISPIN.

Eh oui da.

CHIROS.

La ſaignée
Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée,
Pour en guerir plûtôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du ſang artérial.
Comme il eſt fort ſubtil, c'eſt ſon intemperie
Qui cauſe les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs ſoit, je vous prie;

CHIROS.

Bois-tu ſouvent?

CRISPIN.

Selon que j'ai ſoif.

CHIROS.

L'appétit?
L'as-tu bon, bien ouvert?

CRISPIN.

J'en ſuis content, ſuffit.

CHIROS.

Dors-tu?

CRISPIN.

Non, vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille?
Car en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah! plus de queſtions.
Je pourrois envoyer vos hypocondrions....

CHIROS.

L'accès te prend, il faut afin qu'il ſoit moins rude,
Te ſaigner promptement; par ton inquiétude,
Je vois bien que tu vas.....

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur Chiros,
Vous ferez ſagement de me tourner le dos,
Dans l'humeur où je ſuis, il n'en faudroit plus guere
Pour vous faire appliquer.....

CHIROS.

Tu te mets en colere,
Ça donne-moi la temple, afin qu'un peu plus bas

Je t'ouvre le Vaiſſeau.....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas.

CHIROS.

Ecoute, on ſçait par où te rendre plus traitable ; Il eſt des biſtouris.

CRISPIN.

Des biſtouris ; au diable.
Cherche qui tu voudras pour le biſtouriſer.

Act. 1. Sc. 10. Des Nobles de Provinces, de Hautesroches.

COMEDIE.

Bonne Comedie. Quelles ſont en partie les qualités qu'elle doit avoir.

On devroit ce me ſemble en une Comedie,
Y rencontrer toujours ce qu'on y trouve pas,
Ces traits, ces incidens, heureux & néceſſaires,
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,
Et qui de Scene en Scene augmentant l'intérêt,
Par des évenemens qui paroiſſent contraires,
Mene inſenſiblement l'action à ſon but.

Critique de la fauſſe Antipatie.

FIN COMIQUE.

Un Auteur habile ſçait faire un jeu de Theatre très-amuſant d'un trait fabuleux & hors de vrai ſemblance.

Le mérite de cette Scene conſiſte dans la ſituation que l'Auteur a imaginée, comme capable de plaire au Spectateur. Le jeu de Théatre eſt ſi plaiſant, & l'Auteur a répandu tant d'agrement & de génie dans ſes propos de Soſie, que le Lecteur ſera bien aiſe de voir ici une des plus plaiſantes Scenes de l'Amphitrion.

SOSIE.

Qui va là? ma peur à chaque pas s'accroît;
Meſſieurs, ami de tout le monde,
Ah! quel audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt....
Mais enfin dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade;
Il me faudroit pour l'ambaſſade,
Quelque diſcours prémédité,
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire,
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?

N'importe parlons-en, & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille ;
Dont ils ſe ſont tenus loin ?
Pour jouer mon rolle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer,
Voici la chambre où j'entre en Courrier que l'on mène,
Et cette Lanterne eſt Alcmene,
A qui je me dois adreſſer.

Il poſe la lanterne à terre & lui adreſſe ſon compliment.

Madame, Amphitrion mon maître & votre époux,
Bon ! beau début ! l'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous,
Ha ! vraiment mon pauvre Soſie,
A te revoir j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie,
Bien répondu ! *Comment ſe porte Amphitrion ?*
Madame, en homme de courage.
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien ! belle Conception !

Quand viendra-t'il par ſon retour charmant
Rendre mon ame ſatisfaite ?
Le plutôt qu'il pourra, Madame aſſurément.
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah ! *mais quel eſt l'état, où la guerre l'a mis ?*
Que dit-il ? que fait-il ? contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte ! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes !
Que font les revoltez ? dis-moi quel eſt leur ſort !
Ils n'ont pu réſiſter, Madame à notre effort.
Nous les avons taillez en pieces,
Mis Pteleras leur chef à mort.
Pris Telebe d'aſſaut & déjà dans le port,
Tout rétentit de nos proüeſſes.
Ah quel ſuccès ! ô Dieux ! qui l'eut pu jamais croire !
Raconte-moi Soſie un tel évenement.
Je le veux bien, Madame, & ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire,
Je puis parler très ſçavamment.
Figurez-vous donc que Telebe,
Madame eſt de ce coté. *
C'eſt une Ville en vérité,

* *Il marque les lieux à terre.*

Auſſi grande quaſi que Thèbe,
La riviere eſt comme là.
Ici nos gens ſe camperont,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut vers cet endroit,
Etoit leur Infanterie,
Et plus bas du coté droit,
Etoit la Cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les prieres,
Tous les ordres donnez, on donna le ſignal,
Les ennemis penſant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelottons de leurs gens à cheval,
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée,
Là les archers de Creon notre Roi,
Et voici le corps d'armée,
Qui d'abord... *attendez, le corps d'armée a peur,
J'entens quelque bruit ce me ſemble,

MERCURE.

Sous ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur.

SOSIE.

Cette nuit en longueur me ſemble ſans pareille,

* *On fait un peu de bruit.*

Il faut depuis le tems que je ſuis en chemin ;
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin ;
Ou que trop tard au lit le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE.

Comme avec irrévérence,
Parle des Dieux ce maraut,
Mon bras ſçaura bientôt,
Châtier cette inſolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE.

Eh par ma foi, j'avois raiſon,
C'eſt fait de moi, chétive créature,
Je vois devant notre maiſon,
Certain homme dont l'encolure,
Ne me préſage rien de bon ;
Pour faire ſembant d'aſſurance,
Je veux *chanter un peu d'ici.

MERCURE.

Qui donc eſt ce Coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter & m'étourdir ainſi ?

* *Il chante, & lorſque Mercure parle, ſa voix s'affoiblit peu à peu.*

Veut-

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique.

SOSIE.

Cet homme aſſurément n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine,
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os,
La vertu de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE.

Quel diable d'homme eſt ceci?
De mortelles frayeurs, je ſens mon ame atteinte;
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t'il dans l'ame autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croye un Oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître,
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul comme moi, je ſuis fort, j'ai bon Maître,
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui moi ?

SOSIE.

Moi, courage Sôfie.

MERCURE.

Quel eſt ton ſort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme & de parler.

MERCURE.

Es-tu maitre ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument par force ou par amour,
Je veux ſçavoir de toi Traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais-là, j'appartiens à mon Maître;

MERCURE.

Tu montre de l'eſprit, & je te vois en train,
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un déſir pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même!

MERCURE.

A toi-même, & t'en voilà certain.*

SOSIE.

Ah ah! c'eſt tout de bon?

MERCURE.

Non ce n'eſt que pour rire;
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tu Dieu, l'ami, ſans vous rien dire,
Comment vous baillez des ſoufflets!

MERCURE.

Ce ſont-là de mes moindre coups
De petits ſoufflets ordinaires.

* *Il lui donne un ſoufflet.*

SOSIE.

Si j'étois auſſi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encor rien,
Pour y faire quelque pauſe,
Nous verrons bien autre choſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE *veut s'en aller.*

Je quitte la partie.

MERCURE.

Où vas tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux ſçavoir où tu vas?

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui chez nous.

MERCURE.

O le Traître !

Tu te dis de cette maiſon ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Eh bien, que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi.

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet.

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt !

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Heu comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui.

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage eſt ton ame ſaiſie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité ?
De prendre le nom de Soſie.

SOSIE.

Moi je ne le prens point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom ?

SOSIE.

Fort bien, je le ſoutiens, par la grande raiſon,
Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême.

Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non ;
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE *le bat.*

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE.

Juſtice, Citoyens ! au ſecours je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphe de l'avantage,
Que te donne ſur moi, mon manque de courage.
Et ce n'eſt pas en uſer bien,
C'eſt pure fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la poltronerie ;
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr, n'eſt pas d'une belle ame,
Et le cœur eſt digne de blâme,

Contre des gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Eh bien, es-tu Sosie ; à présent qu'en dis tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de Metamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE.

Encor ? cent autres coups, pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace fais treve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence,
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Est-tu Sosie encor, dis traître ?

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux,
Dispose de mon sort, tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois.

SOSIE.

Il eſt vrai, juſqu'ici j'ai cru la choſe claire,
Mais ton bâton ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thebe l'avouë;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi Soſie?

MERCURE.

Oui Soſie; & ſi quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE.

Ciel! me faut-il ainſi renoncer à moi-même;
Et par un impoſteur me voir voler mon nom?
Que ſon bonheur eſt extrême,
De ce que je ſuis poltron!...

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin de certitude;
Fils de Dave honnête berger,
Frere d'Arpage mort en pays étranger,
Mari de Cleanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager,
Qui dans Thebe ai reçu mille coups d'étrivieres;
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en Public fut marqué par derriere;

Pour être trop homme de bien.

SOSIE.

Il a raiſon, à moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſçavoir tout ce qu'il dit.
Et dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet maintenant que je le conſidere,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action,
Faiſons lui quelque queſtion; afin d'éclaircir ce myſtère.
Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis;
Qu'eſt ce qu'Amphitrion obtint pour ſon partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans, en nœud proprement mis,
Dont leur Chef ſe paroit, comme d'un rare Ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t'il un ſi riche préſent?

MERCURE.

A ſa femme, & ſur elle il le veut voir paroitre.

SOSIE.

Mais où pour l'apporter eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un Coffret ſcellé des armes de mon Maître

SOSIE.

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon;
Près de moi par ſa force il eſt déja Soſie,
Il pourroit bien encore l'être par la raiſon;
Pourtant quand je me tâte & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer une clarté fidele,
Pour démêler ce que je vois.
Ce que j'ai fait tout ſeul & que n'a vû perſonne
A moins d'être moi-même on ne le peut ſçavoir;
Par cette queſtion il faut que je l'étonne:
C'eſt dequoi le confondre & nous allons le voir.
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos
Tentes,
Où courus-tu ſeul te fourrer?

MECURE.

D'un Jambon.

SOSIE.

L'y voilà.

MERCURE.

Que j'allai déterrer;
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçûs fort bien me bourrer,
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont avant le goût les yeux ſe contentoient,

Je pris un peu de courage,
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE.

Cette preuve ſans pareille,
En ſa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
Je ne ſçaurois nier aux preuves qu'on m'expoſe;
Que tu ne ſois Soſie, & j'y donne ma voix,
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois,
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.....

SOSIE.

Laiſſons ce diable d'homme & retournons au Port,
Juſte Ciel! j'ai fait une belle Ambaſſade!

Amphitrion Act. 1. Sc. 1. & 2.

COMIQUE FACETIEUX.

Image d'un Comique Facetieux. Il y a un grand Jeu de Théâtre dans cette Scène, & il eſt aiſé de ſe le repréſenter à la ſeule lecture.

MIROBOLAN *Médecin.*

parlant à une Suivante.

Qu'on faſſe ajuſter cette Salle proprement, afin de bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de ſe trouver à la diſſection de ce Corps que doit m'envoyer aujourd'hui le Maître des hautes œuvres, & auſſitôt qu'on l'aura apporté, ſonge à le faire mettre dans la cave. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades dont je n'eſpère pas grand choſe.

Il ſort.

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici pour voir ſi je te pourrois donner cette Lettre que mon maître écrit à Alcine, j'ai vu ſortir M. Mirobolan, & en même tems je ſuis entré comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte afin que nous parlions en ſûreté; Eh bien qui envoye cette Lettre?

CRISPIN.

Mon Maître qui se désespére de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son pére & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage ?

CRISPIN.

Assurément, mais ne parlons pas de cela davantage, dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec M. Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un Pendu ; & comme il choisit ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plûtôt : maintenant il faut que ton maître prenne d'autres mesures pour parler à notre fille, car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette Lettre, je vais faire en sorte de la donner & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens, va vite.

MIROBOLAN *frappant à la porte de la rue.*

Hola, hola, Dorine qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu, que ferai-je, c'eſt notre Maître !

CRISPIN.

Ah! jernie je voudrois être bien loin.

FELIANTE *frappant à l'autre porte.*

Oh Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! voilà bien encore pis, c'eſt notre Maîtreſſe.

CRISPIN.

Eh! c'eſt le diable.

DORINE.

Sans elle je t'allois mettre dans la Cave.

MIROBOLAN *refrappant.*

Qu'on m'ouvre donc, Dorine ?

DORINE.

Je ſuis perdue.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin il me vient un expédient admirable, mets-toi étendu ſur cette table qui eſt au fonds de la Salle, je dirai que tu es ce Pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais.....

DORINE.

Mais ne raiſonne point, fais ce que je te dis.

Criſpin ſe met ſur la table en façon de corps mort, & Dorine ouvre.

MIROBOLAN *paſſant vite.*

Tu me fais bien attendre. J'ai oublié quelque choſe là haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement.

Dorine ouvre à Feliante.

FELIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE.

J'étois occupée à recevoir ce Corps, & je ne vous ai entendue que cette fois.

MIROBOLAN *repaſſant.*

Ma femme que faites-vous ici ?

FELIANTE.

Je viens voir ſi Dorine a ajuſté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN.

Voyez, voyez.

FELIANTE.

Dorine, prends le ſoin de bien accommoder tout ceci ; pour moi je m'en vais au plûtôt, car je n'aime point avoir de tels objets, cela cauſe toujours des penſées funeſtes.

DORINE.

Allez, allez, Madame, je ferai tout ce qui ſera néceſſaire ; eh bien Criſpin mon invention n'a-t'elle pas réuſſi ?

Elle ferme les portes,

CRISPIN. *ſautant légérement de la table en bas.*

Fort bien, & nous en ſommes quittes à fort bon marché, mais je ſors au plûtôt, pour éviter un nouvel embarras, peut-être que ſi je demeurois davantage.....

MIROBOLAN *revenant.*

Dorine, Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! remets-toi promptement en la même poſture, c'eſt encore notre Monſieur.

CRISPIN *ſautant ſur la Table.*

Le diable l'emporte.

Dorine ouvre.

MIROBOLAN *entrant*

Je penſe que je ſuis aujourd'hui imbriaque ; j'oublie la moitié des choſes dont j'ai beſoin : certaines pillules que j'ai promiſes... mais que vois-je là Dorine ?

DORINE.

C'eſt ce Corps qu'on vient d'apporter, il étoit déja ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ſes habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit ſoin de les rendre.

MIROBOLAN *le tâte.*

On n'y manquera pas : je ſuis d'avis, tandis qu'il eſt encore tout chaud d'en commencer la diſſection. Va-t'en me querir mes biſtouris qui ſont là haut dans mon Cabinet.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous n'avez rien de préparé, cela ſera un trop grand embarras, & d'ailleurs vos Malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne ſera pas ma faute ; car s'il doit mourir dans ſi peu de tems, ma viſite ne lui ſerviroit pas de grand choſe.

DORINE.

Mais un reméde à propos....

MIROBOLAN.

Va ſeulement, & m'apporte un paquet de cordes & des clous que tu trouveras proche les biſtouris ; pendant qu'il a ce reſte de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées & les réſervoirs qui conduiſent le chyle au cœur par la ſanguification.

Dans le tems que Mirobolan parle ainſi, & qu'il n'a pas les yeux ſur Criſpin, celui-ci leve la tete & témoigne ſa peur par des grimaces, ce qui fait un jeu de Théâtre fort plaiſant.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois ; attendez à demain comme vous l'avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc où j'irai moi-même ;

DORINE.

J'y vais puiſque vous le voulez.

MIROBOLAN *regardant Criſpin.*

Il n'a pas mauvaiſe mine, mais il a pourtant quelque choſe de fâcheux dans le viſage. Oui, ou toutes les régles de la Métopoſcopie & de la Phiſionomie ſont fauſſes, ou il devoit être pendu. (*il le déboutonne*) Ah quel plaiſir je vais prendre à faire ſur ſon corps une inciſion cruciale & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoïde juſqu'à l'os Pubis. Le cœur lui bat encore. Le cœur lui bat encore ! *. Ah ! s'il y avoit ici de mes Confréres particuliérement de ceux qui ſont dans l'erreur, je leur ferois bien voir par ſon Siſtole & Diaſtole le mouvement de la circulation du ſang.

DORINE *revenant.*

Je ne ſçaurois trouver tous vos affuteaux, & d'ailleurs Madame m'a dit de vous avertir qu'on vous étoit venu demander avec grand empreſſement de chez Monſieur le Baron.

* *Il dit ces paroles, tourné vers les Spectateurs, dans ce moment Criſpin regarde de tous côtés, levant un peu la tête & témoignant une grande agitation.*

MIROBOLAN *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain ; Dorine, fais-donc porter ce Corps à la Cave.

DORINE *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

CRISPIN *sautant à bas de la table.*

Et moi ſans m'amuſer à raiſonner, je ſors au plus vite.

DORINE.

Où veux-tu aller ?

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ; laiſſe moi ſortir. Quoi ! tu vas froidement querir les biſtouris, & tous ces brimborions pour me tailler en piéces, & tu veux que je demeure ;

DORINE.

Apprends que quand je ſuis ſortie pour aller chercher les ferremens, ç'a été dans la penſée de les cacher de ſorte qu'il ne pût pas les trouver, & c'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Auſſi je m'étonnois, moi qui dois être ton mari, que tu euſſes le courage de me voir couper ſi barbarement.

DORINE.

Je n'avois garde d'y conſentir, mais attends moi ici, je vais tâcher de donner cette Lettre & d'en avoir la réponſe.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de biſtouri me fait trembler; je vais vous attendre dans la rue, là je ne craindrai point Meſſieurs les biſtouris; pour moi il me ſemble par la peur que j'ai eûe que cette Salle en eſt toute remplie.

Comme il veut ſortir on frappe à la porte.

Ah ! voici bien encore le diable, d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'en fuis.

DORINE.

Garde t'en bien, tu gâterois tout, remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puiſſe arriver; s'il avoit quelques biſtouris dans ſa poche.....

DORINE.

Ecoute, je te vais querir là haut une robe de Médecin, tu diras qu'ayant ſçû qu'il devoit faire

une diſſection, tu venois pour lui rendre viſite; quant au Pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

On heurte encore.

CRISPIN.

Oh j'aime encore mieux faire le Médecin que le Pendu : parbleu attends ſi tu veux que je ſois habillé ; il faut payer d'effronterie, du moins ſous cet habit, je ne courrai point de riſque d'être taillé en pieces ou d'être battu; quand je paroitrai ignorant, il y a bien d'autres Médecins qui le ſont auſſi bien que moi.

DORINE *revenant.*

Mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN,

Me voilà fort bien.

Il ſe paſſe deux Scènes dans leſquelles il vient des gens pour conſulter Mirobolan, & qui prennent Criſpin pour ce Médecin : il ordonne à tous des pillules. Après ces deux Scènes, Mirobolan revient.

MIROBOLAN *entrant.*

Dorine as-tu ſongé ? ....

DORINE.

Monſieur, je viens de faire porter ce corps à la Cave ; & voilà un de vos Confréres qui ayant appris que vous devez faire une diſſec-

tion, eſt venu pour vous voir.

MIROBOLAN

Après pluſieurs révérences.

Monſieur, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître, vous y ſerez toujours le bien reçû; mais ce ne ſera que demain que je commencerai à travailler; ſi vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit diſcours qui, je crois, ne ſera pas fort commun.

CRISPIN.

Eh, Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monſieur Mirobolan eſt une réputation qui.... dans les choſes.... fait enfin.... que.... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monſieur, ſi vous voulez que j'accommode cette Salle, il faut me laiſſer en liberté.

MIROBOLAN.

Tout à l'heure. Monſieur je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuſerez s'il vous plait, j'ai une affaire qui me preſſe beaucoup.

MIROBOLAN.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous ſçaurez que ce malade a eu la fiévre quarte, tierce & continue, enfin nous l'avons tiré de là, mais il lui reſte une choſe qui m'inquiete grandement pour lui ; car outre une grande inſomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache eſt extrêmement blanc, & c'eſt à mon ſens un très-mauvais ſigne, parceque *à pituitâ albâ aquæ inter cutem ſupervenis*, nous dit Hypocrate ; c'eſt comme vous ſçavez ce que les Grecs appellent *Leucophegmatia*. Si donc, ſelon Hipocrate cette pituite blanche eſt un ſigne évident que l'hydropiſie doit ſurvenir, que croiriez vous qu'il lui faudroit donner de plus ſouverain, pour empêcher que cet accident ne lui ſurvint?

CRISPIN.

Vous n'avez pas beſoin de conſeils, vous êtes un homme qui..... oui.... car..... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez moi franchement ; je ſerai fort aiſe de ſçavoir votre ſentiment là-deſſus.

CRISPIN.

Je n'ai garde, je ſçai trop.....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon, je ne suis pas de ces Messieurs qui ne cherissent que leurs opinions & qui plûtôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez je vous écoute.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sçai pas si.... quand... là-dessus.... on la....

MIROBOLAN.

Hon?

CRISPIN.

Des pillules.

MIROBOLAN.

Lui donner des pillules, ce seroit ruiner les parties qui sont déja fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh je ne dis pas cela; je dis,.. que des pillules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plûtôt.

MIROBOLAN.

Oh je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez Monsieur où il a besoin d'aller Je suis votre serviteur.

il sort.

CRISPIN *ſe deshabillant.*

Je vais m'attendre ſans raiſonner davantage.

Criſpin Medecin de Haute-Roche.

CONTRADICTION.

Eſprit de contradiction. Image de ce caractere.

ANGELIQUE.

Que ſouhaitez-vous de moi ma mere ?

Me. ORONTE *Eſprit de Contradiction.*

Vous parlez encore ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Me. ORONTE.

J'ai tous les ſujets de me plaindre de vous ; car vous n'êtes qu'une diſſimulée, mais je ſuis bonne, raiſonnable ; & avant que de diſpoſer de vous de maniere ou d'autre, je veux conſulter votre inclination. Parlez-moi donc ſincérement une fois en votre vie ; voulez-vous être mariée ou non ?

ANGELIQUE.

Je vous ai dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

Me. ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi, je

n'ai en vue que votre ſatisfaction : ouvrez-moi votre cœur, là, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puiſſe rendre une fille heureuſe ?

ANGELIQUE.

Je vois quelques femmes qui ſe louent de leur état.

Me. ORONTE.

Ah je commence à vous entendre.

ANGELIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Me. ORONTE.

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée, qui va de porte en porte ſe faire aplaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ſes diſcours avec plaiſir ?

ANGELIQUE.

Oui, vraiment ma mere.

Me. ORONTE.

Vous ſouhaitez donc d'être mariée ?

ANGELIQUE.

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ſes plaintes la même aſſemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de ſon époux.

Me. ORONTE.

C'eſt à dire que vous ne voulez point riſquer de prendre un mari ?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Me. ORONTE.

Que dites-vous donc ? car enfin vous envi-ſagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal, ou vous le ſouhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE.

Je ne le ſouhaite, ni ne le crains, je n'ai fait là-deſſus que de ſimples réflexions ſur leſquelles je n'ai pris aucun parti, les raiſons pour & contre me paroiſſent à peu près égales. C'eſt ce qui a ſuſpendu mon choix juſqu'à préſent.

Me. ORONTE.

Oh cette ſuſpenſion commence à m'impatienter, & vous avez trop d'eſprit pour reſter dans une ſituation ſi indolente.

ANGELIQUE.

C'eſt la ſituation où une fille doit être, afin que ſa mere puiſſe la déterminer ſans peine.

Me. ORONTE.

Mais ſi je vous déterminois au mariage ?

ANGELIQUE.

Mes raiſons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car les raiſons du devoir me feroient oublier toutes les raiſons contraires.

Me. ORONTE.

Et ſi je vous déterminois à reſter fille !

ANGELIQUE.

Pour lors les raiſons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Me. ORONTE.

Quel diſcours ! quel travers d'eſprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il ſera dit que je n'aurai pas le plaiſir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE.

Mon inclination eſt de ſuivre la vôtre.

Me. ORONTE.

Elle n'en démordera pas, non.

ANGELIQUE.

Je vous obéirai juſqu'à la mort.

Me. ORONTE.

Quelle obſtination ! quel acharnement !

ANGELIQUE.

Ce n'eſt point par obſtination.

Me. ORONTE.

Quoi vous me contredirez ſans ceſſe ?

ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez est-ce vous contredire?

Me. ORONTE.

Oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais ma mère....

Me. ORONTE.

Vous me poussez à bout: taisez-vous, on dira enfin que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeller vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous, une fille comme cela est un vrai fléau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marirai dès aujourd'hui. Voila deux partis qui se présentent, Valere d'un coté, Mr. Thibaudois de l'autre, je ne vous ferai pas l'honneur, non de vous donner le choix: vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere; si ses idées sont raisonnables j'y donnerai les mains, si elles ne le sont pas, hon!

Sc. 3. de l'Esprit de Contradiction de Dufresny.

COQUETTE.

Coquette. Vieille Coquette. Etre dans un âge où les attraits vont en décadence, & vouloir plaire ; tentative inutile. On doit ſe défier de ſon amour propre : il n'eſt que trop flatteur ſur cet article, mais le miroir ne l'eſt point.

LA COMTESSE.

Vous avez donc, ma ſœur congedié Valere,
C'eſt bien fait : puiſqu'enfin vous renoncez à lui.
Je vais l'épouſer moi.

ANGELIQUE.

L'épouſer !

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce joueur qu'à l'inſtant....

LA COMTESSE.

Je ſçaurai le réduire,
On ſçait ſur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi vous voulez ma ſœur, avec cet air ſi doux,
Ce maintien réſervé prendre un nouvel époux !

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma ſœur, fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement,
Pour garder du défunt le ſouvenir charmant.
Je portois ſon portrait, & cette vive image,
Me ſoulageoit un peu des chagrins du veuvage,
Mais qu'eſt-ce qu'un portrait quand on aime bien fort ?
C'eſt un époux vivant qui conſole d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquitte t'il d'une perte auſſi dure ?

NERINE.

C'eſt irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoiſſeuſe en maris vous deviez mieux choiſir,
Vous unir à Valere ?

LA COMTESSE.

Oui, ma ſœur à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y penſez pas, croyez vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui s'il m'aime! ah quel aveuglement!
On a certains attraits, un certain enjoument,
Que perſonne ne peut me diſputer je penſe.

ANGELIQUE.

Après un ſi long-tems de pleine jouiſſance,
Vos attraits ſont à vous ſans conteſtation,

LA COMTESSE.

Et je puis en uſer à ma diſcrétion.

ANGELIQUE.

Sans doute & je vois bien qu'il n'eſt pas impoſſible,
Que Valere pour vous ait eu le cœur ſenſible.
L'or eſt d'un grand ſecours pour achéter un cœur,
Ce métal en amour eſt un grand ſeducteur.

LA COMTESSE.

Envain vous m'inſultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage.
Mais ce n'eſt pas par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes ſentimens, ma ſœur, ſont différens des vôtres;
Si je connois l'amour ce n'eſt que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts,

Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendarts.
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis briguent mon alliance.
Mais ſi d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétens à Valere offrir un cœur entier.
Je fais profeſſion d'une vertu ſevere.

ANGELIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer? mon mérite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile;
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour,
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour.
Avoir un certain poids, une beauté formée,
Par l'uſage du monde & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame eſt prévoyante, elle a pris les devans.

Sc. 2. Act. 3. Joueur de Regnard.

MEME CARACTERE
d'une Coquette ſurannée.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc me faire venir ici ma tante, & qu'avez-vous à me dire, que vous ne vouliez pas que mon oncle entende?

BELISE. *La coquette*

J'ai à vous dire que vous êtes une petite ſotte; une petite ridicule, pleine d'une vanité inſupportable.

ANGELIQUE.

Eh bon Dieu, ma tante, qu'ai-je fait? Vous voilà furieuſement en colere.

BELISE.

Moi en colere! en colere moi! c'eſt une paſſion brutale que la colere, qui n'a jamais déplacé mon ame de ſon aſſiette, & vous expliquez mal un ſimple mouvement de zéle.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, mais je ne ſuis pas aſſez ſçavante pour diſtinguer d'avec la colere, un zéle qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures moi! mais vrayement

je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces ſotiſes-là. Suis-je capable de dire des injures ? vous êtes une extravagante à qui je dis poliment ſes vérités.

ANGELIQUE.

Quoique vous vous piquiez de politeſſe, vous ne les dites pas civilement.

BELISE.

Elle n'a pas le ſens commun. Ecoutez ma petite niéce, je veux bien vous en avertir, quand Dorante vient ici, il n'eſt pas difficile de juger qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'appercevoir que vous vous attribuez ſes regards & ſes viſites.... cela eſt ſi ſot à vous ma niéce !

ANGELIQUE.

Eh pourquoi ma tante ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi ? croyez-vous avoir droit de l'emporter parceque votre viſage a été fait avant le mien ?

BELISE.

Eh bien ne voilà t'il pas ma petite ridicule avec ſa jeuneſſe ? Apprenez ſotte que vous êtes, qu'il n'y a point d'homme raiſonnable qui puiſſe s'attacher à une petite créature comme

vous, dont le cœur & l'eſprit ne ſont pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Oui ma tante ! oh je vous aſſure que je ſçai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

BELISE.

Oui à mille étourdis qui ne s'attachent qu'à l'apparence, au dehors à la ſuperficie d'une femme ; mais appellez vous cela des hommes ?

ANGELIQUE

Eh bien, Dorante, ou peut-être de ces étourdis-là.

BELISE.

Lui ! vous ne ſçavez ce que vous dites ; je ſuis perſuadé moi, qu'il n'a point d'yeux pour la jeuneſſe, & s'il vous arrive jamais d'attirer ſes regards, je vous déshériterai.

ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire, cela ne dépend pas de moi.

BELISE.

Mais vrayement, vous ne lui plaiſez point ; & ſans aigreur, je veux bien vous déſabuſer. Il faut vous apprendre à vous connoître en

vraie passion. Ne remarquez-vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens, il baisse aussitôt la vûe, & prend un air sérieux qui marque la naissance d'une passion violente, mais respectueuse; au contraire, s'il lui arrive de jetter les yeux sur vous, par hazard ou par politesse, il reprend dans le moment même cet air enjoué & badin, marque infaillible de la tranquillité du cœur.

ANGELIQUE.

Eh bien ma tante, vous avez beau, j'explique cela tout autrement.

BELISE.

C'est que vous n'avez pas d'esprit, ma pauvre enfant, & voilà justement ce qui fait que Dorante ne vous aime point; car enfin c'est l'esprit qui attache un homme; c'est de mon esprit qu'il est amoureux.

ANGELIQUE.

Et moi, ma tante, je ne comprens pas qu'un homme puisse aimer une femme rien que pour son esprit.

BELISE.

Eh pourquoi donc? pour sa jeunesse, pour sa beauté! & fi fi fi; la plaisante chose qu'une passion qui dépend de l'arrangement d'un visage &

du quantieme de l'âge ! la jeuneſſe ! la beauté ! ſi vous dis-je.

ANGELIQUE.

Oui, vous dites que vous mépriſez la beauté ; mais cependant.....

BELISE.

Eh bien cependant !

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oui, par propreté, par bienſéance, mais mes agrémens tirent peu de ſecours de ces bagatelles. Si Dorante étoit capable d'aimer une perſonne pour ſes yeux, pour ſa bouche, pour un teint vermeil, je le haïrois à la mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le céderois de bon cœur, s'il étoit comme vous le dites là, car l'amour.....

BELISE.

L'amour ! Vous voulez vous mêler de raiſonner : A l'école petite ſotte, à l'école, il faut étudier trente ans l'amour, avant que d'en parler. A l'école, à l'école....

Sc. 7. Act. I. Du négligent de Dufreſny.

CARACTERE APROCHANT

Bonne Leçon à une femme d'un âge avancé qui prétend ſe faire aimer de quelqu'un, & l'engager à l'épouſer.

NERINE *ſuivante.*

Madame, d'où vous vient un tel excès de joye?

M. ARGANTE.

Tu le ſçauras, Dorante.... il faut que je le voye,
J'acheverai bientôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc!

M. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ai vû qu'il me trouvoit encor aſſez aimable

NERINE.

Fi donc, vous vous moquez!

M. ARGANTE.

Rien n'eſt plus véritable;
J'ai de l'expérience.

NERINE.

Oh je n'en doute point.

M. ARGANTE

Et je ne prends jamais le change ſur ce point.

Ça Nerine après tout, eſt-ce que je me flatte ?
N'ai-je pas des attraits ?

NERINE.

Ils ſont de vieille datte ;
Que voulez-vous enfin ; je ne ſçai point flatter,
Et je ne ſuis point fille à vouloir vous gâter,
Chaque choſe à ſon tems. Il faut vous mettre en tête,
Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête,
Que cette gloire eſt dûe à des charmes naiſſans,
Et non a des appas agés de cinquante ans,
Envain vous diſputez contre le Baptiſtaire,
Par vos ajuſtemens, par le déſir de plaire,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs ;
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adreſſe,
Pour conſerver les cœurs, imiter la jeuneſſe.
L'âge eſt un ennemi qui nous trahit toujours ;
Jamais nous ne plaiſons qu'au Printems de nos jours,
C'eſt alors que ſied l'art de la minaudiere,
Sur l'arriére ſaiſon, l'art de la pruderie
Convient, & ſi le cœur ſe laiſſe encor bleſſer,
On peut aimer ſous cap, mais il faut financer.

M. ARGANTE.

Moi financer, Nerine !

NERINE.

Oui, la ſeule reſſource,
A votre âge eſt d'avoir des appas dans ſa bourſe.

Me. ARGANTE.

Soit je financerai, Mais légitimement,
Je ne veux me lier que par le Sacrement.

NERINE.

Avec Dorante?

Me. ARGANTE.

Oui.

NERINE.

Mais vous ſeriez ſa Mére!

Me. ARGENTE.

Vous êtes une ſotte.

NERINE.

Et là, point de colere!
On ne nous entend point.

Me. ARGENTE.

Nerine, je prétends
Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà, je vous l'avoue, une belle vieilleſſe.

Me. ARGANTE.

Non, non, crois moi, je ſuis encor dans ma jeuneſſe.

NERINE.

A vos diſcours, Madame, on le croira fort bien,

Mais à votre visage ; hom, l'on n'en croi-
ra rien ;
Et d'ailleurs vous avez deux filles très nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah! c'est mon désespoir, &....

NERINE.

Plaintes inutiles ;
Mais toujours, retenez cette belle sentence,
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers
comptans ;
Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire, elle met tout son bien au pil-
lage ;
Le drôle fait sa bourse & vend cher ses faveurs ;
Tant qu'il a ruiné la vieille & les mineurs.

Sc. 6. Act. II. De l'Irrésolu de Destouches.

PORTRAIT

De certaines Coquettes surannées. Quoique ce Portrait soit fait selon le stile d'un Petit maître mordant, il y a des traits parfaitement frappés, & qui ne sont point simplement en idée.

LISETTE

Mais, Madame Floriſe....
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ridicule odieuſe....
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant;
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vû leur datte au nombre des grimaces,
Tout cela dans le fonds m'ennuye horriblement,
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit Philoſophe,
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe,
Courant après l'eſprit, ou plûtôt ſe parant,
De l'eſprit; repété qu'elle attrape en courant;
Jouant le ſentiment: il faudroit pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou ſans ceſſe eſſuyer des Scènes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit,
Un amour propre affreux, quoique rien ne ſoutienne....
Au fonds je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine;
Quoiqu'elle garde encore des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur, Qui n'a-t'elle pas eu?

Sc. 9. Act. 4 du Méchant. de Greſſet.

COQUETTE.

Extravagante dans ſes propos. Elle parle à une jeune perſonne fort aimable qui alloit épouſer un Préſident & que cette folle Coquette regardoit comme une de ſes conquêtes. Elle éclate en reproches & veut s'oppoſer à ce mariage.

L'envie de plaire lorſqu'on eſt ſur le retour & qu'on ne plait plus, eſt capable de faire tenir des propos ridicules & même indécens : on oublie alors juſqu'aux bienſéances de ſon ſexe, on plaît dans un ſens, parce qu'on ſert de riſée à bien des gens.

Me. CROUPILLAC.

Je voudrois bien, Madame, ah! je voudrois,
Vous enlaidir, vous oter vos attraits.
Je pleure, helas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Me. CROUPILLAC.

Oh non, ma mie.
Je ne ſçaurois, je vois que vous aurez,
Tous les maris que vous demanderez :

J'en avois un, du moins en eſpérance,
Un ſeul hélas! c'eſt bien peu, quand j'y penſe,
Et j'avois eu grand peine à le trouver;
Vous me l'otez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems; ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout, quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule, & certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite,
De vos diſcours & de votre viſite,
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous & que vous ai-je pris?

Me. CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il eſt force bégueules,
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur helas! je ſuis plus ſage,
Je vois trop bien que tout paſſe & j'enrage,

LISE.

J'en ſuis fachée & tout eſt ainſi fait,
Mais je ne puis vous rajeunir.

Me. CROUPILLAC.

Si fait.
J'eſpere encore & ce ſeroit peut être

Me rajeunir, que me rendre mon Traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Me. CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſurement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien Madame ?

Me. CROUPILLAC.

Eh bien dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Préſidens,
Je haïſſois leur perſonne & leur ſtile,
Mais avec l'age, on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin Madame.

Me. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſçavoir,
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Mais en quoi donc ?

Me. CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême,
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même.
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat,
Etudioit, apprentif Magiſtrat,

Il me lorgnoit, il ſe mit dans la tête,
Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant,
Car il faiſoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de pere,
On s'entremit, on pouſſa bien l'affaire,
Car en mon nom ſouvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela.
Vous voyez bien que la choſe étoit ſure.

LISE.

Oh oui.

Me. CROUPILLAC.

Pour moi j'étois prête à conclure.
Mais ce *ſordide cœur* ſçachant que votre bien
Eſt tout compté plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes.
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis,
Mais penſez vous, qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere?
Pour moi déja par proteſtation,
J'arrête ici la célébration.
J'y mangerai mon château, mon doüaire,
Et le Procès ſera fait de maniere,
Que vous, ſon frere & les enfans que j'ai,

Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé ;

LISE.

Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie.
On nous pourroit aiſément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Me. CROUPILLAC.

Eſt-il poſſible !

LISE.

Oui, je vous l'abandone.
Je vois très-peu d'attraits
Dans l'hyménée & nul dans les procès.

Sc. 3. Act. 2. de l'enfant prod. de Voltaire.

COQUETTE.

Folle Coquette, ou petite maitreſſe. Une femme du grand monde, dont la vie eſt une diſſipation continuelle & qui ne reſpire que de paſſer d'un plaiſir à un autre, tient un langage que les perſonnes ſenſées & vertueuſes n'oſeroient tenir.

LA MARQUISE.

Voyons ta liſte Jaſmin, voyons ta liſte, où dois-je aller en ſortant d'ici ? combien ai-je de parties faites pour aujourd'hui ?

JASMIN.

Madame la Comteſſe vous attend à cinq heures.

LA MARQUISE.

J'irai.

JASMIN.

Il y a concert au marais à cinq heures auſſi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

JASMIN.

Mais, Madame, vous ne pouvez pas aller par tout, tout-à-la fois.

LA MARQUISE.

Je ſerai aujourd'hui de toutes les parties de plaiſir, je me ſens d'une joye, d'une gayeté.... (*appercevant Angelique, elle prend tout à coup un air affligé*) ah! Mademoiſelle, je ne vous voiois pas là; je ſuis bien affligée d'une nouvelle qui m'eſt revenue. On dit que feu votre oncle ne vous a rien laiſſé en mourant, la triſte mort que cette mort là?

ANGELIQUE.

Madame.

LA MARQUISE.

Pour vous en conſoler aiſément, imaginez-vous que vous êtes de mon humeur, j'ai l'art de me réjouir de ce qui afflige les autres, par exemple, un mari eſt plus qu'un oncle, je me

ſuis pourtant conſolée d'être veuve, il n'y a que maniere d'enviſager les choſes, le veuvage eſt un ſujet de triſteſſe quand on y voit un mari perdu, voyez-y la liberté trouvée, ſujet de joye.

ANGELIQUE.

J'allois prendre congé de vous, Madame, je pars aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc nous quitter? je voulois faire amitié avec vous, votre phiſionomie m'a réveillé l'idée de feuë votre mere que j'eſtimois fort, car elle étoit toute de mon humeur, n'aimant qu'à ſe réjouir, ne prenant part aux chagrins de perſonne, pas même aux ſiens propres: la bonne femme que c'étoit! elle n'avoit point de tête, point de conduite; car elle a mangé tout ſon bien & le vôtre; avec cela, elle ne laiſſoit pas d'avoir une eſpéce d'œconomie. Elle ſçavoit ménager le tems pour les plaiſirs, elle les arrangeoit ſi juſtes & ſi ſerrez qu'elle ne laiſſoit pas un moment de vuide pour les occupations chagrinantes, pas un moment pour ſes affaires ni pour ſon mari.

ANGELIQUE.

Vous alliez ſortir, Madame,

LA MARQUISE.

Oui, j'allois me défennuier en Ville, pendant que Mr. Ariſte terminera une affaire importante que j'ai, c'eſt que je marie mon fils. Où eſt donc Valere? ah le voici, regardez-le un peu, Mademoiſelle! a t'on jamais été ſi triſte un jour de noces, quand il ſeroit au lendemain? Qu'eſt-ce donc mon fils, pourquoi ce chagrin? Eſt ce parce que la mariée ſera laide?

VALERE.

Dès quelle vous convient, elle doit me convenir, mais, Madame, vous ne m'aviez averti qu'hier de ce mariage, vous voulez le terminer aujourd'hui cela eſt un peu précipité.

LA MARQUISE.

Je le marie comme je me ſuis mariée moi-même, Monſieur, en trois jours j'aimai, je me mariai & je me repentis.

VALERE.

On ſe repent ſouvent quand on n'a pas la liberté du choix.

LA MARQUISE.

Je te la laiſſe mon fils, je te laiſſe la liberté du choix; tu peux choiſir ou d'épouſer aujourd'hui ou d'être deshérité.

VALERE.

Pour en venir en ces extrémitez vous m'aimez trop.

LA MARQUISE.

D'accord, mais je m'aime beaucoup auſſi, & cette affaire me débaraſſe d'un fils unique, ſans qu'il m'en coute rien, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Apparemment, Madame, cet établiſſement eſt fort avantageux?

LA MARQUISE.

C'eſt une occaſion admirable, imaginez-vous qu'on ne me demande rien de mon vivant, à la vérité mon fils ſera riche ſi je meurs quelque jour.

VALERE.

Je ne refuſe point de vous obéir, Madame, mais....

LA MARQUISE.

Retranchons ce mais.... tu connois mon humeur, & tout en riant je mettrois mon bien à fond perdu: j'ai beſoin d'un gros revenu pour vivre, les plaiſirs ſont ſi chers à Paris, je n'en ſçais qu'un à bon marché, C'eſt de médire, du tiers & du quart; ce plaiſir là ne coute rien.

Sc. 7. Act. 1. du faux honnête homme de Dufrêny.

LA MEME *revenant ſur la Scene.*

Ah! Monſieur Ariſte, je n'en puis plus, quelle fatigue! la tête me fend, je ſuis à demi-morte, je viens de quitter le pere & la mere de celle que mon fils épouſe; ce pere & cette mere, les plus ennuyeux de tous les peres & meres, m'ont enfermée dans un cabinet pour m'aſſommer d'un détail de Contrats, d'Articles, de Douaires, de préciputs: je m'échape comme une furieuſe, je ſors du cabinet, je donne dans une embuſcade de Notaires, d'Avocats, qui me demandent la bourſe. Allez vite diſputer mon bien contre ces Arabes.

ARISTE.

Vous me prenez dans un moment facheux, je ne puis plus avoir nulles liaiſon avec vous; il faut nous ſéparer, en un mot j'épouſe la veuve de mon ami.

LA MARQUISE.

Vous l'épouſez?

ARISTE.

Oui, Madame, je viens de lui offrir cinq cens mille livres qu'on m'a pour ainſi dire reſtituées par un teſtament.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu, Monſieur, j'en ſuis reſtée

muette, & c'eſt la premiere fois de ma vie que la parole m'a manqué : Vous voulez épouſer la veuve ? Quoi tous les témoignages d'eſtime & de confiance que je vous ai donnez, ne vous ont pas fait comprendre que je ne puis plus me paſſer de vous ? où trouverai-je un homme aſſez habile pour aſſurer le repos de ma vie en ſe chargeant de l'embarras de mes affaires ? &c.

Sc. 9. Act. 2. ibid.

COUR.

Portrait que la Comédie fait de la Cour.

La Cour eſt en tout tems
Une terre inconnue à tous ſes Habitans,
Après un long ſéjour, après un long uſage,
On s'y retrouve encor à ſon apprentiſſage :
On y marche toujours ſur des piéges nouveaux ;
On y vit entouré d'un Peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux ; heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que ſur quelque ruine,
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel au gré de ſes vœux s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage,
Et l'on finit ſouvent par y faire naufrage.

Sc. I. Act. II. Ecole des Amis de la Chauſſée.

MEME SUJET.

Un Payſan inſtruit par la ſeule nature voit la Cour avec des yeux d'un Philoſophe, & hors de tout préjugé. Il l'apprécie conformément à ſes idées, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à travers un eſprit groſſier, il porte ſouvent un jugement conforme à la vérité.

THALER *en habit de Cour par-deſſus ſon habit de Payſan.*

Oh Dame, voyez-vous tout franc, je n'aime pas,
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas;
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui ſangle d'abord mon point par le viſage.

STRASBON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où tu voilà?

THALER.

Morgué, je ne ſçai pas quelle graine c'eſt là;
Ils ſont un Regiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vert, enfin, de toutes les peintures,
Qui ſont tous après moi comme des poſſédés,
Par ſanguié le premier....

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantés
De voir un Gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER.

Me voilà!

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis ſans vanité bien tourné quand je veux,
Et j'ai quand il me plait, tout autant d'eſprit qu'eux.
Qui fait le bel oiſeau, c'eſt dit-on le plumage.
Notre fille eſt de même en fort bon équipage.
Allons faut dire vrai, je ſuis content du Roi,
Morguienne, il en agit rondement avec moi,
Ils m'ont bien fait dîner, c'eſt un plaiſir extrême,

D'avoir grand appétit, & l'eſtomac de même,
Lorſqu'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre ; & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le tems de ma vie ;
L'état où je me vois me fait émerveiller,
M'eſt avis que je réve & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage,
Tient encore à mes yeux quelque peu du Village ;
Plante-toi ſur tes pieds, te voilà comme un ſot ;
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot
Des airs developpés, allons, fais-toi de Fête,
Remue un peu les bras, balance-toi la tête,
De la vivacité ; danſe, prends du Tabac,
Ne tend pas tant le dos, renfonce l'eſtomac.
Il lui donne un coup dans le dos & un dans l'eſtomac.

THALER.

Oh, morgué bellement, comme vous êtes rude !

J'ai l'eſtomac demis.

STRABON.

Ce n'eſt-là qu'un prélude.

THALER.

Acheve donc tout ſeul.

MÊME SUJET.

THALER.

Je ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi;
Arrive que pourra : n'importe je le vois,
Je m'en vais palſangué lui débrider ma chance;
Sire excuſez l'affront de notre importunance,

AGELAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons, mais c'eſt trop de faveur;
Sire, mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez :

THALER,

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez, quel ſujet ?

THALER.

Je ne veux point pourſuivre

Si vous n'êtes couvert, je ſavons un peu vivre,

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire,
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire,
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient,
Mais on nous fait un tour qui tout franc ne vaut rien,
C'eſt pis qu'un bois, vos gens n'ont point de conſcience,
J'ai dans mon autre habit laiſſé par oubliance...
Avec tout mon eſprit, morgué je ſuis un ſot.

AGELAS.

Quoi donc!

THALER.

Ils m'avont fait bien payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos valets de chambre, ah! la maudite engeance!
En me deshabillant en toute diligence,

L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bien-tôt fait ;
Ils m'ont pris un bijou, morgué dans mon gouſſet,
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAR.

Ne vous allarmez point, je vous le ferai rendre ;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALES.

Tous ces honnêtes gens d'ici ſont des fripons ;
Je ſçai pourtant fort bien, que ce n'eſt pas vous, Sire ;
Je vous crois honnête homme, & je ſçai bien qu'en dire,
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGELAS.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas,
Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas conſidère.

Scène II. Act. V. De Démocrite de Regnard.

MEME CARACTERE.

THALER.

Palſangué je commence à me mettre en ſoucy ;

Mon bijou ne vient point. Voyez-vous, ces gens-ci,
Vous promettent assez, mais ils vous tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne sçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit, mais je n'en sçai rien.

THALES.

Vous avez vû tantôt ce brasselet!

STRABON.

Eh bien

THALER.

Bon? ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment diable!

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
Disant que l'autre étoit trop ignominieux;
Je me suis vû si brave, & j'étois si joyeux,

Que je n'ai pas ſongé de fouiller dans ma poche.
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour eſt digne de reproche ;
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On eſt ſi par troublé, qu'on ne ſçait ce qu'on fait,
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre ;
Pour cela tout exprès je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons ſerviteur à la Cour.

STRABON.

Le ſerpent ſous les fleurs ſe cache en ce ſéjour,
J'y viens d'en trouver un ; mais qui peut-y déplaire ?
T'a-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire ;
C'eſt à qui me fera tout le plus d'amiquié,
L'un me baille un ſoufflet, & l'autre un coup de pied,
L'autre une croquignole, enfin chacun s'empreſſe
Tout du mieux qu'il le peut à me faire careſſe ;
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois ;

J'ai vû manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû?

THALER.

Face-à-face,
Comme ces gros Monſieur, je tenois là ma place,
Et ſtapendant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin, & pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALES.

Morgué dans la famille,
J'ons toujours été droit, hors notre femme dà
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par ci par là.

STRABON.

Te voilà bien malade, elle tient de ſa mere;
Prétends-tu réformer cet uſage ordinaire?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas ;
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas ;
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable,
Veut élever ta fille en un rang honnorable.

THALER.

Tant mieux ; qui dit cela ?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laiſſerois dire.....

Sc. 5. Act. 3d

AGELAS *après qu'on a reconnu que Criſeis étoit une Princeſſe.*

Vous, dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez, je ne puis trop vous récompenſer.

THALER.

Faites moi Maltôtier toujours pour commencer.

De Democrite de Regnard

DISTRAIT.

SON PORTRAIT. Divers exemples de ſes diſtractions. Le défaut d'être habituellement diſtrait, quoiqu'il ne ne vienne pas du cœur, n'en eſt pas moins notable dans la ſociété. On s'expoſe à manquer à bien des gens à qui on doit des égards; on offenſe ſans y penſer, & on nuit ſouvent à ſes propres affaires.

CARLIN.

C'eſt un homme étonnant & rare en ſon eſpèce,
Il réve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe,
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde ſans voir,
Quand on lui parle blanc, ſouvent il répond noir,
Il vous dit non pour oui, pour oui non, il appelle,
Une femme, Monſieur, & moi Mademoiſelle,
Prend ſouvent l'un pour l'autre, il va ſans ſavoir où.
On dit qu'il eſt diſtrait, mais moi je le tiens fou.
D'ailleurs fort honnête homme, à ſes devoirs auſtère,
Exact & bon ami, généreux, doux, ſincère,

Aimant, comme j'ai dit ſa maîtreſſe en heros ;
Il eſt, & ſage & fou, voilà l'homme en deux mots.....
Sortant d'une maiſon l'autre jour par bévûe,
Pour ſon Carroſſe il prit celui qui dans la vûe,
Se trouva le premier. Le Cocher touche & croit
Qu'il méne ſon vrai maître à ſon logis tout droit
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête,
Il entre en une chambre où la toilette eſt prête,
Où la Dame du lieu qui ne s'endormoit pas,
Attendoit ſon époux, couchée entre deux draps ;
Il croit être en ſa chambre, & d'un air de franchiſe,
Aſſez diligemment il ſe met en chemiſe,
Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit,
Et bientôt il alloit ſe mettre dans le lit,
Lorſque l'époux arrivé, il tempête, il s'emporte,
Le veut faire ſortir, mais non pas par la porte,
Quand mon Maître étonné ſe ſauva de ce lieu,
Tout en robe de chambre, ainſi qu'il plût à Dieu.

LEANDRE. *Sortant de la révérie où il a été pendant que le Chevalier, eſpèce de petit maître, chantoit une Chanſon, & prend Clarice ſa maîtreſſe par le bras, croyant parler au Chevalier.*

Vos interêts en tout m'ont toujours été chers ;
J'étois fort ſerviteur de Monſieur votre pére ;

Et je veux vous ſervir de la bonne maniere,
Je ſuis comme l'on ſait aſſez bien près du Roi ;
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi !

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER *à Carlin.*

Ton maître au moins n'eſt pas trop ſage.

CARLIN.

D'accord, il vous reſſembe en cela davantage.

LEANDRE *à Clarice,*

Vous avez du ſervice, un nom, de la valeur ;
Il faut vous diſtinguer dans un poſte d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah ! je vous fais excuſe,
Madame, & maintenant je vois que je m'abuſe,
J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER

Ma ſœur ! un Régiment !

CARLIN.

Ce ſeroit de milice un nouveau ſupplement.

LE CHEVALIER *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage ;

Ma ſœur en vaut la peine, elle eſt belle, & elle eſt ſage.

LEANDRE.

Ah Monſieur! point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout? Cette grace, cet air.....

LEANDRE.

Il n'eſt point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez.

LEANDRE.

Oui, j'aime la Muſique, Mais ſi vous voulez bien qu'en ami je m'explique, Votre air n'a point ce tour tendre, agreable, aiſé, Et le chant entre nous m'en paroît trop uſé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de Muſique, Cet Amant-là, ma ſœur, eſt tout-à-fait comique,

LEANDRE.

Vous chantiez à l'inſtant, & ne parliez-vous pas De votre air?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flâme,
Et voulois pour ma ſœur faire expliquer votre ame,
Sçavoir ſi vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux!
Ne m'interrogez point, & regardez ſes yeux....

Sc. 6. Act. 4.

LE CHEVALIER.

Quand mon pere mourut, il nous laiſſa pour vivre,
Ses dettes à payer & ſa maniere à ſuivre,
C'eſt comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pére-là?

Le Chevalier rit.

Que cette ſœur, Monſieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur eſt pardonnable, il ne faut point tant rire,

LE CHEVALIER

Je ſçai votre naiſſance & votre probité,

Et je ſuis fort content de vous par ce côté,
Vous n'avez qu'un défaut qui par-tout vous décéle,
Dans le fonds cependant c'eſt une bagatelle,
Mais je ſerois content de vous en voir défait,
Vous êtes accuſé d'être un peu trop diſtrait,
Et tout le monde dit que cette léthargie,
Fait inſulte au bon ſens & viſe à la folie.

LEANDRE,

Chacun ne peut pas être auſſi ſage que vous,
Tous les hommes, Monſieur, ſont différemment fous,
Chacun à ſa folie, & j'ai grace à vous rendre,
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'eſt que par amitié.....

LEANDRE *dans ſa rêvérie.*

J'ai Carlin en ſecret un ordre à te preſcrire,
Ecoute.... je ne ſçai ce que je voulois dire,
Va chez mon Horloger & reviens au plûtôt,
Prends de ce tabac. Non tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Le beau ſecret ma foi!

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez ici ſans peine,
Qu'à votre appartement Madame je vous mene.

LE

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnête, il n'en eſt pas beſoin.

LEANDRE *s'appercevant qu'il parle au Chev.*

Vous ne vous trompez pas, c'eſt un autre elle-même,
Mais ſi jamais, Monſieur vous êtes ſon époux,
Dans vos diſtractions défiez-vous de vous,
Une femme ſuffit, tenez-vous à la vôtre,
N'allez-pas par mépriſe en conter à quelqu'autre,
Ma ſœur n'eſt pas ingrate & ſans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les interêts.
Adieu, Monſieur je ſuis tout à votre ſervice.

Sc. 7. Act. 2.

MEME SUJET *de la Sc. 2. Act 3.*

LEANDRE.

D'où viens-tu ? parle donc, repond moi,
Je ne te vois jamais quand j'ai beſoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zéle ou je meure,
Vous avez oublié que depuis un quart d'heure,
De dix commiſſions il vous plait me charger,

J'ai vû le Rapporteur, le Taillandier, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle ſonne à préſent.

LEANDRE *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon Tabac d'Eſpagne, en voilà pour goûter.

LEANDRE *prend le papier où eſt le Tabac.*

Voyons

CARLIN.

C'eſt du meilleur qu'on puiſſe jamais prendre;
Dont on fraude les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE *jettant la montre, croyant jetter le Tabac.*

Quel horrible Tabac! tu veux m'empoiſonner.

CARLIN.

La Montre! ah voilà bien pour la faire ſonner!
Quelle diſtraction, Monſieur, eſt donc la vôtre?

LEANDRE.

Oh je n'y penſois pas, j'ai jetté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal, la montre cette fois

Va revoir l'Horloger tout au moins pour
six mois.

EFFRONTE'

Caractere repréſenté par un homme, lequel après s'être donné pour un Officier qui a ſervi dans les armées, eſt obligé de ſoutenir ce perſonage devant un Officier véritable. Il eſt bon d'avertir que Criſpin avoit déja fait auprès de Victorine le perſonage d'un homme de lettres, d'un ſçavant: au fond, c'eſt ici un valet qui ſe trouve engagé dans ce mauvais pas; ſon embarras, & la maniere dont il s'en tire eſt fort façétieuſe. Il y a des cas qu'un effronté ne prévoit pas & où il riſque d'être puni de ſon effronterie.

VICTORINE *à Criſpin.*

Mon époux eſt ici depuis hier au ſoir,
Hélas! & le cruel me défend de vous voir.
Voyez des gens d'épée & n'en voyez point
d'autres,
Le véritable eſprit eſt proprement le nôtre
M'a t'il dit, & ſongez que cela vaut bien mieux,
Que le Grec des pédans, qui me bleſſent les
yeux....

A Criſpin, après qu'il s'eſt habillé en homme d'épée.

Sous cet habit guerrier vous êtes fait à peindre,
Vous n'aurez maintenant plus de ſujet de craindre.
Si nous ſommes encore troublez par mon époux,
Je vous ferai paſſer pour.... mais il vient à nous.

CRISPIN.

Tant pis.

VICTORINE.

Bon jour, Madame, ah! quel homme eſt-ce là?

VICTORINE.

C'eſt un Officier.

VICTORIN.

Un?....

VICTORINE.

Un Officier d'armée,
Ce mot ſeul de plaiſir rend votre ame charmée,

VICTORIN.

Monſieur; votre viſite eſt un honneur pour moi
Que je ne puis.....

CRISPIN.

Monſieur, vous vous moquez, je croi;
J'ai pris la liberté de venir voir Madame.

VICTORIN.

Monſieur, je vous conjure, accoûtumez ma femme,

A ne point voir ici que des gens du métier,
Comme vous j'ai l'honneur, Monſieur, d'être
Officier.
Et j'ai ſervi vingt ans, ou ſur mer, ou ſur terre.

CRISPIN.

C'eſt fort bien fait à vous. Vive les gens de guerre.

VICTORIN.

Oui, morbleu vive : au moins vous me ferez
plaiſir,
De nous donner ſouvent vos momens de loiſir.
Peut-être en vous voyant, Madame Victorine,
Prendra quelque dégout pour les gens de doc-
trine,
Pour ces pédans fieffez, qui ſans ceſſe chez moi....

VICTORINE.

Eh ! Monſieur.

VICTORIN.

Ce ne ſont que des ſots par ma foi.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

CRISPIN.

Eh....

VICTORINE.

Monſieur eſt trop ſage.
Pour ravaler ainſi les gens de haut étage.
Il ſçait trop le reſpect qu'exigent les beaux arts,
Et que mon Apollon ne doit rien à ſon Mars.

CRISPIN.

Ah! Madame, mon Mars.

VICTORIN.

En quelle heureuſe armée
Avez-vous travaillé pour votre renommée?
Aurois je eu le bonheur de ſervir avec vous?

CRISPIN.

Ce ſeroit un honneur, qui m'eût été fort doux;
Mais..... où ſervîtes-vous la derniere campagne?
Je verrai bien.

VICTORIN.

Monſieur, j'étois en Allemagne.

CRISPIN.

Oh nous ne pouvions pas nous rencontrer ainſi,
J'étois en Catalogne, où je vis Dieu merci,
Des choſes.... par ma foi la campagne fut rude.

VICTORIN.

Vous prîtes Puycerda.

CRISPIN.

Ce ne fut qu'un Prélude.
Ah! mille beaux exploits qu'enſuite....

VICTORIN.

Mais pourtant,
Ce ſiege fut vanté comme un ſiege important.
Et vous m'obligerez ſi vous prenez la peine,

De me faire un détail de l'hiſtoire certaine.
On me l'a fait vingt fois, mais ſi confuſément
Que je ne puis porter un juſte jugement.

CRISPIN.

Après trois jours de ſiege & ne ſachant que dire...
Nous prîmes Puycerda... cela vous doit ſuffire.

VICTORIN.

Eh! Monſieur, s'il vous plaît.

CRISPIN.

Je n'ai pas le loiſir.

VICTORIN.

Un ſeul mot.

CRISPIN.

Il faut donc vous faire ce plaiſir.
De Puycerda, Monſieur, les murailles ſont fortes,
Les habitans ruſés avoient fermé les portes.
Dieu me damne, il y fut chamaillé comme il faut,
On commença d'abord par monter à l'aſſaut.
Et dès le lendemain on ouvrit la tranchée.

VICTORIN.

Comment.....

CRISPIN.

De Catalans la plaine étoit jonchée;

VICTORIN.

Mais....

CRISPIN.

Il faudroit ſçavoir l'aſſiette du pays,
Pour comprendre.... en un mot c'eſt ce que je vous dis.
En haut ce ſont des prez... en bas ce ſont des vignes,
Et c'eſt là juſtement que nous fîmes les lignes:
Le corps de la bataille avoit le devant....
M'entendez-vous?

VICTORIN.

Non.

CRISPIN.

Non? il arrivoit ſouvent,...
Mais enfin pour pouſſer à bout notre entrepriſe;
Nous rompîmes le pont & la Ville fut priſe.
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

VICTORIN.

Eſt-ce de la façon qu'on aſſiege les Villes?
Vous vous moquez.

CRISPIN.

Il eſt des moyens plus faciles;

On peut en Allemagne en uſer autrement,
Mais croyez-moi, la guerre eſt un rude tourment?
Heureux qui peut ne voir ni ſiege, ni bataille.
Maudit honneur!... mais quoi peut-on vivre en canaille,
Sans charge, ſans emploi, toujours ſur ſon fumier?
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on devient Officier.

VICTORIN.

Vous l'êtes cependant, mais par quel privilege,
Car vous parlez ſi mal & d'armée & de ſiege.
Que je doute....

CRISPIN.

La langue aux gens faits comme nous
Eſt des membres du corps le moins adroit de tous.
Et ſelon moi, Monſieur, il eſt plus difficile,
De décrire un combat que de prendre une Ville.

VICTORIN.

Fort bien. (*bas*) Quel Officier! ah ma fille c'eſt vous?
Le pere de celui qui ſera votre époux.
Eſt peut être arrivé, je reviens dans une heure.

VICTORINE.

Helas! que j'ai ſouffert.

CRISPIN.

Pas tant que moi, je meure.
Car malgré le ſecours de tout mon bel eſprit,
J'ai cru, loin du combat, mourir dans le recit,
&c.

Théâtre de le Thuilerie. Criſpin bel Eſprit.

EQUITÉ.

EXEMPLE d'une action admirable d'équité; un Juge qui ſe fait juſtice à lui-même, donne une grande leçon à ceux de ſa profeſſion.

LE PRESIDENT.

On voudroit votre avis ſur un cas ſingulier,

SAINVILLE.

Mon Pere, vous ſçavez que jamais je ne flatte.

LE PRESIDENT.

C'eſt par cette raiſon, l'affaire eſt délicate,
Les conſeils les plus vrais ſont ici les meilleurs,
Un Juge aſſez habille, honnête homme d'ailleurs.....
Fut chargé d'un procès dont la déciſion
Devoit à ſon rapport régler la deſtinée,
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laiſſons la nobleſſe du ſang,
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang,
Peſons les droits réels, la plus haute naiſſance,
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer,
Souvent le meilleur droit ne ſçait pas ſe montrer ;
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'employe
Ce Monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proye,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre & d'égarer Themis.
A ce fleau funeſte, à ce mal ſans reméde,
Ajoutez par ſurcroît que la main qui nous aide,
Peut ſe laiſſer ſurprendre ou gagner : en effet
Ne ſçauroit-on nous faire un infidèle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en ſert à tort : c'eſt mon ſyſtême,
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même,
Et s'il n'y donne pas tous ſes ſoins, tout ſon tems,

Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes Cliens.
Pourquoi ſe charge-t'il des fortunes publiques?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE.

Et des plus véridiques;
Je vois d'ici ce Juge indigne de pardon,
Comme il le meritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit; un traître, un ſerpent domeſtique,
Priva la vérité de ſa preuve authentique,
Le titre diſparut, le bon droit ſuccomba,
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient d'ailleurs aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en ſçavoir plus qu'eux,
Peut-il ſe conſoler de leur déſaſtre affreux,
Et d'en avoir été la cauſe.

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe, il a laiſſé trahir ſon miniſtère,
Il avoit un dépot, à qui l'a-t'il remis?

Si l'excuſe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRESIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître,
On ſçût la vérité : le titre n'étoit plus,
Et le Juge accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort,
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,
L'avoit abandonnée auſſi bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Eh bien s'il eſt ainſi, que me demande-t'on ?

LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte eſt peu sûr de lui-même,
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRESIDENT.

Mais vous, qu'auriez-vous fait dans un ſemblable cas ?

Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce !
Qu'il tremble ! mais à quoi ſervira ma réponſe !
Quoiqu'il en ſoit enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe,
Qu'il répare ſes torts, s'il veut qu'on les excuſe,
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aiſément dans la Cauſe d'autrui,
Celui dont je vous parle eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRESIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte...

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien, l'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRESIDENT *souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penser contraire aux mœurs du tems,
N'attirera sur moi que des ris insultans.

LE PRESIDENT.

Pardonnez moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous mon pere ?

LE PRESIDENT.

J'ai pensé comme vous ; j'ai fait plus, & j'espére
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur,
Vous voyez le coupable & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRESIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah grands Dieux ! que ma source m'est chere !
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRESIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû;
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte.
Il vous en coutera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte,
Ah! qu'il m'eſt doux, de voir que je revis en vous,

Sc. 5. Act 5. De la Gouvernante, de la Chauſſée

ESPRIT A LA MODE.

L'Eſprit eſt aujourd'hui départi à bien des gens : les qualités qui acquierrent le titre d'homme d'eſprit, ſont renfermées dans un cercle fort étroit.

M. ARGANT.

Et qui diable aujourd'hui ne l'eſt pas,
Homme d'eſprit. Rien n'eſt plus ordinaire,
C'eſt un titre bannal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire,
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cerveaux brulés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour Eſprit dans le ſiécle où nous ſommes,
N'eſt, ou je me trompe fort,

Qu'une frivole effervescence.
Qu'un accès, une fiévre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance,
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités, plaisamment habillées,
Quelque superficie, & des expressions,
Artistement entortillées,
Joignez y le ton suffisant;
Voilà les qualités de l'esprit d'aprésent.
Pour moi mon avis est, dût-il paroitre étrange,
Que ces petits Messieurs qui sont si florissans,
Faisoient un marché d'or, s'ils donnoient en échange,
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens,

Ecole des Meres. Act. 3. Sc. 3.

ESPRIT DANGEREUX.

OU SORTE DE FOURBE PLUS RAFINÉ.

Caractère de ces sortes de gens.

Cet homme est dangereux, hier il me surprit,
Voulant lier, dit-il, avec moi connoissance,

Il exige d'abord entiere confidence,
Il me dit ſes défauts & ceux qu'il trouve en moi,
Mais il les adoucit, & dans l'inſtant je vois,
Que par le même tour il me blâme & me loue,
Qu'en blâmant avec art, habilement il joue
Sous le jeu d'un Cenſeur celui d'un Complaiſant.
Il n'eſt point flatteur, non, c'eſt un ton différent,
Il paroît s'échaper par des traits véridiques,
Mais chaque mot le méne à ſes fins politiques:
Quand il vous croit en garde il ſe découvre un peu,
Pour vous faire avancer & ſe donner beau jeu,
Profitant de l'amour qu'on a pour la franchiſe,
Fait parade du vrai qu'il farde & qu'il déguiſe,
Il ſçait même piper ſur la ſincérité,
Comme un fin Courtiſan fait ſur la probité,
Il dit vrai trente fois pour pouvoir mentir une
Dans une occaſion qui faſſe ſa fortune.
Hypocrite en franchiſe eſt à peu près le mot,
Pourquoi pas faux ſincère, on dit bien faux dévot.

Sc. 2. *Act.* 1. *Du Faux Sincère du Dufreſny.*

BEAUX ESPRITS.

Gens qui ſont les beaux Eſprits & les plaiſans dans les ſocietés : leur caractère. Ils ont ſouvent le cœur mauvais & la langue mordante, n'ont point de vrais amis la plupart du tems, & ſont mépriſés des honnêtes gens. Caractère des bons Eſprits.

VALERE.

Il eſt vrai, mais enfin Cleon eſt reſpecté,
Et je vois les rieurs toujours de ſon côté.

ARISTE.

De ſi honteux ſuccès ont-ils de quoi vous plaire?
Du Rôle de plaiſant connoiſſez la misère:
J'ai rencontré ſouvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des ſots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les Plaiſans, le bien eſt toujours bien.
J'ai vû d'autres Méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien, un ton ſententieux,

Cache leur nullité ſous un air dédaigneux....
Que dans ſes procédés l'homme eſt inconſéquent!
On recherche un Eſprit, dont on hait le talent,
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proſcrire, on l'encourage encore,
Mais convenez auſſi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il eſt l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le ſort des abſens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui ſeroient fâchés de vivre:
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire ſon ami?

VALERE.

On le craint, c'eſt beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les eſprits ſenſés, eſt-il donc redoutable?
C'eſt ordinairement à des foibles rivaux,
Qu'il adreſſe les traits de ſes mauvais propos,
Quel honneur trouvez-vous à pourſuivre à confondre,
A déſoler quelqu'un qui ne peut vous répondre,
Ce triomphe honteux de la méchanceté,

Réunit la baſſeſſe & l'inhumanité,
Quand ſur l'eſprit d'un autre on a quelque avantage,
N'eſt-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foibleſſe d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE.

Vous m'avouerez du moins que ſa vie eſt heureuſe....
Dans des cercles divers, il paſſe, il ſe promene,
Sans gêne, ſans lien, je l'ai vû quelque fois,
A des ſoupers divins retenus pour un mois.

ARISTE.

Vous le croyez heureux; quelle ame mépriſable!
Si c'eſt-là ſon bonheur, c'eſt être miſérable.
Etranger au milieu de la ſocieté,
Et par-tout fugitif, & par-tout réjetté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience,
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance,
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſocieté peu nombreuſe & qui s'aime,

Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, & ſans malignité
Dans le ſein de la paix & de la ſûreté;
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible,
D'un eſprit raiſonnable & d'un cœur né ſenſible.
Ami du bien, de l'ordre, de l'humanité,
Le véritable eſprit marche avec la bonté.
Le méchant, ſans amis, ſuſpect & dangereux,
Eſt un homme proſcrit, & ne peut être heureux;
Où le voit-on reçû? chez ces cœurs haïſſables,
Ce Peuple d'hommes faux, de femmes, d'Agréables,
Sans principes, ſans mœurs: Eſprits bas & jaloux,
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.

Sc. 4. Act. 4. Du Méchant de Greſſet.

FEMMES.

Leur vertu eſt la plus ſûre garde de leur honneur.

LISETE *ſuivante.*

En effet tous ces ſoins ſont des choſes infames;
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?

Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe,
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe,
Penſez-vous après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions?
Et quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête,
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus sûr eſt ma foi de ſe fier en nous,
Qui nous gêne ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher;
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE.

Voilà, beau Précepteur! votre éducation,
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion.

ARISTE.

Mon frére, ſon diſcours ne doit que faire rire;

Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire ;
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté.
On le retient fort mal par tant d'auſtérité,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſéverité que nous leur faiſons voir :
C'eſt une étrange choſe à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
Envain ſur tous ſes pas, nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner,
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guére sûr aux mains d'une perſonne,
A qui dans les déſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſon que tout cela.

ARISTE.

Soit, mais je tiens ſans ceſſe,
Qu'il nous faut en riant inſtruire la Jeuneſſe,

Reprendre

Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur....

Mol. Ecole des Maris.

MEME VERITE'

Prouvée par la conduite d'un homme âgé, & naturellement jaloux, qui veut ſe marier.

ALBERT.

J'ai fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encore m'aſſurer des dehors.
Grace au Ciel tout va bien, une terreur ſecrette,
En dépit de mes ſoins rend mon ame inquiette.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin ce me ſemble examinoit ces lieux.
Depuis plus de ſix mois ma lâche complaiſance,
Met à chaque moment en défaut ma prudence.
Et pour laiſſer Agathe à l'aiſe reſpirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'eſt point par douceur qu'on rend ſages les filles,
Je veux de haut en bas faire attacher des grilles,

Et que de bons barreaux larges comme la main,
Puiſſent ſervir d'obſtacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crépuſcule
J'entrevoi quelque objet qui marche & qui recule.
Approchons. Qui va là? perſonne ne répond,
Ce ſilence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette, Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle?

ALBERT.

Oui, oui, c'eſt moi, c'eſt moi, mais à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu s'il vous plaît.

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE.

Que ce seroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigues & qui sont retenues,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étendues:
Dorment tranquillement & ne vont point si-tôt,
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE.

Et comment voulez-vous s'il vous plait qu'on repose,
Chez nous toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque par grand hasard, quelque fois je sommeille,

Un bruit affreux de clés en ſurſaut me réveille,
Je veux me rendormir, mais point, un Juif errant,
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand,
Un Lutin que l'Enfer a vomi ſur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce Lutin & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous,

ALBERT.

Taiſez-vous, s'il vous plait : pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moi ſur le champ je la chaſſe,
Qu'on ſorte de ce pas,

LISETTE *pleurant.*

Juſte Ciel, quel arrêt, Monſieur!

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt s'il vous plaît,

LISETTE *riant.*

Ah par moi, Monſieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur,
Un écolier qui ſort d'avec ſon précepteur,

Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ſes parens, pour être mariée,
Un eſclave qui ſort des mains des mécréans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans,
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi quart tant de plaiſir que j'ai,
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie.

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir, que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui, puiſqu'il eſt ainſi, je change de déſir,
Et je ne prétend pas de donner ce plaiſir.
Tu reſteras ici pour faire pénitence.

Foſ. amoureux. Act. 1. Sc. 2.

CRITIQUE

Au ſujet des femmes qu'on tient en Captivité.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene & ſalue Albert.

ALBERT.

Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

Eraſte continuant à ſalaer.

A quoi ſervent, Monſieur ces façons que vous faites;
Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects, je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez vous ma chaiſe s'eſt rompue,
Lorſqu'à la réparer ici l'on s'évertue.
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur, l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout à fait mal ſain, je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems.
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Hélas! rien n'eſt plus vrai depuis que j'y reſpire,
De languir nuit & jour dans un cruel martyre.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Quelle ſe porte bien, ou quelle ſoit malade,

Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vûe où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays eſt beau, chacun en parle ainſi;
Mais vous emploiriez mieux la fin de la journée,
Votre chaiſe à préſent doit être accomodée.
Partez, vous devriez être à préſent bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment; dites-moi je vous prie,

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention,

A Agathe & Liſette.

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur.

ALBERT.

Eh rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cauſe

Que Madame pour moi ſouffre la moindre choſe.

ALBERT.

Allons vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai.
Mais devant ces Meſſieurs tout haut je vous dirai.
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne.
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne,
Depuis plus de ſix mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu, l'entrée eſt interdite,
Tout dans cette maiſon eſt ſujet à viſite.
Nous croions quelquefois que le monde a pris fin,
Rien n'entre ici s'il n'eſt du genre feminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT *lui mettant la main ſur la bouche & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.....
Ça de quoi s'agit-il? parlez, vous voila maître,
Mais ſurtout ſoyez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché vrayment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire ma fille ?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bientôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites ;
Les femmes d'aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes.

ALBERT.

J'empêcherai parbleu, que celle que je prens,
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah que vous ferez bien ! je ſuis ſi ſot des femmes,
Et je ſuis ſi ravi quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main miſe un peu de tems en tems.

ALBERT.

Ce garçon là me plaît & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi je ne vois rien de ſi digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme,
Qui ſans être jamais de ſoupçon combattu,

Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu.
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire ſoi-même en tout tems ſentinelle,
Suivre par tout ſes pas, l'enfermer s'il le faut,
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut.
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il ſoit, en eſt toujours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu Grecs ſur ces matieres là,
Qui pourra m'attraper bien habile ſera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adreſſe,
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs partiſans,
Debonnaires maris, doucereux courtiſans,
Abbés blonds & musqués, qui cherchez par la Ville,
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile.
Publier que je ſuis un brutal, un Jaloux,
Dans le fond de mon cœur je me ris de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous deffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre?

Sans être un peu Jaloux on ne peut être amant,
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un Jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le tyran que l'amant d'une belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui,
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême....
Mais pour moi je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme & qui ſait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animé.

ALBERT.

Certes vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit,
Je voudrois pour beaucoup que cela fut écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur, là pour vous ſatisfaire.
Je vous écrirai tout ſans qu'il vous coute rien.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas je crois autre choſe à me dire
Voilà votre chemin, adieu, je me retire.

Sc. 3. Act. 2. Des folies. Amour... de Regnard.

MEME SUJET.

Les précautions que prennent les hommes pour empêcher l'infidelité de leurs femmes ſont ſouvent inutiles.

Dans cette Scene c'eſt un homme Jaloux qui a formé le deſſein d'épouſer une jeune perſonne qu'il a fait élever hors de tout commerce du monde pour être plus ſûr de ſa ſageſſe : dans ce moment, il vient d'apprendre que pendant ſon abſence un jeune homme a fait pluſieurs viſites à cette perſonne.

ARNOLPHE.

Oh je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux vœux d'un Damoiſeau.
J'en veux rompre le cours, & ſans tarder apprendre,
Juſqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.
J'y prens pour mon honneur un notable interêt,
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt....

Il fait venir devant lui Alain & Georgette ſes domeſtiques.

Venez ça tous deux, paix, venez-là, venez dis-je.

GEORGETE.

Ah! vous me faites peur & tous mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent vous m'avez obéi,
Et tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETE.

Eh ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

ALAIN *à part*,

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'aſſure.

ARNOLPHE.

Ouf, je ne puis parler, tant je ſuis prévenu,
Je ſuffoque & voudrois pouvoir me mettre nud!
Vous avez donc ſouffert, ô canaille maudite,
Qu'un homme ſoit venu.... tu veux prendre la fuite.
Il faut que ſur le champ.... ſi tu bouges... je veux
Que vous me diſiez.... euh... Oui je veux que tous deux,
Quiconque remura, par la mort, je l'aſſomme.
Comme eſt ce que chez moi s'eſt introduit cet homme?

Eh, parlez, dépechez, vite, promptement, tôt!
Sans réſerver, veut-on dire?

ALAIN ET GEOREGETE.

Ah! ah!

GEORGETE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je ſuis en eau, prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente & que je me promene.
Aurois-je deviné quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel! que mon cœur pâtit.
Je penſe qu'il vaut mieux que de ſa propre bouche,
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre reſſentiment,
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
Que l'on m'attende ici....

GEORGETE.

Mon Dieu, qu'il eſt terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible.
Et jamais je ne vis un plus hideux Chrétien.

ALAIN.

Ce Monſieur l'a fâché, je te le diſois bien;

GEORGETE.

Mais que diantre eſt-ce là qu'avec tant de rudeſſe,
Il nous fait au logis garder notre Maîtreſſe ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſçauroit voir perſonne en approcher ?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie,

GEORGETE.

Mais d'où vient, qu'il eſt pris de cette fantaiſie,

ALAIN.

Cela vient... cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETE.

Oui, mais pourquoi l'eſt-il, & pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie, entens-tu bien Georgete,
Eſt une choſe.... la.... qui fait qu'on s'inquiete...
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon...
Je m'en vais te bailler une comparaiſon....

GEORGETE.

Oui, mais pourquoi, chacun n'en fait-il pas de même ?
Et qu'il ne montre point une colere extrême,
Même nous en voyons qui paroiſſent joyeux,

Lorſque les femmes ſont avec les biaux Monſieurs ?

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié goulue,
Qui n'en veut que pour ſoi.

GEORGETE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt lui.

GEORGETE.

Voi comme il eſt chagrin....

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennui.

Autre leçon ſur cette matiere.

ARNOLPHE.

Eſt-il au monde un autre Ville auſſi,
Où l'on ait des maris ſi patiens qu'ici ?
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de gueres,
L'autre en toute douceur laiſſe aller ſes affaires,
Et voyant arriver chez lui le Damoiſeau,
Prend fort honêtement ſes gans & ſon manteau
L'une de ſon galant en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidele
Qui dort en ſureté ſur un pareil appas,

Et le plaint ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas.
Enfin ce ſont par tout des ſujets de Satyre,
Et comme ſpectateur ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots....

CHRISALDE.

Oui, mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche l'on rie auſſi de lui.
Comme ſur les maris accuſez de ſouffrance,
De tout tems votre langue à daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné.
Et s'il faut que ſur vous on vit la moindre priſe,
Gare, qu'aux carefours on ne vous timpaniſe.

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point,
Bien hupé qui pourra m'attraper ſur ce point.
Je ſçais les tours ruſez & les ſubtiles trames,
Dont pour nous attraper ſçavent uſer les femmes.
Et comme on eſt dupé par leurs dexteritez,
Contre cet accident j'ai pris mes ſuretez,
Et celle que j'épouſe a toute l'innocence,
Qui peut ſauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que prétendez-vous qu'une ſotte en un mot ;

ARNOLPHE.

Epouſer une ſotte, eſt pour n'être point ſot ;
Je crois en bon Chrétien votre moitié fort ſage ;
Mais une femme habile eſt un mauvais préſage ;
Et je ſçai ce qu'il coute à de certaines gens ;
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irai me charger d'une ſpirituelle,
Qui ne parleroit rien, que cercle que ruelle ;
Qui de Proſe & de Vers feroit de doux écrits ;
Et que viſiteroient Marquis & beaux Eſprits,
Tandis que ſous le nom de mari de Madame ;
Je ſerois comme un ſaint que pas un ne reclame ?
Non, non, je ne veux point d'un eſprit qui
ſoit haut,
Et femme qui compoſe, en ſçait plus qu'il ne
faut,
Je prétens que la mienne en clartez peu ſublime,
Même ne ſçache pas ce que c'eſt qu'une rime....
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ſtupide eſt donc votre marote ?

ARNOLPHE.

Tant que j'aimerois mieux une laide bien ſotte ;

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CRISALDE.

L'Esprit & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honneteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout qu'une bête,
Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux que je crois,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi.
Pensez-vous le bien prendre, & que sur votre idée,
La sureté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir.
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond,
Prêchez-moi de me joindre à femme autre que sotte.
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez ébahi quand vous serez au bout;

Que vous ne m'aurez rien perſuadé de tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode ;
En femme comme en tout je veux ſuivre ma mode.
Je me vois riche aſſez, pour pouvoir que je croi,
Choiſir une moitié qui tienne tout de moi.
Et de qui la ſoumiſe & pleine dépendance,
N'ait à me reprocher aucun bien ni naiſſance :
Un air doux & poſé parmi d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle dès quattre ans.
Sa mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la lui demander il me vint la penſée.
Et la bonne payſanne aprenant mon déſir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaiſir.
Dans un petit Couvent loin de toute pratique,
Je la fis élever ſelon ma Politique.
C'eſt à dire, ordonnant quels ſoins on emploi-roit,
Pour la rendre Idiote autant qu'il ſe pourroit.
Dieu merci, le ſuccès a ſuivi mon attente,
Et grande je l'ai vue à tel point innocente.
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait

Pour me faire une femme au gré de mon ſouhait,
Je l'ai donc retirée, & comme ma demeure,
A cent ſorte de monde eſt ouverte à tout heure,
Je l'ai miſe à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maiſon, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter ſa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tous auſſi ſimples qu'elle.
Vous me direz pourquoi cette narration?
C'eſt pour vous rendre inſtruit de ma précaution;
Vous pourriez s'il le faut dans une conférence,
Juger de ſa perſonne & de ſon innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article là, ce que vous m'avez dit,
Ne peut.....

ARNOLPHE.

La vérité paſſe encore mon recit,
Dans ſes ſimplicitez à tout coups je l'admire,
Et par fois elle en dit dont je pâme de rire.....
Enfin je ſuis inſtruit de tous les accidens,
Qui fait dans le malheur tomber les plus prudens,
Des diſgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,

Et le tirer de pair d'avec les autres fronts...
Et plutôt que ſubir une telle avanture...

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure,
Si le ſort l'a reglé vos ſoins ſont ſuperflus,

ARNOLPHE.

Moi j'aurois cet affront?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens ont ce ſort, ſans vous faire bravade,
Qui de mine & de cœur, de biens & de maiſon,
Ne feroient avec vous nulle comparaiſon.

ARNOLPHE.

Et moi je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie en un mot m'importune.

CHRISALDE.

Mais comme c'eſt le ſort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on dois faire ainſi qu'au jeu de dez,
Ou s'il ne vous vient pas ce que vous demandez.
Il faut jouer d'adreſſe & d'une ame réduite,
Corriger le hazard par ſa borne conduite.

ARNOLPHE.

C'eſt-à-dire, dormir, & manger toujours bien
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Mais pour ſe bien conduire en ces difficultez,

Il y faut comme en tout fuir les extrémitez.
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,
Qui tirant vanité de ces ſortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citans les galans.
En font partout l'éloge & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites ſimpathies,
Sont de tous leurs Cadeaux, de toutes leurs parties.
Et font qu'avec raiſon les gens ſont étonnez,
De voir leur hardieſſe, à montrer là leur nez.
Ce procedé ſans doute, eſt tout à fait blâmable,
Mais l'autre extrémité n'eſt pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne ſuis pas auſſi pour ces gens turbulans,
Dont l'imprudent chagrin qui tempête & qui gronde;
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde.
Et qui par cet éclat ſemblent ne pas vouloir,
Q'aucun puiſſe ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en eſt un honnête,
Où dans l'occaſion l'homme prudent s'arrête;
Et quand on le ſçait prendre, on n'a point à rougir,
Du pis dont une femme avec nous puiſſe agir.

Sc. 8. Act. 4. Ecole des Femmes.

FEMMES.

Propos des femmes : Les passions sont souvent les mêmes dans l'un & dans l'autre sexe, mais elles parlent un langage différent. Un homme à la mode veut de l'éclat jusques dans ses amours. La vanité fait toujours prendre le pire des partis.

DOLIGNI *fils.*

Ce qui doit maintenant m'embarrasser le plus,
Ce sont mes feux, dis-moi, comment sont-ils reçûs ?
Mariane ayant mis en toi sa confiance.

ROSETTE *suivante.*

Que concluez-vous de cela ?

DOLIGNI.

Si j'ai plû, tu le sçais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence !
Nous ne vous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI.

Eh que diantre avez-vous à vous dire ?
Si l'amour & les cœurs soûmis à votre empire ;
De tous vos entretiens ne sont pas le sujet.

ROSETTE.

ROSETTE.

Oh ce n'eſt pas comme vous autres,
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point,
Quand on eſt en gayté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille.
Des contes de Couvent; enfin que ſçai-je moi?
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſavoir pourquoi.

DOLIGNI.

Non jamais on n'a vû de fille ſi diſcréte.

ROSETTE.

Je ſors d'exception.

DOLIGNI.

Sois un peu moins ſecréte;

Le Marquis par hazard n'eſt-il point mon rival !

ROSETTE

Il fait profeſſion d'être un galand banal,
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle,
Ses talens ſéducteurs, Mariane eſt ſi belle !

DOLIGNI.

Et pour une jeune perſonne,
L'hommage du Marquis eſt bien éblouiſſant,
Plaiſe à l'amour que je m'abuſe !

ROSETTE.

Il eſt vrai qu'on nous accuſe
D'apporter toutes en naiſſant,
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce gout éffrené pour la galanterie,
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous;
Mais ſans recriminer, croyez que parmi nous
Il eſt encor des cœurs dignes d'un honnête homme,
D'ailleurs en vains ſoupçons votre eſprit ſe conſomme,
Le Marquis choiſit mieux.

DOLIGNI.

Eh peut-il mieux choiſir ?

ROSETTE.

Mariane eſt ſans doute extrêmement aimable !

La bonté de ſon cœur la rend ineſtimable:
C'eſt un tréſor: heureux qui pourra s'en ſaiſir!
Mais enfin par vous ſeul en ſilence adorée,
Mariane eſt preſque ignorée;
On ne la connoit point à la Ville, à la Cour,
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'eſt jointe avec les charmes,
Chez eux la gloire a pris la place de l'amour,
Tel eſt ce cher Marquis d'impreſſion nouvelle,
Un des plus grands travers qui troublent ſa cervelle,
C'eſt qu'aucune beauté ne ſçauroit le tenter,
Qu'autant qu'elle eſt de mode & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante: il aime à ſupplanter,
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.

Act. Sc. 3. De l'Ecole des Mères de la Chauſſée.

FEMMES.

PORTRAIT DES FEMMES SUR LE RETOUR.

Les passions des Femmes, ou leurs goûts se diversifient selon les âges. C'est ici une jeune femme qui parle à une autre d'un âge plus avancé. Cette dernière avoit voulu lui faire la leçon.

Une femme, il est vrai, aime un peu trop à
plaire,
C'est dans nos jeunes ans la foiblesse ordinaire;
Dans l'arriere saison on ne fait qu'en changer,
Du monde qui nous quitte, on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on re-
grette,
Auſquels on voudroit bien être encore sujette:
Alors par désespoir & par nécessité,
On se masque, l'on prend un air d'autorité,
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être,
Qu'on se fait au contraire un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain,
L'esprit de charité paroît une foiblesse,
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse;
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.

On échange un défaut contre une autre plus grand :
Une prude n'a jamais bien pensé d'autrui ....
D'ailleurs,
C'eſt aſſez qu'une hiſtoire attaque notre honneur,
Elle paſſe auſſitôt pour être véritable,
Tout ce qui peut nous nuire ou nous perdre eſt croyable ;
On n'examine rien, & la crédulité
Va toujours contre nous juſqu'à l'abſurdité.

Sc. 2. Act. 2. Fauſſe Antipathie de la Chauſſée.

FEMMES

qui ſont les Sçavantes & les Philoſophes.

DES Femmes qui font parade de ſcience & affectent un Eſprit Philoſophe, paſſent ordinairement pour pédantes, parce qu'elles le ſont effectivement, & ſe donnent un ridicule.

ARMANDE.

Quoi le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ;
Et de vous marier vous oſez faire la fête ?
Ce vulgaire deſſein peut vous monter en tête.

HENRIETTE.

Oui ma ſœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui ſe peut-il ſupporter?
Et ſans un mal de cœur ſçauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige?
Ma ſœur.....

ARMANDE.

Eh mon Dieu! ſi

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! ſi vous dis je,
Ne concevez point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoutant.....

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage,
Et je ne vois rien là, ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée & me faſſe trembler.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel ſont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'eſt-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire ?
Que d'attacher à ſoi par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime & ſoit aimé de vous ;
Et de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ;
Ce nœud bien aſſorti n'a-t'il pas des appas ?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre Eſprit eſt d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit perſonnage ;
De vous claquemurer aux choſes du ménage,
Et de n'entrevoir point des plaiſirs plus touchans,
Qu'un Idole d'époux & de marmots d'enfans !
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos déſirs,
Songez à prendre un goût de plus nobles plaiſirs,
Et traitant de mépris les ſens & la matiere,
A l'Eſprit comme nous, donnez-vous toute entiere ;
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs,
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs ;
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,

Mariez-vous, ma sœur à la Philosophie....
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens,
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

PHILAMINTE *mère d'Henriette.*

Aucun esprit en vous ne s'est fait encore voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire,
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire,
J'aime à vivre aisément, & dans tout ce qu'on dit,
Il faut trop se peiner pour avoir de l'esprit;
C'est une ambition que je n'ai point en tête,
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui, mais je suis blessée, & ce n'est pas mon compte,
De souffrir dans mon sang une pareille honte;

La beauté du visage est un frêle ornement ;
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inherente & ferme....
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme * plein d'esprit.

Sc. 1. Act. Des Femmes sçavantes & de la Sc. 4. Act. 3.

De la Scène I. de l'Acte III.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en Vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit Chapitres du plan de notre Academie...
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence,

* *Lui faire épouser M. Trissotin, un franc pédant.*

Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau ;
Ou des beautés d'un point ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de cet honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

ARMANDE.

Epicure me plaît & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez pour moi des petits corps,
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goute bien mieux la matiere ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes pour l'aimant donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flatter, j'en ai déja fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ai point encore vû d'homme comme je crois,
Mais j'ai vû des Clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons ainſi que la Phyſique,
Grammaire, Hiſtoire, vers, morale, politique;
Pour la langue, on verra dans peu nos Réglemens,
Et nous y prétendons faire des remûmens.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre Academie,
Une entrepriſe noble & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire & qui ſera vanté,
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité,
C'eſt le retranchement de ces ſillabes ſales,
Qui dans les plus beaux mots produiſent des ſcandales.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos Statuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſçauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les Juges des Ouvrages :
Par nos loix, Proſe & Vers tout nous ſera ſoûmis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui ſachions bien écrire.

De la Scene III.

TRISSOTIN. *dans le tems que Vadius entre.*

Voici l'homme qui meurt du déſir de vous voir ;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme,
D'avoir admis chez vous un profane, *Madame* ;
Il peut tenir ſon coin parmi les beaux eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence ;
Et ſçait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE.

Du Grec ? ô Ciel ! du Grec ! Il ſçait du Grec, ma ſœur ?

BELISE.

Ah ! ma niece du Grec. !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi, Monſieur, ſçait du Grec ? ah ! permettez de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monſieur, on vous embraſſe.

Il les embraſſe toutes, juſqu'à Henriette qui le refuſe.

HENRIETTE.

Excuſez moi, Monſieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres Grecs, un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage,
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien,

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en Vers ainſi qu'en Proſe,
Et pourroit, s'il vouloit vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions;
C'eſt d'en tirranniſer les converſations,
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs Vers fatigans, Lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus ſot à mon ſens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer de l'encens.
Qui des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait le plus ſouvent les martyrs de ſes vieilles.

Fem. ſçav. Sc. 3. Act. 3.

PHILAMINTE *à un Notaire qui vient pour dreſſer un Contrat.*

Vous ne ſçauriez changer votre ſtile ſauvage
Et nous faire un Contrat qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtile eſt très-bon, & je ſerois un ſot,

Madame, de vouloir y changer un mot.

BELISE.

Ah quelle barbarie au milieu de la France
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience;
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens,
Et dater par les mots d'Ides & de Kalendes.

LE NOTAIRE.

Moi, ſi j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois ſiffler par tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons:

On apporte à Philaminte une Lettre qui lui apprend qu'elle a perdu un procès. Cette Lettre finit en ces termes : Le peu de ſoin que vous avez eu de votre procès vous coûte quarante mille écus, & c'eſt à payer cette ſomme avec les dépens que vous êtes condamnée par Arrêt de la Cour ; ſur quoi Philaminte dit :

Condamnée ! ah ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les Criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet,
Et vous vous êtes là juſtement recriée,
Il devoit avoir mis que vous êtes priée.

Par Arrêt de la Cour de payer au plûtôt
Quarante mille écus & les dépens qu'il faut.

Fem. ſçav. Sc. 7. Act. 5. & Sc. dernière.

FEMMES.

UN amour légitime ne doit inſpirer que des ſentimens vertueux. C'eſt une opinion fauſſe que de regarder la ſcience dans les femmes comme inutile & hors de place. Il y a un temperament à garder ſur ce ſujet. C'eſt une Demoiſelle d'un eſprit ſolide & cultivé par les ſciences qui exprime ici ſes ſentimens.

ARTENICE.

Enfin me voilà ſeule & ſans être diſtraite ;
Je puis rêver ici. L'agréable retraite !
Ah que deux cœurs unis par l'hymen & l'amour
Goûteroient de plaiſirs en ce charmant ſéjour !
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices.
La vertu, la raiſon en banniroient les vices.
Pour n'y faire regner que la tranquillité,
L'amour, la complaiſance & la fidélité.
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient craindre,

Dans nos amuſemens ne pourroient nous atteindre.
Une joie innocente en feroit l'agrément,
Ils ſeroient toujours vifs ſans nul emportement.
A ces plaiſirs exempts de troubles & d'allarmes
La varieté même ajouteroit ſes charmes,
Car que n'invente point le déſir vertueux,
D'amuſer ce qu'on aime & de le rendre heureux?
D'où vient que je me fais cette agréable idée,
Et quel ſecret motif en ce lieu ma guidée?
C'eſt ici que Leandre exempt de paſſions,
Vient ſouvent ſe livrer à ſes réflexions:
C'eſt ici que ſon ame & s'éclaire & s'épure,
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.
Que ne puis-je en ce lieu partager ſes plaiſirs!
Mais à quoi bon former d'inutiles déſirs?
Une autre eſt deſtinée au bonheur que j'envie,
Et peut-être à troubler le repos de ſa vie,
Triſte réflexion pour Leandre & pour moi!
N'y penſons plus. Quel eſt ce Livre que je voi?
C'eſt Horace. Je crois qu'on ne peut me ſurprendre,
Et je puis ſans témoins & le lire & l'entendre.
Elle prend le Livre qui eſt ſur la Table, s'aſſied & après avoir lû bas un moment, elle dit...
Que cette Ode eſt naïve & quelle tendre ardeur

Éclate dans ce vers interprète du cœur !

Tecum vivere amem ; tecum obeam libens.

Oui, voilà le désir que ta vertu m'inspire
Philosophe charmant. Je n'ose te le dire,
Mais aux muets témoins, je puis me découvrir.
Artenice avec toi voudroit vivre & mourir.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Juste Ciel !

Elle entend qu'on entre, se leve brusquement & jette le livre sur la Table.

ARAMINTE *sa Mére.*

D'où vous vient cette frayeur extrême ?

ARTENICE.

Ah ! Madame est-ce vous ?

ARAMINTE.

Ma fille, c'est moi-même.

ARTENICE.

M'avez-vous entendu en arrivant ?

ARAMINTE.

Fort bien.

Vous lisiez du Latin.

ARTENICE.

Mon Dieu n'en dites rien
Vous me perdriez.

ARAMINTE.

Vous ! & pourquoi donc, de grace ?

ARTENICE.

Pourquoi ? c'eſt qu'on ſçauroit que je liſois Horace.

ARAMINTE.

Puiſque vous l'entendez....

ARTENICE.

Eh oui, voilà le mal,
On m'en feroit d'abord un crime capital ;
Car on veut nous forcer toutes tant que nous ſommes,
A n'étudier rien que l'art de plaire aux hommes ;
Que ſi nous étendons nos recherches plus loin,
A nous tympaniſer ils mettent tout leur ſoin,
Voulant faire de nous d'inſipides Poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par là nous ravir, pour nous mieux abaiſſer,
Les moyens qui pourroient nous apprendre à penſer.
A reconnoître en nous des talens eſtimables,
Qui pourroient à leurs yeux nous rendre reſpectables,
Et nous faire prétendre à cette égalité,

Qu'ils ſçavent nous ôter de leur autorité.

Sc. 1. Act. 2. Philoſophe amoureux de Deſtouches.

FEMME SÇAVANTE.

LA conduite qu'elle doit tenir pour ne pas ſe donner un ridicule. Doit ſuivre la mode comme les autres. Critique de la Pédanterie : un Sçavant de bon ſens ſe conforme aux uſages de ſon ſiecle. Ridicule de la ſingularité.

LA COMTESSE.

Une femme ſçavante
Doit cacher ſon ſçavoir oue'eſt une imprudence;
Si la pédanterie eſt un vice d'eſprit,
Que la ſocieté de tout tems a proſcrit,
Et ſi contre un Pédant tout le monde déclame;
Souffrira-t'on ſon air, ſes tons dans une femme?
Je me le tiens pour dit, mon ſexe eſt condamné,
A ſe borner aux riens pour leſquels il eſt né.
Je ſcai que s'il en ſort il paroît ridicule;
Qu'il faut qu'une Sçavante en public diſſimule,
Et s'impoſe la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laiſſer en paix;
Se tenir au niveau des femmes ordinaires;

Se prêter, ſe livrer à des ſujets vulgaires,
S'aſſervir à la mode, en parler doctement;
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment.
Au lieu que ſon ſçavoir la fait paſſer pour folle,
S'il ne ſe maſque pas ſous un dehors frivole.
J'ai dit

SANSPAIR, *homme extrémement ſingulier.*

Votre diſcours avec ſincérité,
Me prouve votre amour pour la ſocieté.

LA COMTESSE.

A mon âge, Monſieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponſe.

LA COMTESSE.

Nous allons voir; j'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout Eſprit devient fort par l'érudition;
Une Femme qui joint le ſçavoir à ſes charmes,
Des diſcours du Public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laiſſe en partage à de foibles eſprits,
La mode & le bon air, objets de ſon mépris;
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire,

Son eſprit ſur ſon cœur emporte la victoire.
Aux foibles de ſon ſexe elle ſçait s'arracher,
Et le mépris des ſots ne ſçauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime là me paroît un peu fiere,
Pour me perſuader, elle eſt trop ſinguliere.
Et je hais, (je vous parle avec ſincerité)
Toute affectation de ſingularité.

SANSPAIR.

Vous voulez reſſembler & vous êtes ſçavante!

LA COMTESSE.

Si l'on n'eſt ſinguliere eſt-on donc ignorante?
Erreur. Je vois ſouvent de ſublimes eſprits,
Des ſçavans dont le monde admire les écrits,
Mais je ne leurs vois point affecter des manieres,
Qu'on puiſſe avec raiſon prendre pour ſingulieres.
Je trouve qu'aucontraire, ils font tous leurs efforts,
Pour cacher leur ſçavoir ſous d'aimables dehors.
Et ſi chez les Anciens, de doctes Fanatiques.
Ont cru ſe diſtinguer ſous les haillons Cyniques,
Les plus ſages mortels ont toujours mépriſé,
Les écarts ſinguliers d'un orgueil déguiſé.
Et Socrate & Platon, & les ſages de Gréce,

D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe.
On ne les a point vûs par ſingularité,
Rompre tous les liens de la ſocieté,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables,
Et pour ſe diſtinguer, ſe rendre inſuportables?

SANSPAIR.

Je verrois de ſang froid tant d'erreurs, tant d'abus,
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus?

LA COMTESSE.

Mais il faut qu'à ſon ſiécle un Sage s'accommode,
Une ſageſſe outrée eſt toujours incommode;
Dégoute, irrite, offenſe au lieu de corriger,
De ſa mauvaiſe humeur on cherche à ſe venger.
Je vous mets au deſſus de la plûpart des hommes,
Mais vivons, croyez moi pour le ſiécle où nous ſommes,
Tachons de nous ſauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge,
Ses modes, ſes façons; c'eſt être outrément ſage.

SANSPAIR.

Eſt-ce un crime à vos yeux d'oſer ſe diſtinguer?

Et pour paroître ſage il faut extravaguer?

LA COMTESSE.

Diſtinguons, s'il vous plait, car je hais l'équivoque,
Un Sage ſuit la mode & tout bas il s'en moque,
Il déteſte l'erreur, le vice, les abus,
Mais ſans rompre en viſiere aux hommes corrompus,
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable,
Mais ſon goût ne doit pas le rendre inſociable.

Sc. 7. Act. 3. De l'Homme ſingulier de Deſtouches.

FEMME A LA MODE.

Portrait d'une femme qui ſe moque avec effronterie des juſtes rémontrances d'un mari trop facile. Bonne leçon pour ceux qui ne ſont pas d'humeur de ſe laiſſer ainſi mener. On regarde comme la marque d'un libertinage peu équivoque certains traits d'impudence d'une Femme à l'égard d'un mari, tels que ſont la raillerie inſultante. Une complaiſance outrée les conduit quelquefois à ces excès, Mais elles ſçavent ordinairement à qui elles s'addreſſent.

M. SIMON *le Mari.*

Ah vous voilà donc au logis, Madame; c'eſt une grande merveille!

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Oui : bon jour mon cher petit mari. Liſette dit que vous êtes de mauvaiſe humeur, & que vous voulez gronder. Eſt-il vrai ? J'ai un mal de tête épouvantable au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh le moyen de vous bien porter ! vous devriez être morte depuis le tems que vous vivez comme vous faites ; ne rougiſſez-vous point de...

ANGELIQUE.

Ah mon fils ! vous m'ébranlez tout le cerveau ; adouciſſez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment Madame ? vous croyez....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de ſens froid, je vous prie ; Je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aye une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long-tems dans vos remonſtrances, mon fils ?

M. SIMON.

Oui Madame, & très-long...

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abregé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abregé, Madame ? & le moyen de renfermer en peu de paroles tous les ſujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des ſujets de plainte, mon fils ?

M. SIMON.

Ah que diantre, mon fils, mon petit mari, ſupprimons tous ces termes-là s'il vous plaît, treve de douceur, je vous en prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monſieur, quelles manieres ſont les vôtres ? plus j'ai d'honneteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi ; en vérité je n'y comprens rien ; & je ſuis fort ſcandaliſée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh Morbleu, je ſuis outré du vôtre moi.

ANGELIQUE.

Ah que les maris ſont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles, je voudrois bien ſçavoir qui peut cauſer vos emportemens.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportemens ? je n'ai que trop de douceur de par tous les Diables.

ANGELIQUE.

Ah juſte Ciel ! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les perſonnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu !

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monſieur, vous jurez, vous me faites trembler : Liſette hola quelqu'un ?

LISETTE.

Eh à qui diantre en avez vous donc ?

ANGELIQUE.

Demeurez auprès de moi Liſette, Monſieur eſt dans une fureur qui ne ſe conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il poſſible ?

M. SIMON.

Ah la méchante femme, Liſette, la méchante femme !

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi ? Ce ſont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences ?

LISETTE.

Eh bien moderez-vous un peu ; on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit ? c'eſt un prétexte pour avoir raiſon d'être toujours dehors.

ANGELIQUE.

Oui fort bien, un prétexte ? En vérité, Monſieur, vous vous ſervez de termes bien offenſans, & ſi ma famille ſçavoit les duretés que vous avez pour moi.

M. SIMON.

Oh pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Tenez, Monſieur, Madame eſt la femme de France la plus complaiſante, laiſſez-la vivre à ſa fantaiſie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien qu'elle faſſe, pourvû qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment cela eſt trop juſte, Madame ; Monſieur eſt le meilleur homme du monde, il

aime à vous voir, donnez-lui cette petite ſatisfaction le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible.

ANGELIQUE.

Helas! de tout mon cœur. Je ne cherche point à le chagriner, qu'il ſoit toujours de bonne humeur, & je ſerai toujours au logis, & je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma priſon ſuportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme! ſa priſon; vous devez être bien content, Monſieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver ſi raiſonnable.

ANGELIQUE.

Le ſeul plaiſir que je me propoſe, eſt de jouer & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle ſe borne.

M. SIMON.

Hé, va, va, tu n'auras pas le tems de t'ennuyer. Il faudra faire en ſorte premierement qu'Araminte ſoit ſouvent avec toi. Nous aurons ſon mari quelquefois, ma niece la Greffiere qui fait des vers, ma couſine l'Avocate, ſon beaufrere qui eſt plaiſant, ſa ſœur la Com-

ſeillere, mon oncle le Médecin, ſa femme & ſes enfans, nous nous divertirons à merveille.

ANGELIQUE.

Oh pour cela non, mon fils; je vous prie, hors Araminte, qui a les manieres de condition; je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plait.

M. SIMON.

Eh bien oui, des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non Monſieur, des femmes d'épée. C'eſt mon foible que des femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien ſoit, des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts, ici, dans ma maiſon?

ANGELIQUE.

Oui mon fils, comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertiſſe.

M. SIMON.

Mais....

ANGELIQUE.

Mais Monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement, trois autres l'après diné on jouera trois ou quatre parties, qui seront suivies d'un grand souper, de manière que nous n'aurons plus qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation. Nous lirons des Livres d'esprit; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous medirons de nos amies: en un mot nous employerons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monsieur! elle veut vivre regulierement comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de visites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Misericorde, un Portier chez moi! chez un Notaire?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, un Portier chez un Notaire, la grande merveille !

M. SIMON.

Liſette.....

LISETTE.

Ne l'obſtinez point, Monſieur, elle prendroit un Suiſſe.

M. SIMON.

Mais Madame.....

ANGELIQUE.

Mais, Monſieur, je veux un Portier, ſans cela marché nul, je ſortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Eh paſſez lui cette bagatelle : faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier ?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi, & d'ailleurs comment ſoutenir tant de dépenſe ?

LISETTE.

Allez, Monſieur, qu'il vous ſuffiſe que Madame joue, les Joueuſes ont de reſſources inépuiſables, & les Femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne ſont pas toujours celles qui en dépenſent le moins.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon Cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

FEMMES.

LES demandes en séparation ont quelque chose d'indécent de la part d'une femme, mais cette régle a ses exceptions.

C'est une femme remplie de sentimens qui s'exprime ainsi :

Non je n'ai point assez d'audace ni de force,
Pour aller mandier un malheureux divorce,
Je n'imagine pas qu'une femme de bien
Puisse jamais avoir recours à ce moyen,
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale,
Et je serois comprise en la Loi générale....
Sur l'espoir d'un succès toujours déshonnorant,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Eh quoi ! sur un prétexte absurde & mendié,

Aller de porte en porte, implorer la pitié,
Y faire de ſa vie, un journal équivoque,
Que perſonne ne croit, & dont chacun ſe moque.
Suborner des témoins, gagner des partiſans,
Remplir les tribunaux de ſes cris indécens.
Y faire débiter des plaintes infidéles,
Innonder le Public d'injurieux libelles,
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher,
Ou qu'au moins la raiſon devoit faire cacher.
Je ne puis ſeulement ſoutenir cette idée.

Fauſſe Antipat. de la Chauſſée. Sc. 4. Act. 3.

FEMMES

Une grande partie n'employent que la Coquetterie pour plaire. La raillerie que la Comédie fait ſur ce ſujet peut ſervir de leçon à bien des hommes.

CELIMENE.

Dis-moi, par où ma ſœur emporte l'avantage?
Quoi donc! pour m'effacer a-t'elle tant d'appas?

NERINE.

Non, elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas,
La beauté bien ſouvent plaît moins que les manieres,
Les belles autrefois étoient prudes & fieres,

Et ne pouvoient charmer nos séveres ayeux,
Qu'en affectant un air modeſte & vertueux.
Mais dans ce ſiécle ci, c'eſt une autre méthode,
Tout ce qui paroit libre eſt le plus à la mode.
Une belle à préſent par des regards flatteurs,
Tendres, inſinuans, va relancer les cœurs,
Et moins elle paroît digne d'être eſtimée,
Et plus elle jouit du plaiſir d'être aimée.
On veut ſe voir heureux, dès qu'on eſt engagé;
Et l'on traite à préſent l'amour en abregé.
Si bien qu'une beauté qui ſuit cette methode,
Eſt comme un bel habit qui n'eſt plus à la mode.

CELIMENE.

Mais en ceci, tout ce qui me fait peur,
C'eſt que le Chevalier n'a point touché mon cœur.

NERINE.

Quoi, vous avez encore la ſottiſe à votre âge,
De croire que l'amour doit faire un mariage?
A quoi ſert cet ardeur? après quelques beaux jours,
Le mariage éteint les plus vives amours.
Oui, on a le chagrin de ſentir d'heure en heure,
Que le feu diminue & que l'ennui demeure.
Un hymen par raiſon doit toujours ſe former,
Et quand on eſt enſemble, on travaille à s'aimer.

Sc. 2. Act. 5. De l'irreſolut. de Deſtouches.

LANGAGE DES FEMMES A LA MODE.

Abus où elles donnent lorſque leurs maris ſont trop ſuſceptibles de jalouſie. Fine critique des femmes qui portent au-de-là des bornes l'indépendance qu'elles croyent être en droit d'uſurper, ſous prétexte de ne vouloir pas vivre en eſclaves.

LISETE.

Puis-je vous dire ici, que Monſieur votre époux,
Tout ouvert qu'il paroit n'eſt pas connu de vous.
Si-tôt que vous ſortez, il s'allarme; il s'agite,
Il gronde, il peſte, il jure, il faut que je l'évite.
Ou que j'eſſuie alors cent mots injurieux.
Il me menaça hier de m'arracher les yeux,
Si je ne l'informois où vous étiez allée.
Il me traita de fourbe & de diſſimulée;
Et d'autres vilains noms que vous devinez bien,
Parce que j'aſſurai que je n'en ſçavois rien.

Me. TRISTAN.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre,
Lorſqu'un injuſte époux me force à me contraindre.
J'ai le cœur ulcéré de ſes ſoupçons jaloux,
Et me fais un plaiſir de braver ſon courroux.

Je connois mes devoirs, je les ſuis à la lettre,
Mais ce qui m'eſt permis, j'oſe me le permettre;
Et me le permettrai, malgré tout le fracas,
D'un mari défiant qui ne me connoit pas.
Enfin je ſuis françoiſe, & je hais l'eſclavage,
Ce n'eſt point malgré moi que je veux être ſage.
Je le ſuis par principe, un cœur ultramontain,
Outrage tout mon ſexe, & ne ſe croit certain,
D'être exempt du malheur qu'il redoute ſans ceſſe,
Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la ſageſſe.
Elle ne ſe ſoutient que par la liberté,
On la fait trébucher par la captivité.

LISETTE.

Vous dites vrai, Madame, & vivent nos maximes
Nos bons Pariſiens les trouvent légitimes;
Ce ſont d'honnêtes gens qui ſe font une loi,
De nous abandonner à notre bonne foi.
Auſſi de les tromper ferois-je conſcience,
On ne gagne un bon cœur que par la confiance:
Si-tôt qu'on s'en défie, on l'offenſe, on l'aigrit,
Et la plus ſotte alors ſe trouve aſſez d'eſprit,
Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile,
Qui nous met dans les fers pour ſe rendre tranquile.

Cherche à forcer le cœur & s'en fait déteſter.
Et le cœur revolté cherche à ſe contenter.
Mais enfin votre époux pourroit tout entreprendre,
Quelque nouvel accès pourroit fort bien lui prendre
Pour ſe venger de vous s'il ſe croit offenſé,
Et c'eſt peut être à quoi vous n'avez pas penſé.

Me. TRISTAN.

Tu te trompes Liſette, à tout heure j'y penſe.
Mais il m'aime & me craint, & l'eſprit de vengeance,
Qui ſouvent contre moi tache de l'exciter,
A ces deux paſſions ne ſçauroient réſiſter,
J'ai ſçu ſur ſon eſprit prendre un ſi fort empire,
Qu'en face il n'a jamais oſé me contredire.
Je connois ſon génie, il veut être bravé,
Ou bientôt par lui-même on ſeroit captivé.
De ſa défunte femme on m'a conté l'hiſtoire;
A lui complaire en tout elle mettoit ſa gloire.
Cette ſoumiſſion loin de gagner ſon cœur,
Ne produiſit en lui qu'un excès de rigueur.
Elle n'y put tenir & juſtement outrée,
Par arrêt de la Cour elle fut ſéparée.
Pour ne pas m'expoſer à cette extrémité,
Je l'ai ſoumis d'abord à mon autorité.
De ſon foible pour moi j'ai ſçu prendre avantage;

Et me ſuis ſoutenuë avec tant de courage,
Qu'au puiſſant aſcendant que j'ai gagné ſur lui,
Il n'oſe ouvertement ſe ſouſtraire aujourd'hui.
Et j'ai le droit enfin de prétendre à l'empire,
Et de vivre à mon gré, quoi qu'il en puiſſe dire.

Sc. du Vindicatif. Fragment de Comedie de Deſtouché.

FEMME.

Petite Maîtreſſe à la mode. Idée de ſon jargon & de ſes airs dédaigneux. Son Caractere inſoutenable. Des Caracteres parfaitement deſſinés, ſont des leçons excellentes tant pour les femmes dont ils repréſentent le ridicule que pour les hommes qui les autoriſent dans leurs minauderies & applaudiſſent à leurs traits médiſans.

GERONTE *Frere de Floriſe & qui la craint.*

Bon jour ma ſœur.

FLORISE.

Ah Dieux! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh pourquoi s'il vous plaît?

FLORISE.

Je ſuis anéantie.

Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez ſi fort.

GERONTE *bas à Liſette.*

Liſette, elle eſt malade.

LISETTE *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort!

Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez ſçavoir, Liſette.

Si l'on peut voir Cleon.... faut-il que je répéte,

Je ne ſçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui.

Auſſi c'eſt vous.... hier....

GERONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui.

Que vous m'avez cauſé ſur ce beau mariage.

Dont je ne vois pas bien l'important avantage.

Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit,

Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GERONTE.

Mais ma ſœur, ce parti....

FLORISE.

Finiſſons-là, de grace.

Allez-vous m'en parler? je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment, je ne veux....

FLORISE.

Tenez j'ai de l'humeur.
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous ſçavez que je n'ai de déſirs que les vôtres ;
Mais s'il faut quelque fois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout dans cette occaſion :
Eh bien ! ſur cette affaire entretenez Cleon.
C'eſt un ami ſenſé qui voit bien, qui vous aime,
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même.
Mais je ne penſe pas à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis comme il en eſt toujours.
D'ailleurs qui vous a fait hâter cette promeſſe ?
Tout bien conſidéré je ne vois rien qui preſſe.
Oh mais, me dites-vous, on nous chicanera,
Ce ſeront des procès ! eh bien on plaidera.
Faut-il qu'un interêt d'argent, une miſere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire,
Ceſſez de m'en parler, cela m'excéde.

GERONTE.

Moi ?
Je ne dis rien, c'eſt vous.

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi!....

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,
Sans uſage du monde, une femme odieuſe.
Que voulez-vous qu'on diſe à de pareils Oiſons?

GERONTE.

C'eſt une femme ſimple & ſans prétentions;
Qui veillant ſur ſes biens.....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge, en couvre les défauts.
Eh qui donc n'eſt pas fat? tout l'eſt juſques aux ſots.
Mais le tems remédie aux torts de la jeuneſſe.

FLORISE.

Non, il peut reſter fat; n'en voit-on pas ſans ceſſe,
Qui juſqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et ſont les vétérans de la fatuité.

GERONTE.

Laiſſons cela. Cleon ſera donc notre arbitre,
Je veux vous demander ſur un autre Chapitre
Un peu de complaiſance, & j'eſpere ma ſœur....

FLORISE.

Ah! vous ſçavez trop bien tous vos droits ſur
mon cœur.

GERONTE.

Ariſte doit ici.....

FLORISE.

Votre Ariſte m'aſſomme.
C'eſt je vous l'avourai le plus plat honnête
homme.....

GERONTE.

Ne vous voilà-t'il pas? j'aime tous vos amis,
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis.
Et moi je n'en ai qu'un que j'aime pour mon
compte,
Et vous le déteſtez: oh cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti,
Croyez-vous qu'il ſoit ſourd, & quil n'ait rien
ſenti.
Quoi qu'il n'ait rien marqué? vous autres fortes
têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des
bêtes.
Et ne menageant rien.....

FLORISE.

Eh! mais, tant pis pour lui.
S'il s'en eſt offenſé, c'eſt auſſi trop d'ennui.

S'il faut à chaque mot, voir comme on peut te prendre.

Je dis ce qui me vient & l'on peut me le rendre.
Le ridicule eſt fait pour notre amuſement....

à Chloé ſa fille qui entre & lui baiſe la main.

Vous êtes aujourd'hui coeffée à faire horreur.

Elle ſort.

CHLOÉ.

Quoi, ſuis-je donc ſi mal ?

LISETTE.

Bon c'eſt une douceur.
Qu'on vous dit en paſſant, par humeur, par envie,
Le tout pour vous punir d'oſer être jolie.
N'importe, là-deſſus, allez votre chemin.

Sc. 3. 4. &c. Act. 1. Du méchant de Greſſet.

TABLEAU

Des petites diviſions qui regnent entre les femmes quoique très proches. Elles déconcertent ſouvent la patience de ceux qui ſe piquent le plus d'être Philoſophes.

Melite femme d'Ariſte & Celiante ſa ſœur ſe picotent. Ariſte ſurvient dans la diſpute, & il arrive qu'en voulant les appaiſer les deux femelle querellent.

CELIANTE *à Melite.*

Vous vous targuez beaucoup d'avoir aſſez d'adreſſe,

Pour mener un mari dont on plaint la foibleſſe,

MELITE.

Je tâche de lui plaire, il reconnoit ce ſoin,
C'eſt tout mon art, le vôtre iroit un peu plus loin.

CELIANTE.

Vous êtes, je l'avouë, une fine hypocrite,
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MELITE.

Le vôtre ſi ſolide, & par vous ſi vanté,
A manqué ſa conquête & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui moi! je l'ai manquée? ah quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préference.

MELITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eûtes pas.

CELIANTE.

C'eſt que cette conquête eut pour moi peu d'appas

MELITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouſe,
Vous m'aimiez comme ſœur, vous haïſſez l'épouſe.....

CELIANTE.

D'un ſot.

MELITE.

De votre part, rien ne doit m'étonner;

Mais ce dernier trait là ne ſe peut pardonner.
Vous ſortirez d'ici ſi vous oſez pourſuivre.

CELIANTE.

Volontiers, avec vous, je ne ſçaurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excedez, mais de tous vos mépris,
Je me ferai raiſon, euſſiez vous vingt maris,

ARISTE *arrive un livre à la main Celiante le tire par le bras & lui fait tomber ſon livre.*

Ah! Monſieur, vous voilà, je m'en vais vous apprendre,
Des choſes qui devront ſans doute vous ſurprendre.

Elle crie haut.

Votre femme....

ARISTE.

Eh mon Dieu, laiſſons ce titre là.
Nous ſommes ſi ſouvent convenus de cela.

CELIANTE.

Ah treve, s'il vous plaît à la délicateſſe.

MELITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendreſſe,
Vous devez....,

ARISTE.

D'un mari, c'eſt fort bien commencé
De grace que ce mot ne ſoit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? ſur quelque bagatelle,

Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MELITE.

Bagatelle, Monſieur?

CELIANTE.

Bagatelle eſt fort bon.

MELITE.

Ariſte, puiſqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous ſçaurez que ma ſœur,....

CELIANTE.

Apprenez que Melite?....

ARISTE.

Oh! vous avez raiſon toutes deux.

MELITE.

Il m'irrite.
Par ſon ſang froid.

CELIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit....

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle,
Un éclairciſſement ſouvent la renouvelle.
Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CELIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maiſon?

ARISTE.

Avez-vous pu, Melite, avoir cette penſée?

MELITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorſque j'y ſuis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MELITE.

Par ma ſœur, elle oſe s'oublier.
Devant moi, juſqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'eſt que cela, remettez-vous, Meſdames.
Je ne m'offenſe point des injures des femmes.

MELITE.

Vous nous traitez, Monſieur, avec bien du mépris.

CELIANTE.

Les femmes valent bien, Meſſieurs, les beaux eſprits.

MELITE.

Rien n'eſt digne de vous, s'il n'eſt pris dans un livre.

CELIANTE.

Fréquentez notre Sexe, & vous ſçaurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! c'eſt moi, qu'on querelle à préſent.

Quoi!

Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes.
Je déclare que c'est par respect pour les Dames:
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE *après avoir un peu revé.*

Demandez-le à ma sœur.

CELIANTE.

Non, dites-le vous-même.

MELIANTE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce Problême
Ne m'embarasse plus, le fait est clair, je voi,
Que vous vous querellez & ne sçavez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CELIANTE.

La plus folle des deux est plus sage que vous.

CELIANTE.

Oh bien querellez donc, ſi cela peut vous plaire;

CELIANTE *gravement.*

Je querelle, Monſieur, quand je ſuis en colere;
Mais de ſang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foy vous avez tort;
Car vos vivacités me divertiſſoient fort.
L'une & l'autre y mettoient tant d'eſprit, tant de grace.
Allons ranimez-vous, êtes-vous déjà laſſe?

CELIANTE.

Divertiſſez Monſieur.

MELITE.

Le joli paſſe tems!

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens;
Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie.
Mais je me racomode & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'eſt trop vous venger.

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embraſſez-vous, pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oui da, de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.

Et moi pour vous montrer à quel point j'en enrage,

Je vais dans mon tranſport vous baiſer toutes deux.

CELIANTE.

Le traitre!

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

Du Philoſophe marié de Deſtouches.

FEMMES

Riche veuve d'un Partiſan qui ſe voit humiliée.

Me. PATIN *entre avec beaucoup de précipitation & de déſordre ſuivie de Liſette.*

LISETTE.

Qu'eſt-ce donc, Madame, qu'avez-vous? Que

vous eſt-il arrivé ? Que vous a-t'on fait ?

Me. PATIN.

Une avanie... ah ! j'étouffe. Une avanie.... je ne ſçaurois parler. Un ſiege.

LISETTE *lui donnant un ſiege.*

Une avanie ? à vous, Madame, une avanie ? cela eſt-il poſſible ?

Me. PATIN.

Cela n'eſt que trop vrai, ma pauvre Liſette, j'en mourrai. Quelle violence ! en pleine rue, on vient de me manquer de reſpect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſpect à une Dame comme vous ? Madame Patin, la veuve d'un honnête partiſan qui a gagné deux millions de bien au ſervice du Roi. Et qui ſont ces inſolens-là, s'il vous plait ?

Me. PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſçai comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à ſon Caroſſe, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente ! Quoi votre perſonne qui eſt toute de clinquant, votre

grand Carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retrouſſée, ſix grands Laquais plus chamarrés de galons que les Eſtafiers d'un Ambaſſadeur, tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe ?

Me. PATIN.

Point du tout C'eſt du fond d'un vieux Carroſſe trainé par deux chevaux étiques que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des Laquais tout deguenillés.

LISETTE.

Ah ! mort de ma vie, où étoit Liſette ? que je lui aurois bien dit ſon fait !

Me. PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage, mais elle avec un *taiſez-vous Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe ! Bourgeoiſe ! dans un Carroſſe de velour cramoiſi à ſix pieds, entouré d'une crepine d'or.

Me. PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſomante je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon cocher

de tourner & de m'amener ici à toute bride.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de nos laquais en bel équipage! vous moquez-vous Labrie? comment paroiſſez-vous devant Madame? quel déſordre eſt-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres ſont plus chifonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jaſmin ont la tête caſſée par les gens de cette Marquiſe, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir auſſi.

LISETTE.

Eh que ne diſiez-vous à qui vous étiez.

LA BRIE.

Nous l'avons dit auſſi.

Me. PATIN.

Eh bien?

LA BRIE.

Eh bien, Madame, je crois que c'eſt à cauſe de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauts!

Me. PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant!

LISETTE.

Au moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom. Que ne vous depêchez-vous d'en changer?

Me. PANTIN.

J'y ſuis bien réſolue, & j'enrage contre ma deſtinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre, & ſi vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins; & comme vous ſçavez on achete facilement de la qualité avec de l'argent.

Du Chevalier à la mode de Dancourt. Act. 1. Sc. 1.

FLATTEUR.

Son portrait. Flatteur jouant ſon rolle. Les hommes aiment à être flattés. Les méchans, les ſcelerats profitent de leur foibleſſe au point quelquefois de ſe faire donner leur bien au préjudice des héritiers légitimes.

PHILINTE *le Flatteur.*

Quel bonheur pour vous, Monſieur! quelle fortune!

Après le long ennui d'une abſence importune,
De vous revoir ici dans votre Apartement,
Et d'y pouvoir joüir de l'entretien charmant,
D'une fille auſſi ſage, auſſi douce, auſſi belle,
Auſſi parfaite en tout que cette Demoiſelle.

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Juſtine * ? o quel air ſérieux !
Regardez-nous un peu, malepeſte quels yeux !
Monſieur, voilà la fille, ou je me donne au Diable,
La plus vive de Franee & la plus raiſonnable.

CHRISANTE.

D'accord, mais en revanche elle a trop de caquet,
Il faut la mettre avec cet autre Perroquet;
Quand ils jaſent enſemble, on entendroit à peine
Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment?

* *Suivante qui connoſſoit le caractere de Philinte*

PHILINTE.

Ha! ha!

CHRISANTE.

Plait-il?

PHILINTE.

Ha ha!

Où diantre trouvez-vous ces comparaiſons-là?

CHRISANTE.

Le mot....

PHILINTE.

Laiſſez-moi rire un peu, je vous ſupplie.

CRISANTE.

Vous trouvez donc....

PHILINTE.

Comment morbleu, cette ſaillie
Vaut mieux qu'un apophtegme & vient très à propos.

AMBROISE *à part.*

Hom! le bon enjolleux.

CHRISANTE.

Ce ſont de petits mots
Qu'on trouve en ſon chemin... & dont la metaphore
Me vient ſans y ſonger..... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ſa Tablette.*

Encore!

Ah parbleu, celui-ci ne m'échapera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE.

Le Judas !

CHRISANTE.

Je ne ſçai pas d'où vient, mais avec lui me ſemble,
J'ai plus d'eſprit qu'avec tous les autres enſemble....

PHILINTE.

Oh ça, Mademoiſelle,
Parlons ſans flatterie : avez-vous vu jamais,
Un tein plus vif, un air plus repoſé, plus frais
Que celui que Monſieur montre ſur ſon viſage :
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage ?
Et ne ſemble-t'il pas voir un jeune Seigneur,
Qui ſort tout parfumé des bains de ſon Baigneur.

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur ?

PHILINTE.

Il faudroit vingt ſaignées,

Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos années,
Vont en retrogradant ; & plus vous avancez
En âge, ſur mon Dieu, plus vous rajeuniſſez.

CHRISANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'une pâte aſſez bonne,
Et pourtant certains ſots parlant à ma perſonne,
S'en viennent tous les jours me traiter de vieillard.

PHILINTE *parlant d'Angelique, fille de Chriſante.*

Quand j'examine
Cet admirable objet, il me ſouvient toujours,
D'une ſœur qui faiſoit le bonheur de mes jours,
Et de qui la beauté paſſoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'eſt pas mal faite au moins notre Angelique.

PHILINTE.

C'eſt votre vrai portrait, & depuis quelque tems,
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens,
C'eſt une reſſemblance auſſi juſte, auſſi rare...

AMBROISE *à part.*

Oüi, comme d'une étrille avec une guittarre.

CHRISANTE.

Eh !

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une choſe pour moi
Que j'admire toujours, c'eſt ce je ne ſçai quoi ;
Cet air de qualité, ce feu d'eſprit qui brille ;
Qui diſtingue d'abord toute votre famille.
J'ai peine à m'expliquer, mais on s'en apperçoit,
Juſqu'aux moindres enfans, & vous touchez au doigt,
Ce qu'ils ſeront un jour quand l'âge & votre exemple,
Feront germer en eux une moiſſon plus ample ;
Et je fus hier au ſoir deux heures environ
Avec votre Cadet notre petit Baron :
Vous ne croiriez jamais les réponſes jolies,
Les petites raiſons, les petites folies,
Dont il nous entretient. Il faut voir par plaiſir
Ses Themes. Dieu me damne, on ne ſçauroit choiſir
De ceux du Précepteur ou des ſiens.

CHRISANTE

C'eſt pour rire.

PHILINTE.

Non la peſte m'étouffe, & ce n'eſt pas trop dire ;

Mon Dieu l'aimable enfant ! je parle ingenûment,
Vous ſçavez que je dis aſſez mon ſentiment,
Je ne ſuis point flatteur.

AMBROISE.

Oh non. Le bon Apôtre !

De la Sc. 5. de l'Act. 1. Du Flatteur de Rouſſeau.

MEME CARACTERE.

Réduit en Maxime.

PHILINTE *ſeul avec Franciſque ſon valet.*

FRANCISQUE.

Voulez-vous que Chriſante ait le cerveau perclus,
Au point de s'engendrer d'un Cadet tout au plus,
Qui ne poſſéde rien qu'un peu de bonne mine,
Et dont il ne connoit que la ſimple origine.

PHILINTE.

Pauvre Eſprit, c'eſt par-là, ne le vois-tu pas bien ?
Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien,
Et faire à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalités paſſer des eſpérances,
Mes careſſes, mes ſoins, ma trompeuſe ferveur

M'ont de cet homme-là ſçu gagner la faveur ;
Et je me vois en droit quand nous ſommes enſemble,
De lui perſuader tout ce que bon me ſemble.
A quoi me ſerviroit le talent precieux,
Le don ſurnaturel que j'ai reçû des Cieux,
De tourner à profit la foibleſſe des hommes ?
Tu le ſçais mieux que moi, dans le ſiecle où nous ſommes,
L'amour de la louange & l'imbecile orgueil,
De leur foible raiſon ſont l'ordinaire écueil,
Et j'ai mis le grand art où je ſuis paſſé maître,
A les tromper par-là, puiſqu'ils le veulent être ;
Je ſçai m'accommoder à leurs foibles divers,
Flatter leurs paſſions, encenſer leurs travers
Sur leurs ſeuls mouvemens je me régle à toute heure,
Sont-ils joyeux, je ris. Sont-ils triſtes, je pleure.
Et par-là ſans riſquer qu'un peu de bonne foi ;
Je les mets hors d'état de ſe paſſer de moi.
J'aſſujétis leurs cœurs, j'aſſervis leur prudence ;
Et les enchaîne aux fers de ma condeſcendance,
C'eſt ainſi qu'un Eſprit adroit & pénétrant,

Sçait mettre en interêt la ſottiſe d'un Grand.
Et cette unique porte aujourd'hui ſi commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
Du métier que je fais, tu vois quel eſt le fruit,
Et ce que ma ſoupleſſe au beſoin me produit....
N'as-tu point remarqué la joye inexprimable,
Que Chriſante ſentoit quand nous étions à table?
De mes attentions à cultiver ſon goût,
De mon empreſſement à lui ſervir de tout?
Cette ſérenité lorſque j'ouvrois la bouche,
Et quand Damon parloit, cet air ſombre & farouche...
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer;
Mais mille ſots en ont, & je les ſçai louer;
Voilà ma terre, on doit la cultiver ſoi-même;
Mais le produit en eſt d'une abondance extrême.
Et crois-moi, mon ami, la vanité des fous,
Eſt le fond le plus ſûr des Sages comme nous.

Sc. 1. Act. 2. du Flatteur.

MEME CARACTERE

En exécution.

Chrisante entêté de Philinte, se propose de lui donner sa fille. Addresse de ce Flatteur pour faire naître encore plus d'envie à Chrisante d'exécuter son dessein.

CHRISANTE.

Ça parlons entre nous,
Dites, à quel objet vous déterminez-vous ?
Quel genre de fortune arrête votre envie ?
Car encor faut-il prendre un parti dans la vie ;
Et vous êtes au tems.....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point !
D'entrer...

CHRISANTE.

Repondez-moi de grace sur ce point.

PHILINTE.

A vous parler sans fard, je sens que mes idées
Ne sont point là-dessus encor bien accordées,
Et je me trouve même en un état moyen,
Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
Je suis né Gentilhomme & d'une race antique ;

Avec un bien honnête, il eſt vrai, mais modique.
Aux gens qu'un certain rang tient comme aſſujettis,
Pour tenter la fortune, il n'eſt que deux partis,
Le ſervice & la Cour. Le premier eſt ſtérile,
Quand les biens ne ſont pas notre premier mobile,
L'autre eſt, vous le ſçavez, gliſſant & périlleux,
Pour un homme né franc, ſincere & ſcrupuleux.
Le Ciel ne m'a point fait d'une étoffe aſſez fine,
Pour faire un Courtiſan, je n'en ai ni la mine,
Ni le jeu. Je ne ſçai ni mentir ni ruſer,
Je fais profeſſion de ne rien déguiſer.
Que voulez-vous? J'ai tort, mais je me rends juſtice;
Et, dans ce pays-là, n'eût-on que ce ſeul vice?
On ne chemine pas fort vite aſſurément.
Ainſi je me renferme à vivre privément,
Trop heureux de n'avoir à répondre à perſonne,
Qu'à quelques vrais amis que le deſtin me donne.

CHRISANTE

C'eſt parler ſûrément. Mais un parti plus doux,
Pourroit vous convenir. C'eſt l'hymen entre nous ;
N'avez-vous jamais eu là-deſſus rien en tête ?

PHILINTE. *à part.*

Ah ah. (*haut.*) Non & tout franc voici ce qui m'arrête,
Si j'entrois par l'hymen dans une autre maiſon,
Je voudrois que l'eſprit de cette liaiſon
Fût un eſprit de paix, de confiance intime,
De cordialité, de tendreſſe & d'eſtime ;
Trouver dans un beau-pere, un ami non ſuſpect,
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le reſpect,
Point de ces intérêts, de ces baſſes vétilles,
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes familles.
Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien
Que les tendres douceurs d'un ſi parfait lien,
Ne peuvent procéder pour le rendre durable,
Que d'un fonds d'amitié parfait, inaltérable :
Cela s'en va ſans dire, & moi j'ai ce malheur,
Je ne ſuis point de ceux qui prodiguent la leur.
Pour vaine qu'elle ſoit, mon cœur en eſt avare

Je m'attache avec peine, & je vous le déclare,
Je ne connois que vous tout naturellement,
Pour qui la ſympathie & quelque Jugement,
Ait pû faire en mon cœur naître ce qui s'appelle
Véritable reſpect & véritable zéle.

CHRISANTE.

Ah! le bon naturel! & dites-moi, parlez,
Si quelque ami parfait comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous offroit pour femme ou ſa niéce, ou ſa fille?
Que feriez-vous?

PHILINTE.

Qui? moi! mais à vous dire vrai,
Comme je n'en ai pas encore fait l'eſſai,
Je ne puis bonnement....

CHRISANTE.

Et non, non, je vous prie,
Dites toujours.

PHILINTE.

Et mais, parlant ſans flatterie,
J'eſtime qu'on devroit ſe livrer à la foi
D'un véritable ami.

CHRISANTE.

Bon, & ſi c'étoit moi,
Qui d'un pareil deſſein vous fiſſe l'ouverture ?

PHILINTE.

Vous ?

CHRISANTE.

Oüi.

PHILINTE.

Vous plaiſantez je crois.

CHRISANTE.

Non je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avouez-le entre nous !

CHRISANTE.

Non vous dis-je.

PHILINTE.

Comment vous pourriez, dites-vous,
Changer en ma faveur le deſſein politique,
De marier Damon & l'aimable Angelique ?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous avez aſſez d'autorité,
Pour diſpoſer ſon cœur à cette nouveauté.

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheroit ? ne ſuis-je pas le maître ?

PHILINTE.

Il eſt vrai, mais Damon ſe fâcheroit peut-être ;
Vous vous êtes encor, par de nouveaux ſermens
Engagez.....

CHRISANTE.

Bon, voilà de beaux engagemens !
Je n'ai que malgré moi, conclu ce mariage ;
Et ſans en dire mot pour un hymen ſi doux,
J'avois depuis long-tems jetté les yeux ſur vous.

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire,
Et je vous ai toujours honoré comme un pere ;
C'eſt au fils d'obéir.

CHRISANTE *plein de joye.*

Hai, hai, ça votre main ;
Allons, embraſſez-moi, mon gendre, dès demain.
Vous le ſerez. Je vois par tout ce que j'obſerve ;
Que vous me cheriſſez ſans fard & ſans réſerve.

Sc. 2. Act. 2. Du Flatteur de Rouſſeau.

FOURBERIES.

Le propos ſuivant eſt celui d'un Pere naturellement avare. On l'a placé ici parmi les divers traits de fourberie que la Comédie fournit, parce que les cents Loüis dont il eſt ici parlé ſont l'effet de la fourberie d'un Valet qui avoit fait croire à ce Pére que ſon fils alloit être mené en priſon pour s'être battu contre des Archers.

Que l'on m'apporte un ſiége ici, Frontin, ſortez.
Enviſagez-moi bien, mon fils, & m'écoutez ;
Après votre action ſi je n'étois bon pere,
Songez quelle ſeroit contre vous ma colere ;
Examinez l'abîme où vous nous aviez mis,
Votre ſottiſe enfin me coute cent Loüis.
Cent Loüis ; c'eſt un prix que la Jeuneſſe ignore,
Ma bourſe en a gemi, mon cœur en ſaigne encore,
Cent Loüis ! Cette corde eſt fâcheuſe à toucher.
Cent Loüis ! ce n'eſt pas pour vous les reprocher,
Je n'ai point pour un fils une ame mercenaire,
Mais ſur cette action, plus je vous conſidere,
Plus cent preſſentimens me donnent du ſouci.

Le Pariſien de Champmêlé.

FOURBES.

On en voit quelquefois de l'eſpece de ceux qui ſont repréſentés dans la Scène ſuivante. Ces ſortes de gens dupent facilement une mere idolâtre de ſon fils, & qui eſt fort ſotte par elle-même. Caractère de certaines femmes d'un petit état, & qui n'ont rien vû.

Liſette vêtue en Dame de qualité, & appuyée ſur un Ecuyer, veut faire croire à M. Jerôme qu'elle eſt la femme de Clitandre, fils de ce même Jerôme, & que ſon Pere vouloit envoyer aux Indes.

LISETTE

Mon Ecuyer, un ſiege & vite, le tems preſſe;
J'ai depuis quelques jours des marques de groſſeſſe,
Pour conſerver ce fruit digne de mes amours,
De cent précautions j'emprunte le ſecours,
Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne ſors point qu'en chaiſe,
Et je me tiens debout rarement.

M. JEROME.

A votre aiſe, Madame.

LISETTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

M. JEROME.

Non, mais quand vous voudrez j'en puis être éclairci.

LISETTE.

C'eſt votre fils.

M. JEROME.

Mon fils qu'auroit-il fait, Madame ?

LISETTE.

Il a pris par la vûe une certaine Dame,
Qui mépriſant pour lui les premiers de la Cour,
Se trouve éperdûment ſenſible à ſon amour ;
Elle n'a pû tenir contre ſa bonne mine....
Ils ſont mariés tous deux.

M. JEROME.

Quelque femme ſans bien, ou de mauvaiſe vie
A ſurpris le pendart & corrompu ſa foi.

LISETTE.

N'en penſez point de mal, cette femme c'eſt moi.

M. JEROME.

Vous ?

LISETTE.

Moi : Comment ? il ſemble à vous voir faire
Qu'une bru comme moi ne vous ſatisfait guere.

Mad.

Mad. JEROME.

Cet hymen clandeſtin ne me dit rien de bon,
J'ai toujours ſagement élevé mon garçon,
Et s'il eſt débauché, c'eſt vous.

LISETTE. *à M. Jerôme*

Faites-la taire,
Ou faites qu'elle parle autrement, mon beau-pere?

M. JEROME.

Votre beau-pere? Moi! ce nom ne m'eſt point dû,
Si jamais je le ſuis, je veux être pendu,
Et je m'inſcris en faux contre ce nom infâme;
Allez, ce n'eſt point là l'action d'une Dame.
Abuſer méchamment de la fragilité
D'un enfant qui n'eſt pas encore en puberté,
Le prendre en mariage au deçu de ſon pere,
C'eſt un rapt qui mérite un ſupplice exemplaire.

LISETTE.

Quoi! votre bouche auſſi s'accorde avec ſa voix?
Et que trouvez-vous donc qui vous bleſſe en ce choix?
On retire ſon fils des bras de la roture,
On parfume ſa race, & Monſieur en murmure.

Mr. JEROME.

Allez, tous vos discours n'ont pour moi point de poids ;
Non, vous ne valez rien, &....

CRISPIN *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois,
Doucement ; recevez l'honneur qu'on vous veut faire ?
Avec plus de respect, avec moins de colere,
Autrement....

LISETTE.

Est-ce ainsi qu'on répond à mes vœux ?
Femme aveugle, indigne homme, allez vilains crasseux ;
Allez : je ferai voir, plaidans sur le Chapitre,
Que je suis votre bru, comme il faut à bon titre.

Mr. JEROME.

Allez vilaine, avant que de l'être jamais,
Je verrai consumer tout mon bien en procès.

Mad. JEROME

Allez infame, avant qu'un Juge l'autorise,
Nous mangerons plûtôt jusqu'à notre chemise.

CRISPIN.

Ma foi, si jusques-là bonnes gens vous plaidez,
Nous vous verrons manger.... suffit vous m'entendez.

LISETTE.

Mon Ecuyer, allons chez mon homme d'affaire
Consulter avec lui ce que nous devons faire.

Le Paisan de Champagne.

MEME SUJET.

Frontin Valet de Clitandre, pour tirer de l'argent de Madame Jerome, lui veut persuader de le mettre dans le metier de la guerre.

Cette Scène est du nombre des facetieuses.

Mad. JEROME.

En quel gouffre de maux plongez-vous votre
pere?
Votre vergogne ingrat déshonnore....

CLITANDRE.

Ma mere
Cessez de vous fâcher, & pour me rendre
heureux,
Depuis long-tems la guerre ayant fait tous
mes vœux,
Faites qu'à mes désirs mon pere soit sensible,
Je sens pour le commerce un mépris invincible,
Mais ne m'en blâmez point, c'est la fierté d'un
sang,

Que j'ai puisé, ma mere, en votre illustre
flanc.

Mad. JEROME.

Quelle envie est cela ? c'est aimer la misère,
Que de vouloir aller à la guerre.

FRONTIN.

Au contraire;
Aujourd'hui la fortune avare au genre humain,
Pour faire des heureux, n'offre que ce chemin;
D'abord il faut qu'il soit tout au moins Capitaine,
Sans cela....

Mad. JEROME.

Capitaine ? est-ce pas une graine
De gens qui portent tous des habits chamarrez,
Et dessus le poitrail certains colliers dorez ?

FRONTIN.

Justement, ce sont eux. Que vous serez ravie!
Quand Monsieur votre fils avec sa Compagnie,
Une pique à la main passant devant chez vous,
Viendra courtoisement pour vous saluer tous;
Vous le verrez avec une mine heroïque,
Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pique,
Les Tambours entonner un patapatapon,
Et les Soldats ta ta de leurs mousquets.

Mad. JEROME.

Non, non ;
Que l'on ne faſſe point tintimarrer leurs armes ;
Outre que le Quartier en ſeroit en alarmes ;
Cela pourroit caſſer nos vitres.

FRONTIN.

Point du tout ;
Les Soldats prendront ſoin d'en abaiſſer le bout,
Mais, Madame, admirez ſon bonheur, je vous prie,
Avec que de l'argent dans notre Infanterie,
Il ſera Colonel : pourſuivant ſon deſtin,
Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main.
Un peu de tems après, courant de bande en bande,
En Maréchal de Camp, je le vois qui commande.
Qu'eſt-ce encore? quel honheur au ſien peut être égal,
Que vois-je? le voilà Lieutenant Général,
La fortune répand pour comble d'abondance
Sur ſon dos un bâton de Maréchal de France.
Il ſe jette aux genoux de Clitandre.
Que de biens! que d'honneurs! au rang où je vous vois,
N'allez pas m'oublier, Monſieur, ſongez à moi.

Mad. JEROME.

Faites votre devoir, mon fils, mort de ma vie
Récompensez vos Gens, c'eſt moi qui vous en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez ſon bonheur,
Et comme un peu de tems le rendra grand Seigneur,
Car de ce que je dis, la preuve eſt manifeſte,
Il a fait ſon devoir, allons faites le reſte.

Mad. JEROME.

Comment donc ?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un Emploi
De Capitaine, & faire un effort.

Mad. JEROME.

Moi?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi?
Jamais ſur ce point-là je ne vaincrai ſon pére.

FRONTIN.

Eh bien à ſon défaut vous êtes bonne mere,
Et je ne vous crois pas ſans quelque argent caché.

Mad. JEROME.

J'en amaſſe où ma main n'a point encore touché,
Mais c'eſt pour le trouſſeau de ſa ſœur.

FRONTIN.

Eh! Madame,
Ceſſez ſur ce projet d'embarraſſer votre ame,
Mon Maître, qui fera notre fortune à tous,
Lui trouvera ſans peine un Seigneur pour Epoux.

Du Perſifleur de Champmêlé.

FRANÇOIS.

MARIS FRANÇOIS.

Exalter comme un avantage ineſtimable la complaiſance outrée de certains Maris, c'eſt les tourner eux-mêmes en ridicule, & faire voir que dans certaines Nations ils ſont les martyrs des uſages établis.

FINETTE *Suivante.*

Elle parle à une Dame Angloiſe.

Quoi, Madame, vous pourrez vous réſoudre à épouſer un homme de votre Nation, après ce que vous avez ſouffert avec votre premier mari? Avez-vous ſi-tôt oublié la triſte vie, que vous avez menée pendant deux ans que vous

avez vécu enſemble ? toujours ſombre, toujours bruſque, il ne vous a jamais dit une douceur ; ſe levant le matin de mauvaiſe humeur pour rentrer le ſoir yvre, vous laiſſant ſeule toute la journée, ou réduite à la paſſer triſtement avec d'autres femmes auſſi malheureuſes que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouët pour tout amuſement, & à jouer de l'éventail pour toute converſation.

ELIANTE.

Que veux-tu que je faſſe ?

FINETE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuſe & que vous épouſiez un homme de mon pays, un François. Conſiderez, Madame, que c'eſt la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent ſervir de modele aux autres Nations, & qu'un François a cent fois plus de politeſſe & de complaiſance pour ſa femme qu'un Anglois n'en a pour ſa Maîtreſſe. Une belle Dame, comme vous, ſeroit adorée de ſon mari en France, il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur uſage de ſon bien, que de l'employer à ſe ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaiſir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards aſſu-

jetter tous les cœurs ; le premier appartement, le meilleur Carroſſe, & les plus beaux Laquais ſeroient pour Madame. Vous verriez ſans ceſſe une foule d'adorateurs empreſſez à vous plaire, ingenieux à vous amuſer, étudier vos goûts, prevenir vos diſcours, s'épuiſer en fêtes galantes vous promener de plaiſirs en plaiſirs, ſans que votre époux y trouvât à redire, de peur d'être ſifflé de toutes les honnêtes gens.

Sc. 5. Act. 1. du François à Londres de Boiſſy.

FRANÇOIS.

LEÇONS D'UN PETIT MAITRE François, à un Anglois.

La compagnie de certaines gens qui ſont à la mode eſt une veritable école de fatuité. Les bons eſprits profitent de leurs leçons pour éviter toute ſingularité, mais les ſots les prennent à la lettre, ils tâchent de devenir les ſinges de ceux qu'ils regardent comme leurs Maîtres.

MILORD HOUZEY.

Enſeignez moi, de grace, comment vous faites pour être ſi aimable, c'eſt un je ne ſçai

quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous ſera pas difficile d'attraper : vos diſcours, vos façons vous diſtinguent déjà de vos Compatriotes, vous ſavez vivre, vous ſentez votre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François ; ah ! Monſieur, vous ne pouvez me rien dire dont je ſois plus flatté : c'eſt de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin ; vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce ſeroit un meurtre de les enfouir, il faut les développer ; la nature commence un joli homme, mais c'eſt l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi conſiſte préciſément cet art ?

LE MARQUIS.

En des riens qui échapent & qu'il faut ſaiſir ; en de bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geſte, un ſouris, un regard, une expreſſion, une inflexion de voix, la façon de s'aſſeoir, de ſe lever, de tenir ſon chapeau, de prendre du

Tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Régardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui, comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas ; j'aime les airs, les manieres, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur, ne confondons point les uns avec les autres, les airs sont distingués des manieres, & les manieres des façons. On a des manieres, & on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres par égard pour les autres ; est-il dans un cercle ? il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement une inclination à celui-là, dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille.

MILORD HOUZEY.

J'entens cela, expliquez-moi ce que c'est que de faire des façons.

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons par une politeſſe mal entendue, par une ignorance des uſages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous aſſommera de ſa civilité mauſſade. Il vous eſtropiera pour vous témoigner combien il vous eſtime, & ſera aux coups de poing avec vous, pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire paſſer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainſi ſouvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme ſe donne des airs par complaiſance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de ſa perſonne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en eſt tout pénétré; & qu'on y faſſe attention. Eſt-il à la promenade? Il marche fierement, la tête haute, une main dans la ceinture, l'autre derriere le dos, comme pour dire à ceux qui ſont autour de lui; rangez-vous Meſſieurs, regardez-moi paſſer,

N'ai-je pas bon air, ſuis-je pas fait au tour? Et vous Meſdames les friponnes qui me parcourez des yeux, je vois que vous me trouvez à votre gré. Entre-t'il quelque part? Il ſe précipite dans un fauteuil une jambe ſur l'autre, tappe du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec ſon jabot, & ſe careſſe le menton de l'autre, il ſemble qu'il s'en conte à à lui-même.

MILORD HOUZEY.

Voilà une inſtruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là paroît fat à bien des gens, mais cela eſt néceſſaire: il faut s'afficher ſoi-même; il faut ſe donner pour ce qu'on vaut, il faut avoir le courage de dire tout haut, qu'on a de l'eſprit, du cœur de la naiſſance, de la figure. Le monde ne vous eſtime, qu'autant que vous vous priſez vous-même, & de toutes les mauvaiſes qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modeſtie; elle etouffe le vrai merite, elle l'enterre tout vivant. C'eſt l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

MILORD HOUZEY.

Oh grace au Ciel j'en ſuis fourni.

LE MARQUIS.

Mais avec cela, il faut avoir reçû de la nature les graces en partage, ſans quoi les autres qualités deviennent inutiles. De la liberté, du goût, de l'enjoûment, du badinage, de la légéreté dans tout ce que vous faites; choquez plûtôt les bienſéances que de manquer d'agrément. L'agrément eſt avant tout; il fait tout paſſer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux une impertinence avec grace, qu'une politeſſe avec platitude; des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarraſſez pas du bon ſens, pourvû que vous faſſiez voir de l'eſprit.

MILORD HOUZEY.

Mais parmi nous, nous entendons par l'eſprit le bon ſens.

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas ſi ſot de confondre l'eſprit avec le bon ſens. Le bon ſens n'eſt autre choſe que ce ſens commun qui court les rues, & qui eſt de tous les pays. Mais l'eſprit ne vient qu'en France. C'eſt pour ainſi dire, ſon Terroir, & nous en fourniſſons à tous les

autres Peuples de l'Europe, il conſiſte à dire de jolies choſes ſur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle ; un air de nouveauté aux choſes les plus communes. L'eſprit ne fait que voltiger ſur les matieres, il n'en prend que la fleur ; c'eſt lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amuſant, les délices des ſociétés, un beau parleur, un railleur agréable & pour tout dire, un François. Le bon ſens au contraire s'appeſantit ſur les matieres en croyant les approfondir, il traite tout méthodiquement, ennuyeuſement. C'eſt lui qui fait un homme lourd, peſant mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des Compagnies, un rêve creux, en un mot....

MILORD CRAFF.

Un Anglois n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politeſſe je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt deſſus.

MILORD CRAFF.

C'eſt-à dire, ſelon votre langage, qu'un Anglois eſt un homme de bon ſens, qui n'a pas d'eſprit.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François eſt un homme d'eſprit, qui n'a pas le ſens commun.

LE MARQUIS.

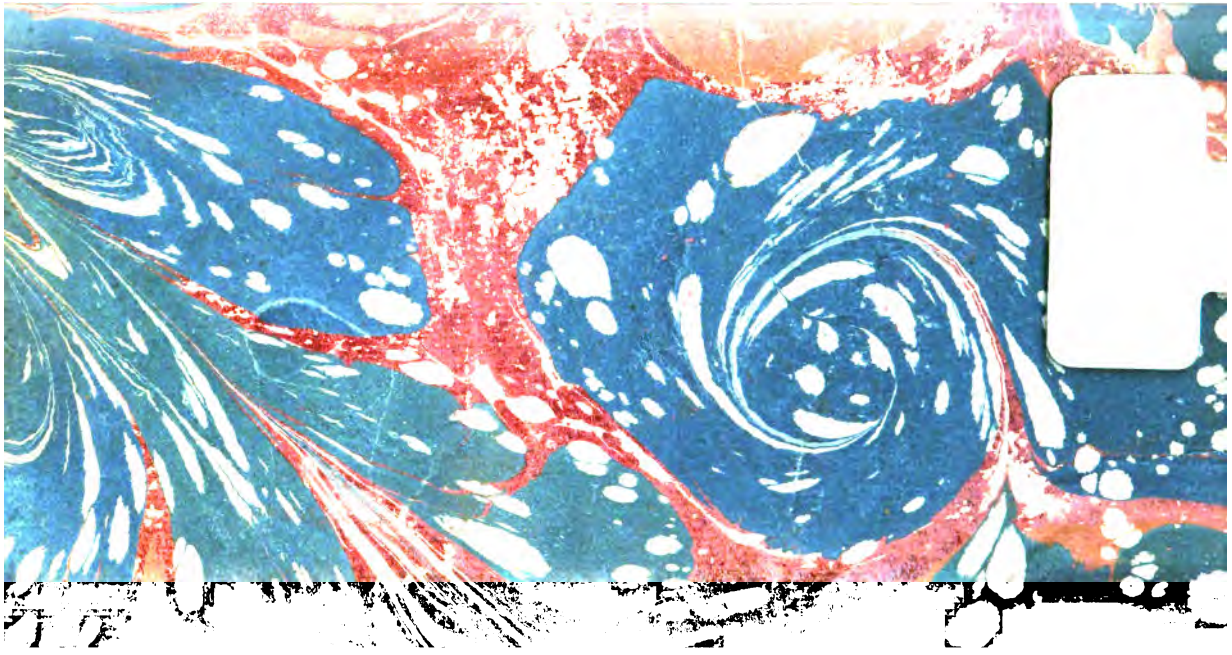
A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la nation françoiſe vous doit un remerciment pour une ſi belle définition.

Des Sc. 14. 15. & 16. Du François à Londres de Baiſſy.

Fin du premier Tome.

872015

John Robertshaw
19.1.1988
[VOLT.]